

**Sida Paroles**



**ENQUÊTE EXPLORATOIRE  
PORTANT SUR LA CONSOMMATION  
DE STIMULANTS  
AUPRES DES JEUNES HABITANTS DES CITES  
DE LA REGION PARISIENNE**

**Rapport remis en décembre 2006  
Rédaction du rapport : Anne COPPEL**

Direction scientifique : Anne COPPEL  
Direction administrative : Valère ROGISSART  
Financement : DIRECTION GÉNÉRALE DE LA SANTÉ (sur des crédits de la Mission Interministérielle de Lutte contre la Drogue et la Toxicomanie)

# PLAN

<b>1.</b>	<b>DÉFINITION DE L'ENQUÊTE</b>	<b>page 4</b>
1.1.	Le contexte	
1.2.	Les objectifs	
1.3.	Le cadre institutionnel	
1.4.	Les produits concernés	
1.5.	La population cible	
1.6.	Les sites retenus	
1.7.	Le déroulement de l'enquête	
<b>2.</b>	<b>MÉTHODOLOGIE</b>	<b>page 12</b>
2.1.	Recrutement et profil des enquêteurs	
2.2.	Difficultés d'accès au terrain et choix méthodologiques	
2.3.	Conduite des entretiens et informations recueillies	
2.4.	Une prise de parole difficile	
2.5.	Validité du corpus	
<b>3.</b>	<b>DESCRIPTION DE L'ÉCHANTILLON</b>	<b>page 23</b>
3.1.	Données démographiques	
3.2.	Caractéristiques sociales des familles	
3.3.	Type de logement et autonomie	
3.4.	Statut et ressources	
3.5.	Trajectoires sociales des usagers	
3.6.	Usage, trafic et revente	
3.7.	La relation au quartier, sentiment d'appartenance	
<b>4.</b>	<b>TRAJECTOIRES DES CONSOMMATIONS</b>	<b>page 32</b>
4.1.	Age de début selon les produits	
4.2.	Drogues dures, drogues douces	
4.3.	Le contexte de l'initiation	
4.4.	Les moments-clés de la trajectoire	
<b>5.</b>	<b>CONSOMMATIONS ACTUELLES</b>	<b>page 42</b>
5.1.	La définition de l'usage comme festif	
5.2.	La consommation selon les produits	
5.3.	Significations de l'usage	
5.4.	Fonctions de la consommation des filles	

<b>6.</b>	<b>LES OBSTACLES À L'IDENTIFICATION DES RISQUES</b>	<b>page 63</b>
<b>6.1.</b>	<b>L'expérience comme seule source d'information</b>	
<b>6.2.</b>	<b>Consommations effrénées et poly-usage</b>	
<b>6.3.</b>	<b>Risques acceptables, risques inacceptables</b>	
<b>7.</b>	<b>LES RISQUES À L'ÉPREUVE DE L'EXPÉRIENCE</b>	<b>page 70</b>
<b>7.1.</b>	<b>Le risque dépendance</b>	
<b>7.2.</b>	<b>Les risques psychiques</b>	
<b>7.3.</b>	<b>Les risques somatiques</b>	
<b>7.4.</b>	<b>De la qualité du produit à la répression</b>	
<b>7.5.</b>	<b>Connaissance du dispositif RDR</b>	
<b>8.</b>	<b>DROGUES ET CITÉ</b>	<b>page 89</b>
<b>8.1.</b>	<b>La consommation de drogues : un interdit consensuel</b>	
<b>8.2.</b>	<b>Un héritage de l'histoire</b>	
<b>8.3.</b>	<b>L'érosion des interdits</b>	
<b>8.4.</b>	<b>L'irruption de la cocaïne selon les quartiers</b>	
<b>CONCLUSION</b>	<b>UN AVENIR INCERTAIN</b>	<b>page 104</b>
<b>RECOMMANDATIONS</b>		<b>page 107</b>
<b>RÉSUMÉ</b>		<b>page 111</b>
<b>ANNEXE 1</b>	<b>TRAJECTOIRE SOCIALE ET TRAJECTOIRE DE CONSOMMATION</b>	<b>page 116</b>
<b>ANNEXE 2</b>	<b>GUIDE D'ENTRETIEN</b>	<b>page 125</b>
<b>ANNEXE 3</b>	<b>FORMATION À LA CONDUITE D'ENTRETIEN</b>	<b>page 129</b>

# **1. DÉFINITION DE L'ENQUÊTE**

- 1.1. LE CONTEXTE**
- 1.2. LES OBJECTIFS**
- 1.3. LE CADRE INSTITUTIONNEL**
- 1.4. LES PRODUITS CONCERNÉS**
- 1.5. LA POPULATION CIBLE**
- 1.6. LES SITES RETENUS**
- 1.7. LE DÉROULEMENT DE L'ENQUÊTE**

## **1.1. LE CONTEXTE DE L'ENQUÊTE**

En 2005, la Direction Générale de la Santé a commandité une étude visant à explorer les modalités de consommation de stimulants par des jeunes âgés de 16 à 25 ans et habitant dans les cités de la région parisienne. La nécessité de cette enquête exploratoire repose sur plusieurs constats, présentés ci-dessous.

### **1°) Le développement des consommations de stimulants**

Celui-ci est observé en milieu festif comme en milieu urbain par les équipes de terrain. Depuis 2000, le dispositif TREND constate la disponibilité et l'accessibilité accrue des stimulants. C'est là un des phénomènes émergents de ces dernières années.

### **2°) La difficulté de contact entre les équipes de réduction des risques et les jeunes usagers vivant dans les cités**

Les plus jeunes ne se considèrent pas comme des toxicomanes et ne sont pas en contact avec les centres de soins. En milieu festif, les équipes de réduction des risques ont pu entrer en relation avec des jeunes, marginaux au regard du mouvement techno mais habitant en cité qui, si leur motivation première est la revente de drogues, pour autant ils sont consommateurs. En milieu urbain, en revanche, ces jeunes usagers ne sont pas en contact avec les équipes, qu'il s'agisse de prévention ou de réduction des risques. Ces jeunes ne sont pas non plus connus des services accueillant un public jeune.

### **3°) La méconnaissance des usages et des prises de risques**

Faute d'une connaissance de cette population, on ne sait pas dans quelle mesure les risques liés à l'usage de stimulants sont perçus et si certains sont d'ores et déjà confrontés à des usages problématiques. Les usages occasionnels ou relativement maîtrisés passent inaperçus, rendant presque impossible une intervention précoce qui permettrait de prévenir l'usage nocif et la dépendance.

Établir le contact avec cette nouvelle génération d'usagers en milieu urbain, et l'établir le plus tôt possible, est une nécessité de l'action. C'est la raison pour laquelle l'AFR a élaboré le projet de l'enquête exploratoire, en collaboration avec Sida Paroles, association de réduction des risques intervenant en milieu urbain et en milieu festif.

Actuellement, trois types de populations d'usagers de stimulants sont en relation avec les équipes de réduction des risques :

- les jeunes fréquentant le milieu festif ;
- les anciens usagers d'opiacés, souvent en traitement de substitution, et, pour beaucoup d'entre eux, âgés de plus de 30 ans ;
- des jeunes poly-usagers en errance qui peuvent être issus des quartiers mais qui ont rompu les liens avec leur quartier d'origine.

De nombreux signes convergent pour attester que, aussi marginaux soient-ils, il existe bien des jeunes usagers de stimulants habitant actuellement les cités et que nous pouvons caractériser de la manière suivante :

- des jeunes rencontrés en milieu festif ;
- des jeunes incarcérés pour trafic et consommation de cocaïne ;
- des témoignages d'usagers plus âgés ;
- de l'observation dans les night-clubs, dans le cadre de TREND ou d'actions ponctuelles de réduction des risques.

La stigmatisation des usages et la clandestinité ont rendu nécessaire la mise en place d'un dispositif particulier, en complément des actions habituelles de l'équipe de Sida paroles.

## **1.2. LES OBJECTIFS DE L'ENQUÊTE**

L'enquête exploratoire répond aux interrogations des acteurs de terrain. En sollicitant des usagers qui ne sont pas actuellement en contact avec les services de soins ou les boutiques, l'enquête doit permettre d'appréhender la nature des difficultés rencontrées par les équipes sur le terrain. Elle doit contribuer à une meilleure compréhension des processus de diffusion des produits ainsi que des contrôles ou régulations de l'usage, qu'il s'agisse des usagers eux-mêmes ou de leur environnement social et sociétal. La confrontation des données recueillies dans le cadre des entretiens, avec l'observation du terrain doit aboutir à l'élaboration de stratégies collectives adaptées à cette population.

### **Objectif de recherche**

- 1°) Identifier les différents profils de consommateurs de stimulants chez les moins de 25 ans habitant en région parisienne, dans les sites où interviennent les équipes de RDR (type d'insertion, sociabilités, trajectoires).
- 2°) Décrire les modes de consommation, le contexte de l'usage, l'initiation, les significations attribuées à l'usage.
- 3°) Décrire l'impact de ces consommations sur la vie personnelle et sur l'environnement des usagers, identifier les problèmes posés par l'usage, l'abus et la dépendance de stimulants et/ou des poly-consommations comprenant des stimulants.

### **Objectifs opérationnels**

- 1°) Décrire les modes opératoires d'implantation auprès de ces publics.
- 2°) Contribuer à l'élaboration d'outils d'intervention adaptés aux plus jeunes (information, réduction des risques, accès aux dispositifs de soins), de propositions concernant la

pénétration du milieu, la prévention de l'abus de stimulants et l'adaptation des services existants à ces nouvelles problématiques.

- 3°) Constituer un pôle d'échanges et de réflexions sur l'évolution des consommations des jeunes en banlieue parisienne associant, outre les enquêteurs, les partenaires intervenant auprès des jeunes dans différents secteurs (insertion, santé, justice, etc.).

### **1.3. LE CADRE INSTITUTIONNEL**

Le projet de l'enquête exploratoire a été élaboré sur la base de constats émanant des acteurs de terrain réunis dans l'AFR (Association Française de Réduction des Risques). L'association Sida paroles a été chargée de la gestion de ce projet pour le compte de l'AFR. Le choix de Sida-Paroles est lié à son implantation dans différentes cités du Nord du département des Hauts-de-Seine. Cette équipe a en outre une longue expérience de l'action en milieu festif. L'enquête exploratoire contribue ainsi au projet associatif à capitaliser l'expérience acquise en milieu festif, tout en l'adaptant au milieu urbain.

- Anne Coppel, sociologue, Présidente d'honneur de l'AFR, est responsable scientifique de l'enquête. Astrid Fontaine, ethnographe, a été associée à la méthodologie (participation aux ateliers d'analyse des données, rédaction des comptes-rendus et des ateliers d'analyse des données). Les enquêteurs ont bénéficié de l'expérience des membres de l'équipe, acquise dans le cadre de TREND, de SINTES et de la recherche-action de la « Mission Raves » de Médecins du Monde.

- Valère Rogissard directeur de Sida Paroles, est le responsable administratif de l'enquête. L'association offre le cadre pour le déroulement de l'enquête. L'équipe de terrain dirigée par Benoît Delavault a organisé les journées de formation, des ateliers d'analyse des données et mis à disposition les ressources de l'association. L'équipe de jeunes, sous la responsabilité de Georges Lachaze, a contribué au recrutement des enquêteurs et aux contacts avec des usagers.

S'il n'y a pas eu de partenariats formalisés, différents acteurs associatifs ont participé au recueil des données : Jimmy Kempfer (Clinique Liberté, Bagneux) Vincent Bourseul et Jean-Baptiste Selleret (Educateurs en maison d'arrêt, La Fratrie Nanterre), Vincent Benso (Techno-Plus).

### **1.4. LES PRODUITS CONCERNÉS**

Les stimulants retenus pour cette étude sont la cocaïne (sous forme de chlorhydrate ou de free-base) et les différentes amphétamines.

- Les usagers qui consomment du free-base sous l'appellation crack n'ont pas été exclus de l'étude mais n'apparaissent dans l'échantillon. L'usage de crack existe dans la cité, mais semble appartenir à des milieux spécifiques.
- L'usage exclusif de drogues de synthèse comme stimulant ayant été décrit dans d'autres études n'a pas été retenu dans notre corpus.

## 1.5. LA POPULATION CIBLE

La population cible est définie par les critères suivants :

- 1°) Age : 16 à 25 ans.
- 2°) Jeunes issus de milieu populaire habitant en région parisienne, dans une cité ou dans son environnement immédiat.
- 3°) Ayant consommé un stimulant (cocaïne, amphétamine) quel que soit le mode de cette consommation (occasionnel, régulier, abusif ou actuellement abstinent mais ayant connu une période de consommation).
- 4°) Contacté hors des accueils ou des services de soin existant.

Deux des critères ont exigé une définition plus précise, les catégories de « jeunes des cités » et de « milieu populaire ».

### 1°) Définition des « jeunes des cités »

Lorsqu'on parle des « jeunes des cités », on fait généralement référence aux jeunes visibles qui occupent les espaces publics. Nombre de jeunes habitant une cité HLM ne se considèrent pas pour autant comme « un jeune des cités ». Que représentent ces jeunes visibles au regard des autres jeunes qui habitent une cité ? Devions-nous nous limiter à ceux qui se définissent comme des « jeunes des cités » ? Devions-nous recruter des jeunes résidant actuellement dans une cité ou intégrer des jeunes issus des cités mais n'y habitant plus ?

La discussion de la catégorie « jeunes des cités » a été menée en collaboration avec Thomas Sauvadet, chercheur, dont la thèse porte sur l'observation ethnographique des sociabilités locales des jeunes<sup>1</sup>.

Selon Thomas Sauvadet, les jeunes désignés comme « les jeunes du quartier » ne représentent qu'une minorité. Ceux qui revendiquent cette identité sont ceux qui occupent l'espace public (escaliers, parking, cours, etc.). Environ 10 % des jeunes participeraient de ces sociabilités locales, tandis qu'une très grande majorité tient à développer une vie sociale à l'extérieur du « quartier », dont ils fuient la « mauvaise réputation ». Des logiques de distinction très fortes se mettent en place, entraînant nombre de jeunes à se tenir à distance de ces jeunes stigmatisés. Des jeunes peuvent être engagés dans des pratiques délinquantes et fuir ces jeunes trop voyants ou malhabiles. D'autres se trouvent en situation « périphérique » tandis que d'autres encore retournent la violence sur eux-mêmes en adoptant des comportements autodestructeurs.

Nous avons repris la définition que donne Thomas Sauvadet des « jeunes de la cité », à savoir des jeunes dont les « *positions sont centrales* », où le positionnement s'explique par « *l'hypertrophie sociale de l'espace résidentiel* ». Ce concept souligne la centralisation croissante des relations sociales sur la zone d'habitation, dynamique résultant de différents facteurs à caractère socio-économique évident : éloignement du domicile familial, déscolarisation, chômage, refus du travail ingrat et précaire, faible pouvoir d'achat freinant toute mobilité, harcèlement policier et harcèlement des services de sécurité privés hors de la cité, stigmates compliquant l'interaction avec des personnes « ordinaires<sup>2</sup> ».

---

<sup>1</sup> SAUVADET Thomas, *Processus de ghettoïsation et mode de socialisation : « les jeunes de la cité »* Thèse de sociologie réalisée sous la direction du Professeur Michel Joubert, Université Paris VIII, 2005

<sup>2</sup> Extraits de *Causes et conséquences de la recherche de « capital guerrier » chez les « jeunes de la cité »*, Thomas Sauvadet, ATER à l'université de Paris VIII, laboratoire CESAMES, 2005.

Décrivant les sociabilités locales, Thomas Sauvadet oppose les « positions centrales dominantes » aux « positions centrales dominées ». Reprenant la catégorisation spontanée des jeunes, le chercheur retient trois catégories : « *les chauds* » dans une position centrale dominante, « *les tox* » et « *les bouffons* » dans une position centrale dominée. Tandis que « *les chauds* » préservent l'estime d'eux-mêmes en résistant, par la violence si nécessaire, au poids de l'exclusion et des discriminations, les deux catégories dominées développent des stratégies opposées :

- « *Les tox* » sont clairement en échec. Apathiques, ils se fondent dans le décor et trouvent dans la consommation de produits (essentiellement alcool et cannabis) une échappatoire à cet univers oppressant.
- « *Les bouffons* » s'en sortent par l'humour. Eux aussi peuvent être conduits à consommer des drogues illicites selon l'accès qu'ils ont au trafic mais ces consommations ne définissent pas leur identité sociale qui relève du rôle qu'ils jouent dans le groupe.

À ces deux catégories, Thomas Sauvadet ajoute ceux qui sont considérés comme des « *bourges* ». Pour certains, ils habitent hors de la cité, par exemple dans les pavillons environnants, mais peuvent aussi habiter dans des cités caractérisées par leur mixité sociale. Il peut s'agir de jeunes qui revendiquent leur appartenance à la « *street culture* », ou de jeunes insérés ou en voie de l'être, qui conservent des liens avec les cités et restent attachés à leur quartier ou à leur communauté dont ils partagent le poids du stigmate, ou encore demeurent inscrits dans des systèmes d'échanges dans lesquels les produits psychotropes peuvent jouer un rôle.

Si nous souhaitions obtenir des entretiens auprès de ceux qui se définissent comme « jeunes des cités », nous savions que ces entretiens seraient des plus difficiles à obtenir. De plus, nous savions que des jeunes issus des cités, mais se différenciant de ce groupe, étaient actuellement des consommateurs de stimulants. Il ne pouvait être question de se limiter à ceux qui sont identifiés ou s'identifient eux-mêmes comme « jeunes des cités » pour les raisons suivantes :

**a) Le groupe des jeunes visibles ne représente qu'une petite proportion des jeunes habitant dans des cités.** Dès qu'un jeune s'investit dans des activités sportives ou culturelles hors de sa cité, dès qu'il acquiert un emploi ou même un stage, plus encore lorsqu'il s'engage dans des études, il se différencie des « jeunes de la cité ». Nombre de jeunes – dont près la moitié de ce corpus - ont ainsi fréquenté un temps le groupe des jeunes, dont les sociabilités sont organisées dans le cadre exclusif du quartier, pour ensuite prendre de la distance.

**b) Il peut y avoir des perméabilités entre les différents groupes ou différentes trajectoires de jeunes.** Si, comme le pense Thomas Sauvadet, la cocaïne, associée aux valeurs de réussite, est introduite par le biais des « *chauds* », certains usagers, marginaux au regard du groupe dit « central », peuvent être des médiateurs entre les différents univers où les drogues sont consommées, la diversité des trajectoires étant constitutive de la circulation des produits et de leurs modes de consommation.

C'est la raison pour laquelle nous avons opté pour une définition relativement large de l'habitat. Nous avons intégré deux jeunes habitant en zone pavillonnaire car ces jeunes peuvent être en relation avec des jeunes des cités, soit parce qu'ils fréquentent durant un



temps un groupe de jeunes habitant une cité voisine, soit que des jeunes des cités choisissent de fréquenter ces jeunes vivant en pavillon lorsqu'ils préfèrent échapper aux sociabilités locales. Nous avons également intégré des jeunes n'habitant plus actuellement en cité, mais qui y ont passé leur enfance et leur adolescence. De plus, ces jeunes marginaux, au regard des sociabilités locales, pouvaient nous mettre en contact avec le cœur de cible, c'est-à-dire le groupe des jeunes visibles.

## **2°) L'appartenance au milieu populaire**

Le milieu social d'appartenance a soulevé d'autres difficultés. L'expression « milieu populaire » fait référence à une analyse des classes sociales de la société industrielle. L'expression rend difficilement compte de la multiplicité des trajectoires de ceux qui habitent actuellement dans les cités, d'autant que les cités HLM se différencient selon les types de populations accueillies, leur histoire, leur implantation géographique ou encore les réhabilitations et projets urbains.

Les enquêteurs ont eu comme consigne de recruter des jeunes appartenant à un milieu populaire, mais leurs critères se sont révélés quelques peu subjectifs. Quelques exemples illustrent les difficultés rencontrées lors du recrutement.

Une enquêtrice a été très surprise lorsque nous avons discuté de l'intégration de Lolotte (24 ans) dans le corpus. Cette jeune femme a vécu quatre années en squat. Ses amis sont en majorité dans des situations marquées par la précarité mais ses parents appartiennent aux classes moyennes (le père est cadre commercial, la mère est comptable).

L'interprétation quant aux catégories socioprofessionnelles (CSP) s'est avérée d'autant plus problématique que les informations données par les jeunes interviewés manquent de précision. Les trajectoires sociales des parents, ascendantes ou descendantes, complexifient l'évaluation de l'appartenance de classe.

Les parents d'Hakim ont acquis un commerce, après 18 ans passés dans une cité. La famille d'Hakim faisait-elle partie des classes moyennes au Maroc ou bien s'agit-il d'une trajectoire d'ascension sociale ?

Autre difficulté, la CSP de la mère et celle du père peuvent être discordantes. Une mère qui élève seule ses enfants peut être contrainte de vivre dans une cité HLM compte tenu de la baisse de ses revenus sans pour autant avoir le sentiment d'appartenir aux classes populaires. Dans la cité, elle pourra être définie comme « une bourgeoise ».

Pour les étudiants, on peut supposer qu'il s'agit de jeunes en ascension sociale. Toutefois nombre d'incertitudes pèsent sur le devenir des étudiants en 1<sup>e</sup> année d'anglais, de psychologie ou de sociologie. Tous ces étudiants sont contraints d'accepter des emplois précaires afin de financer leurs études. La prostitution, devenue depuis quelques mois la source des revenus d'un des étudiants, ne peut manquer d'être interprétée comme l'entrée dans un parcours de désinsertion. Toutefois l'avenir de ce jeune n'est pas tracé d'avance. C'est d'ailleurs le cas d'une grande partie de ce corpus, particulièrement ceux qui, comme Manor, Hakim ou Tony, alternent les périodes de chômage et les emplois précaires. Ces trajectoires sont marquées par des aléas qui sont caractéristiques des populations vivant actuellement dans les quartiers dits « sensibles ».

## 1.6. LES SITES D'INTERVENTION

Dans l'appel d'offres, il était demandé que l'enquête soit menée auprès de jeunes identifiés dans des sites définis. Dès la rédaction du projet, nous avons précisé qu'il était impossible de se limiter à des entretiens recueillis sur site. L'enquête exploratoire avait précisément pour objectif de contourner la difficulté initiale, c'est-à-dire l'impossibilité d'entrer en contact sur site avec des jeunes usagers. Nous avons donc proposé :

- 1°) de conduire des entretiens hors sites, à la condition qu'il s'agisse de jeunes de milieu populaire, habitant dans une cité ou dans son environnement immédiat ;
- 2°) de maintenir trois sites correspondant aux lieux d'intervention de l'équipe de Sida Paroles, à savoir :
  - Les cités de Colombes et Gennevilliers
  - La consultation « jeunes consommateurs » à l'université de Nanterre
  - Les cités et la ville de Nanterre, situées en périphérie de la Faculté (quartiers des Provinces Françaises, Pablo Picasso, les Cannibouts, les Pâquerettes...)

Lors de la deuxième réunion du comité de pilotage, le 12 mars 2006, il nous a fallu reconnaître qu'il était exclu d'espérer recueillir des entretiens dans les cités de Gennevilliers et de Colombes où l'équipe Sida Paroles intervient. L'enquête exploratoire s'est en effet déroulée au premier semestre 2006, soit immédiatement après les émeutes de 2005. La situation particulièrement tendue, le renforcement de la présence policière et la suspicion envers toute présence étrangère ont redoublé les difficultés des équipes de rue.

En revanche, la consultation « jeunes consommateurs » à proximité de l'université de Nanterre a été une des voies d'accès au terrain. Les stationnements sur le parking du RER, à la station Nanterre-Université, ont permis d'entrer en relation avec des étudiants, mais également des jeunes habitant les cités environnantes. La tenue de stands réguliers, à caractère culturel, offrait ainsi un espace dé-stigmatisé, propice à l'établissement de relations. Le projet de cette antenne est d'adapter les outils d'intervention issus du milieu festif. Le profil des usagers interviewés dans le cadre de cette enquête exploratoire montre l'utilité de la démarche : ces usagers, contactés en milieu urbain, se définissent comme des usagers festifs, même si, comme le montrera l'analyse des entretiens, le rapport aux produits présente des spécificités qui rendent nécessaires le développement d'outils adaptés. Plus encore que les spécificités de l'usage, c'est le contexte de ces consommations qui doit être pris en compte. L'observation du terrain sur les sites d'intervention a contribué à l'analyse des entretiens. Elle a permis de contextualiser la parole des usagers (voir *infra* 2.3.)

## 1.7. LE DÉROULEMENT DE L'ENQUÊTE

L'enquête s'est déroulée de janvier à juin 2006. Vingt entretiens ont été enregistrés et analysés. Deux entretiens supplémentaires sont parvenus après le 15 juillet. Ils n'ont pas été intégrés dans le corpus mais ils ont fait l'objet d'une lecture attentive. Or ces entretiens n'apportaient aucune information supplémentaire ni sur les modes de consommation ni sur les prises de risques. Indirectement, ils attestent de l'inutilité de poursuivre plus avant le recueil de données dans le dispositif actuel.

Deux journées de formation des enquêteurs ont été animées par Anne Coppel et Astrid Fontaine. Ces journées ont été organisées par l'équipe de Sida Paroles. Les étudiants ont été recrutés par Georges Lachaze, responsable de la « consultation jeunes » à l'Université de Nanterre. Au total 18 personnes ont été formées.

Deux ateliers d'analyse ont été organisés au cours du recueil des données. Ils ont permis de réorienter le recueil des données et d'assurer une guidance méthodologique. C'est aussi dans ce cadre que l'analyse des entretiens a été confrontée à l'observation du terrain.

Le rapport de recherche a été rédigé de juin à septembre par Anne Coppel, en intégrant les comptes-rendus des ateliers d'analyse des données rédigés par Astrid Fontaine.

## **2. MÉTHODOLOGIE**

- 2.1. RECRUTEMENT ET PROFIL DES ENQUÊTEURS**
- 2.2. DIFFICULTÉS D'ACCÈS AU TERRAIN ET CHOIX MÉTHODOLOGIQUES**
- 2.3. CONDUITE DES ENTRETIENS ET INFORMATIONS RECUEILLIES**
- 2.4. UNE PRISE DE PAROLE DIFFICILE**
- 2.5. VALIDITÉ DU CORPUS**

### **2.1. RECRUTEMENT ET PROFIL DES ENQUÊTEURS**

Les enquêteurs ont été recrutés sur leur capacité à entrer en relation et à mener un entretien avec un jeune répondant aux critères. La participation au séminaire de formation a été exigée. Les enquêteurs ont été recrutés selon trois modes :

#### **1°) Membres de l'équipe de Sida paroles**

Trois membres de l'équipe de Sida Paroles ont participé à l'enquête. Trois stagiaires, éducateurs et sociologue, ont également été volontaires pour participer au séminaire de formation. Les entretiens de Medhi, Manor, Tony, Hakim et Sonia ont été réalisés dans ce cadre.

#### **2°) Enquêteurs recrutés via la permanence assurée par l'équipe à l'Université de Nanterre**

Les trois personnes recrutées sont des étudiants en sociologie ou en psychologie. L'information a été donnée à tous les étudiants susceptibles d'être intéressés par la formation pour conduire cette enquête, sans engagement de leur part ou de notre part à retenir leur participation. Quatorze étudiants de l'Université de Nanterre ont ainsi participé à la formation. Les trois entretiens réalisés dans ce cadre sont ceux de Charles B., Mrs A., Sabrina.

#### **3°) Intervenants extérieurs à l'équipe de Sida Paroles**

Cinq intervenants extérieurs ont également contribué à l'enquête, comprenant deux intervenants en milieu festif avec Techno-Plus, un membre de l'équipe de réduction des risques de la Clinique Liberté à Bagneux, un membre de l'AFR ayant travaillé à La Fratrie, CSST à Nanterre. Un éducateur en maison d'arrêt de cette association a également été intégré. Douze entretiens ont été réalisés dans ce cadre : Lolotte, Jérémy, Robert, Chacha, Lily, Maeva, Laura, Mathieu, Mathias, Jo, Kader, Jack

Les membres de l'équipe de Sida-Paroles, comme les intervenants extérieurs, ont été sélectionnés sur leur expérience antérieure des enquêtes, expérience acquise dans le cadre de TREND (OFDT) ou de Médecins du Monde (Mission Rave). Pour les enquêteurs recrutés à l'Université de Nanterre, la formation devait suppléer à l'absence d'expérience antérieure en matière d'enquête.

Aucun de ces enquêteurs n'avait de relation avec des usagers appartenant actuellement à

un groupe de « jeunes des cités », participant exclusivement ou essentiellement des sociabilités locales. Faute de pouvoir contacter les usagers sur les sites d'intervention, il a été recommandé de solliciter des usagers connus par relations personnelles ou professionnelles, aussi proches possibles du cœur de cible.

Solliciter des usagers par relations interpersonnelles permettait aux enquêteurs de faire jouer certaines caractéristiques de leur trajectoire propre, connaissances acquises personnellement ou professionnellement sur trois axes :

- connaissance du monde des cités ;
- connaissance des univers sociaux où les drogues sont consommées ;
- connaissance des sociabilités des jeunes.

Les plus jeunes des enquêteurs ont pu faire jouer leur appartenance à une même génération d'âge, la barrière générationnelle s'avérant infranchissable dans les cités. Dans les quartiers, les grands frères sont les derniers auxquels les plus jeunes veulent confier leur expérience de la consommation.

Au total, 9 usagers ont été contactés dans un cadre professionnel (Accueil de l'Université de Nanterre, événements festifs, action de RDR en milieu urbain, en prison). Onze usagers ont été contactés par relations interpersonnelles auxquelles ont eu recours les étudiants et certains acteurs de la réduction des risques.

Le profil des enquêteurs a été un déterminant important du profil des usagers qui ont accepté d'être interviewés. C'est aussi une des limites de ce recueil de données. Les étudiants sont sur-représentés dans ce corpus. Les usagers les plus marginaux, les jeunes en grande désinsertion n'ont pas été intégrés. Autre limite lié au cadre de l'enquête, le rapport au produit. Ceux qui acceptent d'être interviewés par leurs pairs sont ceux qui sont à même de faire bonne figure. Dans les moments difficiles, réaliser un entretien n'est possible que si une aide ou un soutien est proposé parallèlement.

## 2.2. DIFFICULTÉS D'ACCÈS AU TERRAIN ET CHOIX MÉTHODOLOGIQUES

**Une enquête menée sur la cocaïne dans les quartiers, immédiatement après les émeutes, relevait d'une véritable gageure. Jamais le terrain n'a été aussi difficile à pénétrer.**

Dans les mois qui ont suivi, l'équipe a dû renoncer à toute présence régulière sur des sites précis. Les stationnements du camion ont été abandonnés. Du point de vue des usagers, la présence du camion pouvait rendre le point de vente trop visible, stigmatiser les personnes qui s'y rendaient, et susceptible de faire l'objet d'une surveillance policière. Les maraudes, sac au dos, ont dû s'adapter au jour le jour à la mobilité des usagers. Chaque sortie est préparée en fonction des informations fournies par les usagers connus, qui peuvent, tout au plus, indiquer où eux-mêmes se rendraient dans la recherche d'un « plan ». Sur place, il faut encore, selon les bruits qui circulent, passer d'un quartier à l'autre, s'informer éventuellement des horaires et des formes sans cesse nouvelles que prend l'organisation du trafic. L'équipe de rue doit se faire aussi clandestine que les usagers. Dans les nouveaux sites où elle s'introduit, elle a le statut d'inconnu. Or toute présence étrangère est vécue comme une intrusion menaçante. La méfiance est de règle ; c'est même une composante des relations sociales qui ne se limite pas à la peur de la répression. Elle n'est pas seulement une protection des activités délinquantes, elle est tout autant une réponse collective à la stigmatisation. Elle est aussi un témoin d'une dégradation des relations sociales. Car la méfiance est aussi de règle entre les familles, entre

les plus âgés et les plus jeunes, entre garçons et filles<sup>3</sup>. Avec l'incrimination de « balance », le soupçon s'introduit aussi entre jeunes, qui craignent, plus encore que la police, ce qui peut être dit aux grands frères, qu'ils aient choisi la bonne voie ou la mauvaise, l'insertion ou la délinquance.

Les équipes de réduction des risques souffrent d'un double handicap. Outre la répression policière, elles associent les quartiers au stigmate de la toxicomanie et du trafic. Si elles ont été tolérées, c'est grâce aux liens qu'elles ont su créer avec les usagers de drogues. L'attitude des familles a sans doute contribué à l'acceptation des équipes. La compassion due aux malades, le respect dû aux morts a protégé les équipes des violences qui interdisent toute intrusion étrangère. L'attitude des plus jeunes est tout autre. Il est illusoire de s'autoriser d'une alliance avec des usagers plus âgés. La rupture générationnelle ainsi que la stigmatisation des toxicomanes exigent de renouer les termes de l'alliance. Encore faut-il pouvoir offrir un service adéquat. C'est là précisément un des enjeux de l'enquête exploratoire.

Sur le terrain, l'observation porte sur l'organisation du *deal*, sur les profils des usagers-revendeurs, sur le profil de leurs clients ainsi que sur l'impact des politiques répressives. Toutefois, la consommation de drogues des plus jeunes est invisible. Elle est systématiquement niée : « *Du shit, de la beu, d'accord, mais des drogues dures, non, ici on n'en veut pas !* ». C'est ce que l'on peut entendre, souvent répété, d'un quartier à l'autre. La consommation des plus jeunes n'est connue que de la rumeur.

Il en a toujours été ainsi, y compris lorsque la consommation d'héroïne était en phase de diffusion au cours des années 80. Mais l'ambiance s'est durcie. Dans les années 80, les enquêteurs étaient accueillis par des « vannes », joutes verbales dont l'usage est rituel dans les quartiers<sup>4</sup>. Mais au cours des années, les insultes rituelles se sont faites plus menaçantes. Elles posent des interdits qui faut prendre au sérieux. « *On ne parle pas de ça dans les quartiers* », « *les drogues, c'est tabou* », ont expliqué les jeunes que nous avons interviewés dans ce corpus.

Les entretiens, recueillis au cours de cette enquête exploratoire, ont apporté des éclairages significatifs de l'atmosphère actuelle dans les quartiers sur la question des drogues. Ils ont permis de relativiser ou de confirmer certaines hypothèses issues du terrain ou encore d'ouvrir de nouvelles pistes. Réciproquement, il aurait été impossible de comprendre et d'interpréter la parole des usagers sans la contextualiser. L'analyse des entretiens fait appel à la connaissance du terrain acquise par les équipes. Entretiens et observations du terrain ont également contribué à comprendre les attitudes et les comportements de ceux qui consomment des stimulants, leur place dans la cité, le système relationnel dans lequel ils s'inscrivent. Au-delà des usagers, les entretiens permettent de dresser un tableau beaucoup plus complet de la situation : des systèmes de représentations sociales face aux drogues, des comportements et des attitudes des différents acteurs, familles, jeunes et adultes habitant des cités. Encore a-t-il fallu obtenir que des jeunes acceptent d'être interviewés.

Durant le déroulement de cette enquête, nous avons été confrontés à une autre difficulté. Les premiers étudiants, qui se sont proposé pour mener des entretiens auprès de leurs condisciples, étaient tous plus ou moins proches du mouvement techno. C'était aussi le cas des acteurs de la réduction des risques, même si certains ont une expérience à la fois

---

<sup>3</sup> Voir KOKOREFF M., « *La force des quartiers, de la délinquance à l'engagement politique* », Payot, 2003.

<sup>4</sup> LE POUTRE David, *Cœur de banlieue, codes, rites et langages*, Editions Odile Jacob, 1997

personnelle et professionnelle du monde des cités.

L'autre difficulté tient au statut des drogues dans le milieu festif d'un côté, dans les cités de l'autre. Les usagers du milieu festif n'ont aucune difficulté à parler de leur consommation. Ils le font longuement entre eux. La consommation de drogue est acceptée à la condition d'être festive. Dans les cités, au contraire, la consommation est clandestine, et les usagers ne cherchent pas à s'identifier entre eux. Les échanges sont limités. Les plus âgés sont sortis de la clandestinité avec les traitements de substitution. Mais il faut se rappeler néanmoins que, là aussi, tout au long des années 80, il a été impossible de recueillir des témoignages d'usagers d'héroïne sur le terrain. Or la difficulté est redoublée aujourd'hui avec la stigmatisation de la première génération, stigmatisation à laquelle il faut ajouter le renforcement de la répression. Ces différents biais conduisent inévitablement à sur-évaluer l'influence du mouvement techno dans cette étude, dit « milieu teufeur » (« fête » en verlan), selon la formulation adoptée par les usagers de ce corpus. Tout concourt à penser que, si consommation de stimulants il y a, elle a pénétré dans les cités, sous l'influence de ce milieu pour une part qu'il reste à évaluer.

La stratégie adoptée a consisté à partir de ce que nous pouvions obtenir aisément par une approche progressive du cœur de cible, définie par un double critère :

1°) des jeunes habitant ou ayant habité dans des cités ;

2°) des jeunes participant ou, *a minima*, ayant participé des sociabilités locales.

Une séance de travail a été nécessaire pour définir les « jeunes des cités », avec l'intervention de Thomas Sauvadet (voir 1.5.).

**Dans un premier temps, nous avons accepté des entretiens d'usagers relativement marginaux**, au regard du cœur de cible. Ainsi Hakim et Tony ont vécu dans des cités jusqu'à l'âge de dix-huit ans, mais tous deux ont rompu tous les liens avec leur cité d'origine. Leur usage de drogues a été socialisé dans le milieu « teufeur ». Il en est de même de Lolotte, qui a vécu quatre années en squat, mais qui n'a pas de lien avec les cités. Aucun d'entre eux ne se définit comme « jeunes des cités ».

Chacun de ces profils particuliers n'a été retenu qu'une seule fois dans le corpus. Cette règle a été précisée lors du premier atelier d'analyse des données, atelier organisé parallèlement au recueil des données. Les usagers s'identifiant comme « teufeur » ont été dès lors exclus du corpus.

Nous avons alors réorienté les prises de contact vers d'autres milieux où des drogues sont consommées. Nous avons par exemple sollicité des entretiens d'usagers fréquentant les night-clubs, un profil qui faisait défaut dans un premier temps. Mrs A. ou Robert correspondent à ce profil. Nous avons exploré une autre piste, celle des jeunes des cités rencontrés en milieu festif et considérés comme des petits trafiquants. Mathieu et Mathias ont été contactés dans ce cadre. Les entretiens recueillis lors des tous derniers temps sont les plus proches du cœur de cible. Manor est le seul usager se réclamant du hip-hop. Deux jeunes filles, Lily (16 ans) et Maeva (18 ans) sont actuellement des night-clubbeuses effrénées qui, si elles ne se définissent pas comme « jeunes des quartiers », sont néanmoins caractéristiques d'un type de trajectoire dont nous n'avons que des témoignages rétrospectifs (Voir celui de Mrs A.). Nous n'aurions pas atteint le cœur de cible, c'est-à-dire des jeunes se définissant eux-mêmes actuellement comme « jeunes du quartier » si nous n'avions obtenu des entretiens menés en prison. C'est seulement loin du quartier, dans ce cadre où la connaissance de l'usage est connue, que ce type d'usagers a accepté de témoigner.

### 2.3. DÉROULEMENT DES ENTRETIENS ET INFORMATIONS RECUEILLIES

L'enquête est basée sur la réalisation d'entretiens qualitatifs (Voir annexe 2, Guide d'entretien). Le guide d'entretien a été proposé aux enquêteurs et commenté lors de la cession de formation, mais il a été précisé aux enquêteurs que la priorité devait être accordée aux discours tenus spontanément par les usagers. Plutôt qu'un entretien semi-directif, construit sur la base de question-réponse, il s'agissait d'obtenir autant que possible un récit des expériences de consommation qui ont marqué l'utilisateur. C'est la raison pour laquelle il a été recommandé aux enquêteurs de commencer l'entretien par l'historique des premières consommations de drogues, illicites et licites, puis de passer aux expériences, bonnes ou mauvaises, pour aboutir aux consommations actuelles. Le déroulement-type a été proposé aux enquêteurs avec les questions suivantes :

- *Quelles ont été tes premières expériences avec les drogues ? De quelles drogues s'agissaient-ils ?*
- *Quelle a été ta première expérience en matière de stimulant ? Comment ça s'est passé ?*
- *Quels ont été les événements marquants ? Les plus agréables ou les plus désagréables ?*
- *Où en es-tu aujourd'hui ? Quels produits consommes-tu le plus fréquemment ?*
- *Est-ce que la consommation de stimulant a changé quelque chose dans tes relations avec tes amis ?*
- *Qu'est-ce que ça a changé pour toi, le fait de consommer ? Ces consommations ont-elles eues des conséquences sur ton histoire personnelle ?*
- *À ton avis, quels sont les dangers qu'il faut éviter ? Comment fais-tu toi-même pour les éviter ?*

Il a été toutefois recommandé d'adapter le déroulement de l'entretien à la problématique propre de la personne interviewée. Ainsi, l'entretien pouvait commencer par les consommations actuelles ou par un événement particulier, selon le contexte de l'entretien. Les demandes de précisions portant sur : les circonstances, le contexte relationnel, les effets recherchés et les conséquences devaient permettre de relancer l'entretien, et d'orienter l'entretien sur les problématiques privilégiées dans cette recherche exploratoire, à savoir : socialisation de la consommation de drogues et inscription dans les réseaux relationnels, typologie des modalités de consommation selon l'utilisateur et signification que l'utilisateur donne à sa propre consommation.

Le type d'informations recherchées a été précisé sur quatre thématiques :

#### **1°) La description des modes de consommation des différents produits comprenant :**

- Type de produit et associations des produits
- Fréquences et quantités
- Approvisionnement, disponibilité, prix
- Qualité
- Voie de consommation
- Association de produit ; drogue de prédilection
- Effets recherchés ; effets ressentis
- Effets agréables, effets désagréables ; descentes, *bad trip*



## **2°) Les étapes de la trajectoire de l'utilisateur :**

- Initiation à l'usage des différents produits : par qui, dans quel contexte, pour quels effets recherchés avec quelles conséquences ; âge de début des consommations selon les produits
- Évolution des modes de consommation : les étapes et les facteurs associés à ces étapes ; évolution de la signification données aux usages ; évolution des contextes d'usage
- Le poids des représentations sociales ; la modification des représentations avec l'expérience.

## **3°) La socialisation de l'usage :**

- Le contexte des consommations ; les relations avec les autres usagers : Y a-t-il des sociabilités particulières, associées aux consommations de stimulants ? Qui, dans le réseau relationnel, est au courant de ces consommations, qui ne l'est pas ?
- Comment le consommateur se situe au regard des consommateurs qu'il connaît ? A-t-il le sentiment qu'il existe « un monde de la drogue » ? Est-ce lui-même y appartient ?
- Les conséquences de la consommation sur le réseau relationnel, affectif, familial et social ?
- Les relations aux institutions : police, justice, santé, hôpitaux
- Connaissance de la RDR (matériel de prévention, équipes, personnes en contact avec les équipes).

## **4°) Connaissance des risques ; perception, gestion du risque :**

- La connaissance des produits, des effets recherchés, subis, évités ; expériences personnelles, observation des effets sur l'environnement
- L'évaluation de l'abus, de la dépendance
- Identification des risques ; sources de l'information : connaissances théoriques, pratiques, expérience personnelle, observation des comportements
- Les stratégies de gestion ; facteurs associés au contrôle des consommations : qualité des produits, accès, prix, fonction de la consommation.

Ces différentes thématiques ont été abordées de façon inégale au cours des entretiens, selon le profil des usagers et le profil des enquêteurs, selon leurs relations personnelles ou professionnelles et enfin en fonction du contexte de l'entretien (appartement personnel de l'utilisateur ou de l'enquêteur, lieux publics, Bus de réduction des risques, prison). Les entretiens sont donc peu standardisés, mais la plupart des enquêteurs ont pu obtenir un récit des consommations, lors des enregistrements d'une durée d'une heure à une heure et demie. Plusieurs enquêteurs ont signalé, qu'au-delà de l'enregistrement, l'entretien s'est poursuivi par une discussion qui a parfois sensiblement modifié la perception de l'enquêteur sur le rapport que l'utilisateur entretient à sa consommation. Un usager, par exemple, s'est effondré après un entretien où il a revendiqué ses consommations. Dans deux entretiens, les questions relatives à la prise de risque sexuel ont été abordées hors enregistrement. Les relations entre filles et garçons ainsi que le statut des femmes dans la cité ont également été développés hors enregistrement.

Au total, les entretiens se sont révélés d'une grande richesse qui n'a pu être exploitée de façon systématique dans cette recherche exploratoire. C'est particulièrement le cas des relations affectives et sociales, ainsi que des univers sociaux où les drogues sont consommées. Le développement actuel des consommations de stimulants dans le milieu hip-hop a, par exemple, été longuement commenté par un usager du corpus. Malgré son intérêt, nous avons

renoncé à l'analyse de cette partie du corpus, car il s'agissait d'un entretien unique dont l'analyse aurait exigé la confrontation avec des données qui n'ont pas été recueillies dans ce cadre.

## 2.4. UNE PRISE DE PAROLE DIFFICILE

Traditionnellement, les usagers de drogues qui ne sont pas en contact avec les institutions sont réputés comme étant difficiles à atteindre et pour avoir un rapport difficile à la parole. Or, à deux reprises dans l'histoire récente des drogues en France, il est apparu relativement aisé d'entrer en relation avec des consommateurs de drogues et d'obtenir des entretiens. Au cours des années 90, c'est d'abord la première génération des usagers d'héroïne qui a pris la parole, puis les usagers du mouvement techno qui ont pris le relais. Dans les deux cas, les usagers ont parlé sans contraintes. Contrairement à leur réputation, ils se sont même révélés très bavards. Or le contexte de ces consommations est particulier. En effet, la prise de parole a été aisée car ces usages ont acquis une forme de légitimité par :

- Le contexte de scène ouverte : ce contexte offre un espace de rencontre entre pairs, qui rend possible l'échange d'informations et le dialogue autour des drogues et de leur gestion.
- La parole publique des associations d'auto-support : ces associations ont diffusé une information sur les drogues, en même temps qu'une façon d'en parler ; elles sont portées par une culture commune, associée aux consommations de drogues.

Avoir les mots pour le dire, implique d'assumer ses consommations. Or, dans les cités, les consommations de drogues sont stigmatisées et sont l'objet d'un tabou. « *Dans les cités, on ne parle pas de ces choses-là* », explique Manor, opposant les *teufs* et les night-clubs aux cités. Ce n'est pas un hasard si, dans ce corpus, les usagers les plus proches du mouvement techno sont ceux qui se sont exprimés le plus longuement, avec le moins de difficultés. Les entretiens menés auprès des jeunes, les plus insérés dans les sociabilités locales, prennent souvent la forme de questions-réponses. Ils sont aussi plus courts (moins d'une heure). Plusieurs facteurs participent à une prise de paroles difficile :

### 1°) La clandestinité de l'usage de drogues dans les cités

Parler de ses consommations, c'est pouvoir assumer l'usage. Le cannabis, au contraire des autres drogues, est assumé. Les usagers sont à même d'en parler, y compris de « *bad trip* », bien connus maintenant des consommateurs.

L'usage culpabilisé est plus souvent silencieux ou bien minimisé. Jérémy a été sollicité pendant presque un mois avant d'accepter d'être interviewé : il considérait qu'il n'avait rien à dire parce que son expérience était trop limitée. Cette apparente modestie ne signifie pas que Jérémy considère que son initiation n'est pas achevée, Jérémy tient à se présenter comme quelqu'un qui n'a pas d'expérience. C'est seulement en cours d'entretien que l'on découvre qu'il sait très bien comment cuisiner la cocaïne pour obtenir du free-base, ou encore qu'il connaît l'organisation du trafic dans les cités.

Le tabou qui porte sur les consommations est tel que les usagers des cités évitent généralement de s'identifier entre eux. Manor et Medhi sont persuadés que certains de leurs amis et relations consomment ; ils ont été « *grillés* » c'est-à-dire identifiés malgré eux par leurs comportements ; ils parlent trop, trop vite ou bien ils se sont « *déclenchés* » lors de fêtes, en se lançant à corps perdu dans la danse. Mais la règle d'interaction exige de ne

pas prêter attention à ces conduites considérées comme relevant de la vie privée. Pour le moment, les usagers évitent d'échanger entre eux leur expérience de la consommation dans le cadre du quartier, ce qui atteste que, pour le moment du moins, il n'y a pas une culture propre aux cités concernant la consommation de stimulants, à l'inverse de la consommation de cannabis, socialisée dans le cadre des cités.

## 2°) Le déficit d'information

Parler implique d'avoir les mots pour le dire. Robert a, par exemple, une très bonne connaissance pratique et empirique des produits, mais ne maîtrise absolument pas le vocabulaire associé à la modification de l'état de conscience. Le terme « stimulant » ne signifie rien pour lui. Il qualifie le LSD et l'ecstasy de « *drogues qui poussent* », peut-être parce qu'il ne connaît pas le terme « hallucinogène ». Enfin, le mot « risque » n'est pas associé, pour lui, à la consommation de drogues. Lorsque la question des risques lui est posée, il exige une précision : « *c'est-à-dire les dangers ?* ». Les usagers issus des cités, qui ont été socialisés aux drogues dans le milieu techno, ont une plus grande facilité à parler des drogues. Ils y ont acquis cette culture nouvelle pour eux. Ces usagers-là apprécient d'ailleurs « l'ouverture » de ce milieu. Medhi ou Manor reconnaissent que, grâce à ce milieu, ils ont été amenés à parler d'eux-mêmes, de ce qu'ils ressentent ou perçoivent, alors que ces émotions sont tues, silencieuses dans les cités.

## 3°) La polysémie et l'ambivalence des expressions caractérisant l'usage

La polysémie et l'ambivalence de nombreux mots ou expressions sont frappantes. Certains termes ont déjà une histoire. Intégrés au langage courant, leur sens s'est étendu à de nouvelles situations quelquefois ils sont employés dans des formes grammaticales qu'on ne leur connaissait pas à l'origine<sup>5</sup>.

L'évolution rapide de cette langue orale, qui s'adapte aux métamorphoses culturelles, fait aussi que certains mots utilisés, au tout début du mouvement techno (bien souvent repris par les médias et les publicitaires), ne sont plus d'actualité parmi les participants. Parce qu'ils deviennent « galvaudés » et/ou ne correspondent plus à une réalité ressentie, ils sont en quelque sorte naturellement écartés du « langage identitaire » et d'autres mots sont inventés.

« Gérer sa défonce » ou « foncé » (défonce en verlan) est une de ces expressions ambivalentes qui se prête à plusieurs interprétations en fonction du cadre culturel de référence. On entend souvent les termes suivants :

- Les *durs* consomment des produits forts, mais gèrent toujours leur consommation.
- Les *schlags*<sup>6</sup> ou toxicos ne gèrent pas leur consommation.
- Les *chetan*, expression plus polysémique et moins péjorative, comporte une connotation morale. À l'origine, le *chetan* vient de l'arabe et signifie « petit diable ». Le terme est méprisant : le *chetan* est quelqu'un à qui l'on ne peut pas faire confiance, mais le terme peut aussi être utilisé comme un synonyme de « perché » (chéper), défoncé.

« Gérer sa foncé » (sa défonce) est mentionné par Sonia, Mrs A., Mathias, Jo, sans que l'on puisse préciser à quoi renvoie précisément ce discours gestionnaire. Sonia, par

---

<sup>5</sup> Le mot « défonce » par exemple, qui signifiait à l'origine « l'usage de drogues », peut aujourd'hui désigner un produit en particulier. Le mot « bad trip » a donné naissance au verbe « bad triper ».

<sup>6</sup> Insulte, synonyme de loque, junky

exemple, est influencée par le milieu teufeur, par l'intermédiaire d'une amie en qui elle a confiance. Sa conception de la gestion de l'usage est probablement proche de celle du milieu teufeur. Pour Jo, actuellement incarcéré, il semble que la gestion relève de la force de caractère « *avoir un mental fort* », qui n'exige pas une connaissance approfondie des produits. Pour Mrs A., comme Mathias, gérer sa défonce, c'est tout simplement éviter d'être malade. La même terminologie peut ainsi renvoyer à des conceptions très différentes de l'usage et de son contrôle.

#### **4°) L'absence de recul des plus jeunes**

Mrs A., Robert, Medhi, Manor, qui ont plusieurs années de recul, sont à même de faire le bilan de leur consommation. Parler de ses consommations, c'est l'objectiver, en comprendre la signification ou la fonction. Mrs A qui, à 16 ans, « *a plongé dedans, la tête la première* » peut dire aujourd'hui que ses consommations effrénées répondaient à un besoin ; elles ont permis une prise de conscience de sa problématique d'adolescente. Lily, qui a 16 ans aujourd'hui, se contente d'affirmer que c'est ce qu'elle veut vivre aujourd'hui.

## **2.5. VALIDITÉ DU CORPUS**

Le profil des usagers se caractérise par une diversité de trajectoires sociales, diversité dans la relation avec les sociabilités locales du quartier, diversité aussi des modalités de consommation. Mais cette diversité est limitée par le dispositif d'enquête et particulièrement par le profil des enquêteurs, les difficultés de pénétration du terrain et la tranche d'âge sollicitée.

Les usagers de ce corpus présentent les caractéristiques suivantes :

#### **1°) La grande majorité des usagers maîtrisent leur consommation**

Ceux qui ont accepté de rendre compte de leur expérience de consommation sont des usagers qui peuvent prétendre à une maîtrise de leur consommation. Rappelons qu'il est plus aisé de rendre compte de sa consommation lorsque les conséquences n'en sont pas trop graves. Il y a bien dans ce corpus des usages dont on peut redouter l'évolution future ou encore dont les prises de risques actuelles sont inquiétantes mais la dépendance n'est pas avérée.

#### **2°) Dix-sept usagers sur 20 se définissent comme des usagers festifs**

Trois usagers font exception : Laura (17 ans), Mathieu (18 ans) et Jack (19 ans) (voir en annexe Trajectoire sociale, trajectoire de consommation). Mathieu, fasciné par les grands de sa cité, a toujours voulu devenir toxicomane. Laura, fille de parents héroïnomanes, tous deux séropositifs, a été contaminée par le virus du sida à sa naissance. Jack enfin a consommé de la cocaïne directement sur un mode compulsif, après sa première incarcération. Il a été réincarcéré peu après. Tous les autres se réclament de l'usage festif. Il y a là, en partie, un biais de recrutement des usagers par des acteurs intervenant dans le milieu *teufeur*. Cependant, les jeunes qui vivent en cité et participent des sociabilités locales se réclament de l'usage festif, bien au-delà de la référence au milieu *teufeur*, même si on peut penser que la fonction de l'usage prend un sens différent dans ce contexte.

### **3°) La majorité des usagers est diplômée**

Cette sur-représentation est liée au profil des enquêteurs qui ont été recrutés par le biais de l'Université de Nanterre. Elle peut aussi être un effet de la prise de parole plus aisée pour ceux qui ont une meilleure maîtrise de la langue. La trajectoire d'ascension sociale des étudiants favorise une réflexion sur leur histoire, la consommation de drogue pouvant avoir différentes fonctions, notamment celle d'échapper à la cité.

Plusieurs profils sont exclus de cette enquête exploratoire :

- les jeunes usagers en grande exclusion et en errance, poly-usagers et souvent injecteurs ;
- les usagers de crack ou de free-base ;
- les jeunes injecteurs de cocaïne.

Ces jeunes existent comme l'attestent les entretiens ainsi que l'observation du terrain, mais ils appartiennent à des milieux qui n'ont pas été pénétrés dans ce cadre.

#### **Les jeunes usagers en errance, poly-usagers et injecteurs**

Certains ont été rencontrés lors d'événements festifs. L'accompagnement à l'injection, proposé par un membre de l'équipe de Sida-Paroles lors d'un teknival, a révélé l'importance des prises de risque de ces jeunes, actuellement inconnus des services spécialisés. On ne sait pas combien de ces jeunes sont issus des banlieues parisiennes.

#### **Les usagers de crack ou free-base**

On sait qu'il en existe sur certains sites de la banlieue parisienne. Faute d'une enquête spécifique, on ne sait pas s'il y a des moins de 25 ans parmi eux. Rappelons toutefois que si les usagers de crack connus à Paris ont souvent plus de 30 ans, ils ont majoritairement plus de dix années de consommation. La cocaïne fumée serait en cours de diffusion selon différents témoignages, dont trois usagers de ce corpus.

#### **Les jeunes injecteurs de cocaïne**

Deux témoignages ont été recueillis, hors contexte de l'enquête. Mathieu, interviewé dans ce corpus, a reconnu s'être injecté de la cocaïne dans un autre contexte, mais il n'en a pas fait mention au cours de l'entretien.

Le corpus ne prétend pas être représentatif. Nous avons recherché à recueillir des entretiens auprès d'usagers qui se différencient par leur trajectoire sociale ou leur trajectoire de consommation, sans tenir compte de la fréquence des types de profil. Ce qu'on peut considérer comme étant le noyau dur des « jeunes de cité » n'est représenté que par cinq entretiens, dont trois menés en prison. Il est impossible de savoir si la proportion importante d'usagers festifs, maîtrisant leur consommation est liée au dispositif d'enquête ou bien si cette proportion est significative d'une réalité de terrain qui se caractériserait par une majorité d'usagers récréatifs et une minorité d'usage nocif ou dépendant. Relevons toutefois que, dans toutes les enquêtes menées sur l'usage de cocaïne, les usagers compulsifs représentent une minorité évaluée à 10 % dans une synthèse de la littérature<sup>7</sup>.

La sur-représentation des usagers diplômés, et plus généralement dans une logique d'insertion, soulève la même question. Il est possible que les usagers de stimulants soient mieux insérés que les autres, plus proches des classes moyennes.

---

<sup>7</sup> HARRISON Lana D., Cocaine using careers in perspective, *Addiction Research* 1994, Vol 2, n°1 pp1-20

Il reste que l'éventail des trajectoires sociales et de consommation est relativement large. La description obtenue ne peut prétendre non plus être systématique, mais l'enquête permet de resituer les consommations dans leur contexte et de comprendre le processus de diffusion des consommations de stimulants.

Les deux entretiens parvenus au mois de juillet attestent indirectement que l'échantillon est significatif des types de trajectoires de consommation de stimulants. Si les trajectoires sociales sont différentes, ils n'apportent pas d'informations supplémentaires sur la prise de risque ou sur les représentations, ni sur les cités. Aussi, peut-on considérer qu'il n'est pas nécessaire de prolonger l'enquête avec le dispositif actuel. Des enquêtes complémentaires seraient nécessaires pour toucher les usagers les plus problématiques.

### 3. LA DESCRIPTION DE L'ECHANTILLON

- 3.1. DONNÉES DÉMOGRAPHIQUES
- 3.2. CARACTÉRISTIQUES SOCIALES DES FAMILLES
- 3.3. TYPE DE LOGEMENT ET AUTONOMIE
- 3.4. STATUT ET RESSOURCES
- 3.5. TRAJECTOIRE SOCIALE DES USAGERS
- 3.6. USAGE, TRAFIC ET REVENTE
- 3.7. LA RELATION AUX QUARTIERS ; SENTIMENT D'APPARTENANCE

#### 3.1. DONNÉES DÉMOGRAPHIQUES

Vingt entretiens ont été recueillis du 23 janvier au 20 juin 2006.

##### 1°) Répartition par sexe

**Sept femmes** : Lolotte, Laura, Sonia, Mrs A. Sabrina, Lily, Maeva

**Treize hommes** : Charles B. Mathieu, Mathias, Medhi, Jéré, Chacha, Jack, Tony, Hakim, Manor, Robert, Jo, Kader

##### 2°) Répartition par catégorie d'âge

**16-18 ans** : 6 usagers (Charles B. Mathieu, Mathias, Lily, Laura, Maeva)

**19-21 ans** : 8 usagers (Medhi, Jéré, Sonia, Chacha, Sabrina, Mrs A., Kader, Jack)

**22-25 ans** : 6 usagers (Lolotte, Tony, Hakim, Manor, Robert, Jo)

#### 3.2. CARACTÉRISTIQUES SOCIALES DES FAMILLES

##### 1°) Catégorie socioprofessionnelle (CSP) des familles

Pour les jeunes qui habitent chez leurs parents, le milieu social d'appartenance est celui des parents. Pour ceux qui sont autonomes, le CSP des parents est un déterminant de leur trajectoire sociale, insertion ou désinsertion mais, bien qu'il ait été recommandé de fournir cette information, la question n'a pas été posée de façon systématique.

Entre camarades, le silence sur ses origines doit être respecté. D'une manière générale, l'information qui est donnée spontanément correspond à l'image qu'on veut de soi. Les règles d'interactions ne permettent pas toujours d'insister, notamment lorsque le CSP manque de précisions. Trois mères sont des « employées » sans plus de précisions. On sait par exemple que la mère de Mrs. A, travaille de nuit et que ses ressources sont très modestes, mais on n'en sait pas plus. Il en est de même des mères de Lily et de Chacha qui, comme la mère de Mrs. A, élèvent seules leurs enfants. Autre difficulté, l'évaluation que le jeune fait de l'appartenance sociale renvoie aux critères qui sont ceux des cités. Lorsque Medhi affirme que sa mère, d'origine française, est « *une bourgeoise* », quand il définit sa famille comme « *bourgeoise en cité* », on peut penser qu'il a recours aux catégories qui sont celles des jeunes des cités, mais qui ne sont pas nécessairement celles des sociologues. Ses deux parents ont un emploi qualifié, c'est là une situation privilégiée. L'emploi du père, il est vrai, relève des classes moyennes. Il est actuellement informaticien. On apprend en cours d'entretien que c'est une formation qu'il a acquise après des années de toxicomanie.

Le milieu social d'appartenance s'avère difficile à évaluer car les trajectoires sociales des parents ne sont pas uniformes. De plus, les discordances entre le statut de la mère et le statut du père rendent plus complexe l'évaluation.

Six familles appartiennent à la classe ouvrière ; on peut supposer que c'est aussi le cas des quatre familles pour lesquelles le statut des parents n'est pas précisé. C'est particulièrement le cas des trois entretiens menés en prison.

- Six parents appartiennent à la classe ouvrière (Mathias, Robert, Sonia, Mathieu, Tony, Jéjé) et, parmi eux, trois ont des parents avec des statuts différents : père classe ouvrière, mère technicienne qualifiée (Medhi et Manor) ; père prof de gym, mère vendeuse (Maeva)
- Trois familles ont des revenus modestes (employés) : mères de Mrs A, Chacha et Lily. Toutes mères trois élèvent seules leurs enfants.
- Trois familles appartiennent aux classes moyennes : technicien (même si chômeur) : Laura, Charles B. (mère professeur, père responsable administratif), Lolotte (père commercial, mère comptable).
- Une famille tient un petit commerce (Hakim)
- Les CSP de quatre familles ne sont pas connues (Sabrina, Kader, Jack et Jo)

## 2°) Origine géographique

L'information sur l'origine géographique des familles est donnée dans 16 entretiens :

- Cinq sont Français de souche,
- Quatre sont d'origine maghrébine,
- Sept issus de couples mixtes : Maghreb/France, Guadeloupe/Portugal, Espagnol-gitan/franco-italienne, Espagne/France, Grande-Bretagne/France, Italie/France.

L'origine des parents des jeunes incarcérés n'est pas connue. Signalons que les pseudonymes, choisis par eux-mêmes, ne sont pas nécessairement significatifs des origines.

Les familles de trois usagers n'habitent pas la région parisienne. Les parents de Lolotte vivent en province. Ceux d'Hakim se sont installés en Bretagne, lorsque Hakim avait 18 ans. Ceux de Tony sont retournés en Guadeloupe.

Il n'était pas prévu d'interroger les sujets de ce corpus sur leur histoire familiale. La seule question proposée porte sur la connaissance ou non de la consommation et, lorsque celle-ci est connue, sur les réactions qu'elle a provoquées. L'histoire familiale a été évoquée spontanément par Manor, Sonia et Medhi dans la mesure où la toxicomanie du père ou de la mère participe de leur propre relation à la consommation. La plupart des autres jeunes donnent peu d'informations sur leur famille.

Les parents de quatre usagers de ce corpus sont décédés : les pères de Sonia et de Manor ; les mères de Laura et de Jéjé.



### 3.3. TYPE DE LOGEMENT ET AUTONOMIE

#### **Onze usagers habitent chez leurs parents dont :**

- Neuf en cité HLM, six dans une cité « *chaude* », deux dans des cités considérées comme tranquilles, un en appartement HLM à Paris (mixité sociale).
- Deux en pavillon chez leurs parents.

#### **Six ont des logements autonomes dont :**

- Quatre, actuellement hébergés chez des amis (co-location ou sous-location, dans l'attente d'un appartement personnel).
- Deux en appartement personnel (un dans quartier populaire, l'autre dans une cité proche de Paris).

#### **Trois sont incarcérés :**

Tous trois habitent des cités dans les Hauts-de-Seine, dont une qualifiée de « *chaude* » par l'un d'entre eux, de « *tranquille* » par un autre, et sans précision pour un troisième.

Quatre sur six des usagers autonomes ont été élevés dans des cités où ils ont passé leur enfance et adolescence.

Quatre des six usagers autonomes sont hébergés chez des amis ou des relations, dans l'attente d'un logement personnel. Ils participent au paiement du loyer, leur statut relève plus de la sous-location, même s'ils se présentent comme co-locataires.

### 3.4. STATUT ET RESSOURCES

#### **Les usagers de ce corpus sont relativement nombreux à avoir un diplôme.**

- **Sept sont bacheliers et cinq continuent leurs études** (Medhi, Mrs A., Sonia, Sabrina, Chacha).
- **Quatre sont élèves et poursuivent leur scolarité** (Maeva, Laura, Mathias, Lily).
- **Trois ont un BEP** : pâtisserie, menuisier, maintenance. Signalons qu'aucun de ces BEP n'a abouti à un emploi correspondant à la qualification.
- **Cinq sont sortis du système scolaire sans diplôme** (Robert, Tony, Jo, Jack et Kader).

#### **Le statut actuel des usagers est le suivant :**

- Cinq sont étudiants.
- Quatre sont en cours de scolarité.
- Trois ont un emploi, deux d'entre eux ont un emploi stable et précaire pour le dernier.
- Deux sont actuellement en formation, une reconversion après des années d'emplois précaires pour l'un d'entre eux, dans un statut d'ouvrier boulanger pour l'autre. Il se trouve que l'un et l'autre ont arrêté de travailler l'année dernière.
- Trois sont sans emploi et sans statut, dont deux vivent chez leurs parents et l'un est hébergé chez un ami
- Trois sont incarcérés.

### 3.5. DES TRAJECTOIRES SOCIALES DES USAGERS

Ce statut officiel n'est pas suffisant pour décrire la trajectoire sociale et évaluer le type d'insertion ou désinsertion.

**1°) Concernant les quatre élèves.** Maeva est bonne élève. Son projet est ambitieux. Elle veut devenir réalisatrice. Mathieu et Lily se maintiennent dans le cadre scolaire, non sans quelques difficultés. Lily vient de redoubler sa seconde, mais souhaite aller jusqu'au Bac. Elle veut suivre une formation en gestion car elle a comme projet d'ouvrir une boutique de tatouage. Mathieu fait état de difficultés actuelles, qu'il associe aux lendemains de fête.

Laura est clairement dans une trajectoire de désinsertion. Elle se définit comme « lycéenne intermittente ». Elle se consacre surtout à développer sa connaissance des produits, utilisant entre autres son réseau relationnel et son capital social pour revendre des drogues.

**2°) Concernant les cinq étudiants.** *A priori*, ces étudiantes sont dans une logique d'ascension sociale et c'est particulièrement le cas des femmes. Mrs. A, excellente étudiante, vient d'être admise à Sciences-Politiques. Sabrina et Sonia sont elles aussi des étudiantes qui s'investissent dans leurs études, mais leurs plans de carrière sont plus flous. Toutes les deux sont étudiantes en psychologie (1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> année) et sont contraintes d'avoir recours à des emplois précaires, compte tenu des faibles revenus de leur famille.

Pour Medhi la trajectoire sociale est encore plus aléatoire. A 21 ans, il est en première année d'anglais, études dont il ne peut espérer un débouché professionnel, mais son ambition est de développer ses activités musicales et l'organisation de soirées. On ne sait pas s'il a des ressources qui lui sont propres. Quant à Chacha, il a depuis peu recours à la prostitution.

**3°) Concernant les trois jeunes sans statut.** Deux d'entre eux viennent de terminer leurs études, l'un le BAC et l'autre un BEP pâtisserie. Tous deux vivent chez leurs parents, sans statut particulier. On peut supposer que Charles B. (18 ans) dépend entièrement de ses parents, tandis que Mathieu (18 ans) consomme et revend des drogues. Quant à Robert (23 ans), il vit du trafic.

**4°) Concernant les cinq usagers autonomes.** Deux ont un emploi qualifié : Lolotte (23 ans) est photographe, Jéré (20 ans) est ouvrier à Airbus. Quant à Manor (25 ans), il a un emploi précaire. Il a une qualification de menuisier, a été pendant deux ans en apprentissage, mais a renoncé à ce domaine d'activité. Il privilégie des emplois précaires pour s'investir dans un projet de création musicale. Il écrit et chante du hip-hop.

Hakim (25 ans) et Tony (23 ans) sont en formation et reconversion professionnelle, après une année sans emploi. Tony a été durant 4 ans ouvrier boulanger. Hakim a vécu de boulots précaires depuis l'âge de 18 ans où, après le Bac, il a passé une année à travailler dans un Fast-food en Grande-Bretagne.

**5°) Concernant les trois usagers incarcérés.** Nous n'avons pas d'éléments sur leur trajectoire sociale.

Trois usagers sont investis dans des activités musicales : Medhi, organisation de soirée (techno *hard-core*), Charles B., amateur de rock, et Manor dans l'écriture et le chant hip-hop.

Les entretiens ne permettent pas d'évaluer la faisabilité de leurs projets. Tony, en formation dans une école de photo, est conscient qu'il a peu de chance de devenir

photographe, mais il a fait le choix d'abandonner son métier d'ouvrier pour avoir des activités dans un domaine qui l'intéresse, même s'il ne trouve que des emplois précaires. Hakim, qui cherche un travail d'animateur, est dans une logique sociale très proche.

Cinq usagers de ce corpus font état d'ambitions culturelles qui, selon Gérard Mauger, relèveraient d'un style de vie propre aux jeunesses populaires actuelles, que ce chercheur qualifie de « *bohème populaire* »<sup>8</sup> Ce style de vie se marque par une succession d'emplois précaires, entrecoupés de stages et de chômage. Ce qui importe pour cinq usagers n'est pas l'insertion professionnelle mais leur accomplissement personnel.

À l'exception des trois usagers incarcérés, aucun des usagers de ce corpus ne relève de la grande exclusion. Tous ont des ressources et un hébergement, même s'il est précaire. Presque tous tiennent à donner une image d'eux-mêmes valorisante. Pour autant, on a toutes les raisons de s'inquiéter pour Mathieu et Robert, qui n'ont pas d'autres investissements que la consommation et le trafic. Il est en est de même pour Laura qui est, de plus, affectée par son statut séropositif au VIH qu'elle a contracté à la naissance.

D'autres sont clairement dans une logique d'ascension sociale. C'est particulièrement le cas des femmes : Mrs A., Sonia, Sabrina et Maeva.

Pour les autres, l'avenir est incertain mais ce qui compte aux yeux de la plupart des usagers de ce corpus, c'est qu'ils « *bougent* » et qu'ils ont des projets.

**« Bouger », « avoir des projets », c'est ce que Lolotte, Medhi, Hakim, Lily, Maeva, Charles B., Manor, Jérémy, Sonia, Chacha, Sabrina, Mrs A., exigent de leurs amis comme ils l'exigent d'eux-mêmes** (cf. en annexe 1, Trajectoires sociales et trajectoires de consommation).

### 3.6. USAGE, REVENTE, TRAFIC

Tous les usagers ne sont pas nécessairement impliqués dans les réseaux de trafic. Une partie d'entre eux tient à payer sa consommation. D'autre part, la consommation peut être offerte, sans qu'il y ait nécessairement une contrepartie, en particulier dans le cadre des fêtes. C'est particulièrement le cas pour les femmes, invitées dans les night-clubs.

Si, aux yeux de la loi, tous ceux qui sont impliqués dans la revente sont des trafiquants, il n'en est pas de même selon ces usagers. Un trafiquant ou dealer est propriétaire de son produit. Ceux qui ont une fonction d'intermédiaire, qui « *refourguent* » le produit pour le compte d'un trafiquant, ne peuvent prétendre au statut de *dealer*. Mathieu et Mathias, par exemple, « *rendent des services* » pour consommer « *gratuitement* ». Laura est plus investie dans les réseaux de revente, mais pour le moment, son objectif est de payer sa consommation.

L'achat ou la revente peut dépendre des contextes et des produits. La cocaïne par exemple peut être offerte dans des fêtes, tandis que le cannabis est souvent acheté.

Le bricolage est fréquent. Par exemple, Lily a de l'argent de poche donné par sa grand-mère, mais au coup par coup, elle se débrouille pour que sa consommation lui coûte le moins cher possible. Elle peut revendre à des proches, ou faire des achats groupés (qui font baisser le prix du produit). Lolotte a vendu du cannabis lorsqu'elle était lycéenne, comme certainement Medhi et Manor. Pour les stimulants, ce dernier a d'ailleurs été revendeur avant d'être consommateur mais, pour l'instant, il consomme peu. On apprend néanmoins qu'il va acheter

---

<sup>8</sup> BAUDELLOT C., MAUGER G. *Jeunesses populaires, Les générations de la crise*, l'Harmattan, Logiques sociales, 1994.

de la cocaïne chez des amis à lui qui habitent en cité, auxquels il préfère dire qu'il achète pour des clients plutôt que pour lui-même. Lorsque Mrs A. était night-clubbeuse, elle raconte qu'elle a parfois tenté de revendre quelques-uns des cachets d'ecstasy qu'elle achetait chez des amis (en cité). Mais elle se considère elle-même comme une piètre revendeuse, parvenant à n'en revendre qu'un seul sur les dix achetés.

#### **Au final,**

- Jo, Jack et Robert sont des dealers. Ils sont propriétaires de leur produit. Le statut de Kader est moins clair, il est inscrit dans les réseaux mais peut-être au titre de revendeur.
- Mathieu, Mathias et Laura sont des consommateurs investis dans des activités de revente.
- Hakim, Tony, Medhi, Manor et Lily sont des consommateurs qui payent en grande partie leur consommation, mais on peut penser qu'ils se « débrouillent » au coup par coup, selon les contextes. La consommation de la cocaïne, en particulier, peut être offerte dans des fêtes.
- Lolotte, Charles B. Sonia, Jéré et Mrs A. payent leur consommation
- Chacha, Sabrina et Maeva sont de petits consommateurs. Les expérimentations ont été offertes par leurs amis lors de fêtes.

### **3.7. LA RELATION AU QUARTIER, SENTIMENT D'APPARTENANCE**

Plusieurs types de positionnement ont été identifiés. Ils prennent en compte le sentiment d'appartenance au groupe des jeunes du quartier mais également au quartier d'origine sans qu'il y ait pour autant une identification au groupe des jeunes et, enfin plus largement, au monde des cités. Outre le sentiment d'appartenance, nous avons tenu compte de la réalité des liens maintenus ou non, soit avec la famille, soit avec des camarades d'enfance ou d'adolescence. Au total, nous avons regroupé les usagers interviewés en trois catégories :

**1°) Ceux qui n'ont pas de sentiment d'appartenance à la cité : 6 usagers**, soit qu'il s'agisse d'un choix personnel, pour ceux qui en sont issus, soit qu'il s'agisse d'un héritage familial, à savoir :

**Hakim et Tony** sont issus des cités où ils ont vécu jusqu'à l'âge de 18 ans, mais n'ont pas de lien actuel avec les cités ou, du moins, ils n'en parlent pas. Ils se présentent comme des « teufeurs » ou l'ayant été. Ils sont en pleine recherche d'identité.

**Charles B., Lily et Jéré** côtoient des jeunes des cités dans le cadre scolaire, mais ils se définissent en extériorité. Lily et Jéré, dont les pères appartiennent à l'aristocratie ouvrière, vivent en pavillon. Charles B. vit dans une cité HLM, mais ses parents appartiennent aux classes moyennes.

**Lolotte** n'a aucun lien avec les cités, ni actuel ni passé, si ce n'est les jeunes qu'elle a pu rencontrer lors des quatre années où elle a vécu en squat ainsi que certains de ses amis actuels.

**2°) Ceux qui appartiennent au monde des cités par leur famille et en revendiquent l'appartenance (ou une forme d'appartenance), à savoir :**

**Six usagers**, y compris lorsqu'ils s'en distinguent, revendiquent :

- une appartenance forte et revendiquée : **Medhi** (ethnique et religieuse) **Manor** (Rap)
- les femmes restent attachées à leur quartier alors qu'elles sont dans une stratégie d'ascension sociale. Elles peuvent parfois revendiquer une appartenance communautaire, musulmane comme **Sabrina**. A minima, elles restent soucieuses de leur réputation comme **Sonia**, **Mrs A.** et sans doute **Maeva**.

Medhi, Manor, Sonia, Mrs A. connaissent bien les jeunes de leur cité avec lesquels ils ont été à l'école. Ils gardent des liens personnels avec certains d'entre eux, suffisamment en tout cas pour aller acheter les produits qu'ils consomment chez des dealers qui vivent en cité.

**Il faut ajouter trois usagers qui ne revendiquent pas leur appartenance au quartier, mais qui en sont issus, et qui gardent des liens avec les jeunes de leur quartier :**

**Chacha** est issu d'une cité, il y habite, mais revendique l'identité de « *trans-pédégouine* », terme lié au vocabulaire utilisé par une association qu'il vient de rejoindre. Il a fait partie des jeunes de son quartier avec lesquels il a fait « des conneries ». Il a surtout gardé des liens individuels avec un copain, auprès de qui il se procure du cannabis. Il reconnaît que sa famille est pauvre, qu'il n'y avait pas d'argent à la maison. C'est son histoire, mais pas son identité.

**Robert** est issu d'une cité, il garde de nombreux liens, sait ce qu'il se passe dans les cités, la sienne et celles de relations qu'il entretient. Mais il deale dans le milieu des night-clubs.

**Laura**, fille de parents tous deux toxicomanes et infectés par le VIH, a été élevée, enfant, dans une cité « *chaude* » du 93, puis dans le Sud de la France. Elle est au croisement de différents mondes de la drogue et fait la médiation entre les « *chauds* » de la cité et les milieux de consommateurs, teufeurs ou « lycéens intermittents », ce qu'elle est elle-même

**3°) Ceux qui définissent leur identité au regard du groupe, « les jeunes de la cité » : cinq usagers**

- **les prisonniers** : les trois usagers incarcérés **Jo, Kader, Jack** ;

- **les jeunes en relations personnelles avec le groupe des « jeunes du quartier »** : Mathieu et Mathias.

Si on reprend les catégories de Thomas Sauvadet (cf. *supra* 1.5. Population cible), Jo, Kader et Jack sont dans des positions centrales. Jo, est clairement dans une position centrale dominante, il fait partie des « *chauds* ». Jack, bien que beaucoup plus jeune, peut également être considéré comme un « *chaud* ». Kader, en revanche, est exemplaire des positions centrales dominées, c'est un des « *bouffons* » qui s'en tire en amusant les grands (qu'il appelle « *la jet set du quartier* »).

Mathieu et Mathias sont des jeunes de la cité, au sens où ils connaissent tous les jeunes du quartier, savent ce qui s'y passe et sont dans un système d'échanges avec ces jeunes. Toutefois, ils se distinguent des « jeunes de la cité », du fait qu'ils ont développé des relations à l'extérieur du groupe. Du reste, tous deux sont des fils d'ouvriers, des « *céfrans* » (Français). Mathias est « *métalleux* », héritage de son père, amateur d'hard rock.

**Au total, quatorze usagers, issus des cités, ont conservé des liens avec des jeunes de leur quartier. Cinq usagers seulement définissent leur identité au regard des jeunes du quartier, deux dans une position périphérique et trois dans une position centrale.**

Les entretiens des trois jeunes des cités, qui s'identifient comme tels, ont été recueillis en prison. Jusqu'à présent, nous n'avons pas réussi à obtenir de tels entretiens sur site. Jo a hésité longtemps avant d'accepter d'être interviewé comme un usager, un statut dont il a honte. En prison, ses consommations de drogues ont été révélées, mais il a préféré être inculpé de trafic plutôt que d'usage. Pour ceux qui ont un statut dominé, le verrouillage est redoublé : au statut délinquant de leurs activités s'ajoute l'interdit posé par les grands.

Tableau n°1

## Profil des personnes interviewées

N° et prénom fictif	Age	Diplôme	Activité	CSP parents	Lieu d'habitation	Situation familiale et autonomie	Trajectoire insertion
Itw 1. Lolotte	24 ans	Bac + 3 Formation photo	Photographe	Père commercial Mère comptable Vivent en province	Quartier populaire Ville du 95 4 ans en squat	Habite seule autonome	Emploi stable
Itw 2. Mehdi	21 ans	Bac	1 <sup>o</sup> année Faculté anglais	Père Informatique (formation ouvrier) Mère employée	Cité du 93	Chez les parents	Projets musicaux
Itw 3. Tony	23 ans	sans	Formation Ecole Photo. Ouvrier pâtissier 3 ans	Parents en Guadeloupe A vécu en cité jusqu'à 18 ans	Colocation porte de Clichy 75017	Hébergé chez des amis après 1ère année, sans emploi Autonome depuis 18 ans	D'abord ouvrier puis reconversion professionnelle
Itw 4. Hakim	25 ans	Bac	Formation audio-visuelle 4 ans emplois précaires	Parents : petit commerce établi en Bretagne A vécu en cité jusqu'à 18 ans	Colocation porte de Clignancourt 75018	Hébergé par des amis, dans l'attente d'un emploi Autonome depuis 18 ans	En recherche d'insertion après emplois précaires
Itw 6. Charles B.	18 ans	BAC	Sans emploi	Père administratif Mère enseignante	Cité parisienne, 75020	Chez ses parents. Ni formation ni emploi après le BAC	Projets musicaux
Itw 5. Mathieu	18 ans	BEP pâtisserie	Sans emploi	Père Ouvrier Mère non précisé	Cité du 92	Chez les parents.	Revente
Itw 7. Laura	17 ans	///	Elève de 2nde	Père chômeur (technicien) Mère décédée	Cité du 93	Chez son père	
Itw 8. Jéré	20 ans	BEP manutention	Emploi Chez Airbus	Père électronique Mère non précisée	Dans le 95 en zone pavillonnaire	Chez ses parents Autonomie financière	Emploi qualifié

Itw 9. Sonia	19 ans	BAC	Etudiant psychologie	Père décédé Mère malade (sida)	Cité du 91	Chez grands-parents	Etudiante + petits boulots
Itw 10. Chacha	19 ans	BAC +2	Etudiant sociologie	M. employée de banque Elevé par sa mère seule	Cité du 93 en co-location Adolescence : cité du 95	Autonome depuis 1 an	Etudes + Prostitution (milieu transpédégo uine)
Itw 11. Manor	25 ans	BP menuiserie	Emploi Intérim	Père décédé Mère employée aérospatiale Elevé par sa mère seule	Hébergé par des copains.	Autonome depuis l'âge de 15 ans ?	Emploi précaire + projets musicaux (rap)
Itw 12. Sabrina	21 ans	BAC	Etudiant psychologie	Non précisé	Cité du 94	Chez sa mère	Etudes + petits boulots
Itw 13. Mrs A.	21 ans	BAC +2	Etudiante sociologie	Mère : emploi de nuit Père absent	Cité du 91	Chez sa mère	Etudes Entrée Sciences Politiques
Itw 14. Robert	23 ans	sans	Sans	Père ouvrier Mère sans emploi	Hébergé par un ami A toujours vécu en cité dans le 77	Autonome financièrement	Trafic night-club
Itw 15. Mathias	17 ans	///	Elève en 2ème	Père fraiseur Mère sans emploi	Cité du 92,	Chez ses parents	Revente
Itw 16. Lily	16 ans	///	Elève en 2ème	///	Pavillon du 94	Chez sa mère	///
Itw 17. Jo	25 ans	sans	Prison	///	Cité du 92		Trafic
Itw 18. Maeva	17		Elève de 1ère	Père professeur de gymnastique Mère vendeuse	Cité du 94	Chez ses parents	
Itw 19 Kader	21 ans	sans			Cité du 92	Chez ses parents	Trafic
Itw 10 Jack	20 ans	sans			Cité du 92	Chez ses parents	Trafic

## 4. TRAJECTOIRES DE CONSOMMATIONS

- 4.1. ÂGE DE DÉBUT DE CONSOMMATION SELON LES PRODUITS
- 4.2. « DROGUES DURES, DROGUES DOUCES »
- 4.3. LE CONTEXTE DE L'INITIATION
- 4.4. LES MOMENTS CLÉS DE LA TRAJECTOIRE

### 4.1. ÂGE DE DÉBUT DE CONSOMMATION SELON LES PRODUITS

La question de l'âge de début de consommation a été interprétée différemment selon les usagers. Pour les uns, il s'agit de la toute première expérimentation, d'autres ont seulement signalé l'âge des consommations régulières. Mathieu et Laura sont les seuls usagers à avoir consommé du cannabis à partir de l'âge de 12 ans ; c'est du moins ce qu'ils affirment mais l'un et l'autre tiennent à se présenter comme de véritables toxicomanes. Les expériences précoces de cannabis de Sonia, Lily et Laura sont liées à l'environnement d'un adulte, consommateur de ce produit (parents pour Laura, oncle ou tante pour Sonia et Lily). Pour autant, ces expériences précoces ne permettent pas de percevoir l'âge de la consommation régulière (13 ans pour Laura, 14 ans pour Lily, 17 ans pour Sonia).

Il avait été recommandé dans les entretiens de faire préciser l'âge de début de la consommation d'alcool et de tabac, mais tous ne l'ont pas fait. Tabac et alcool ont été expérimentés avant le cannabis pour quatre usagers ( Lily, Hakim, Sabrina, Mathias,) tandis que trois d'entre eux consomment ces psychotropes en même temps (Medhi, Mrs A., Robert) Cannabis et tabac sont consommés conjointement par tous les usagers de ce corpus, du moins à l'âge de l'initiation.

La grande majorité fume régulièrement du cannabis depuis l'âge de 14 ans, âge considéré comme « *normal* » (expression utilisée par Hakim)<sup>9</sup>.

Si l'on compare les plus jeunes du corpus (16-18 ans) et les plus âgés (22-25 ans), il ne semble pas qu'il y ait de différence générationnelle dans l'âge de début de la consommation régulière de cannabis, qui se produit, en moyenne, à l'âge de 14 ans. Les différences sont individuelles. Il en est de même pour la CSP des parents, qu'ils appartiennent aux classes moyennes ou à la classe ouvrière.

#### 1°) Âge de début cannabis, alcool, tabac

11 ans	1	tabac : Lily
11-12 ans	3	1 <sup>ère</sup> expérience du cannabis : Sonia, Manor et Maeva Arrêt et reprise ensuite, pour Sonia à 17 ans Manor à 13 ans (régulier depuis) Maeva à 14 ans
12 ans	2	Cannabis : Mathieu, Laura

<sup>9</sup> Les âges de début du cannabis sont comparables aux résultats obtenus sur un plan national. Voir BECK F., LEGLEYE S., SPILKA S., *Drogues à l'adolescence - Niveaux et contextes d'usage de cannabis, alcool, tabac et autres drogues à 17-18 ans en France*, OFDT, 2004, p. 251.



12 ans	1	Alcool & tabac : Hakim
13 ans	1	Alcool : Chacha (1 <sup>ère</sup> ivresse)
13-14 ans	1	Alcool, tabac, Mathias
13-14 ans	5	Cannabis, tabac et alcool : Medhi, Chacha, Mrs A. Robert, Lily,
14 ans	1	Tabac : Sabrina
14-15 ans	9	Cannabis régulier : Lolotte, Tony, Hakim, Charles B., Jérémy, Sabrina, Mathias, Maeva, Jack
15 ans	1	Cannabis : Jo (1 <sup>ère</sup> expérience)
15-16 ans	2	Cannabis régulier : Jo, Kader
17 ans	1	Cannabis régulier : Sonia

## 2°) Âge de début de l'ecstasy

13 ans	1	Laura
14 ans	1	Mathieu
15 ans	3	Mrs A. Lily, Charles B.
16-17 ans	7	Lolotte, Tony, Medhi, Jérémy, Mathias, Maeva, Jack
18 ans	3	Sonia, Chacha, Robert
20 ans	1	Hakim
22 ans	1	Manor

Tous les usagers de ce corpus ont consommé de l'ecstasy, en dehors de Jo et Kader, dealers de cocaïne dans les quartiers, et Sabrina, particulièrement méfiante envers « les drogues dures ».

L'ecstasy marque l'entrée dans l'univers festif pour Lolotte, Tony, Hakim Medhi, Mathieu, Laura, Jérémy, Sonia, Chacha, Maeva et Mrs A., pour la plupart dans le cadre de « teufs ».

Ce qui caractérise notre échantillon, c'est que la sortie en *teuf* est précoce, 16-17 ans, pour une majorité, particulièrement précoce pour Laura, élevée dans un milieu de consommateurs dans le Sud de la France. Les femmes comme Lily et Mrs A. ont commencé à sortir dès l'âge de 15 ans. Dans ce corpus, les consommations les plus précoces sont des poly-consommations, mêlant drogues illicites et alcool. Mathieu, Laura., Mrs A et Lily sont caractéristiques de ce mode de consommation (cf. *Annexe* Trajectoires sociales et trajectoires de consommation).

Pour les revendeurs, le début de leur consommation dépend en partie de leur appartenance générationnelle :

- Les plus âgés ont revendu de l'ecstasy assez longtemps avant d'en consommer eux-mêmes. Ainsi Manor (25 ans) a commencé à en revendre vers 16 ans, mais il n'en consomme que depuis l'âge de 22 ans avec ses copains gitans.
- Les plus jeunes, comme Mathieu et Mathias, n'ont pas les mêmes interdits. Mathieu a commencé à consommer dès qu'il a commencé à dealer. Sa motivation, toutefois, est bien la consommation et non la revente. Tous deux restent néanmoins relativement prudents : ils craignent les « *mauvais trips* », contrairement aux usagers proches du mouvement techno.

## 3°) Âge du début de la consommation des amphétamines

13 ans	1.	Laura (collège)
15 ans	1	Lily (contexte festif, avec ecstasy et autres drogues)
16 ans	2	Mrs A et Maeva (contexte festif)

17 ans 3 Charles B. (au lycée avec copain) et Manor (non précisé).  
Robert (consommée avant ecstasy)

18 ans 4 Hakim (en GB dans un Fast food), Sonia et Chacha (contexte festif.), Jéjé (non précisé)

Charles B., Robert, Manor, Hakim et Laura ont commencé à consommer des amphétamines avant de consommer de l'ecstasy ou de la cocaïne. Les amphétamines sont, pour eux, une drogue à part entière.

Pour Lily, Mrs A., Sonia, Chacha et sans doute Jéjé, les amphétamines sont un des produits consommés dans le cadre des fêtes, en association avec l'ecstasy ou bien en substitution à la cocaïne.

#### 4°) Age de début de la cocaïne

15 ans	3	Mathieu, Laura, Lily
16 ans	3	Mrs A, Maeva, Jo
17-18 ans	5	Charles B. Jéjé, Chacha , Robert, Mathias, Jack
19 ans	1	Sonia
21 ans	2	Medhi, Sabrina
24-25 ans	1	Manor

**Quatre n'ont pas précisé l'âge de début des consommations :** Lolotte, Tony, Hakim, Kader.

L'âge du début de la consommation de cocaïne est en grande part fonction du contexte (cf. *infra*, 4.1.2).

Dans le milieu festif, les psycho-stimulants, cocaïne et amphétamines sont consommés en complément de l'ecstasy. C'est le cas de huit usagers du corpus : Lolotte, Tony, Hakim, Mathieu, Laura, Lily, Maeva, Mrs A.

Hors du milieu festif, la cocaïne est consommée pour elle-même. C'est le cas de cinq usagers du corpus : Charles B., Jo, Sonia, Medhi et Jéjé. Ces consommations sont récentes, souvent moins d'un an. L'âge de début de la consommation de cocaïne dépend alors de l'âge des usagers eux-mêmes.

Pour Jo, Kader et Sabrina, la cocaïne est la première drogue « dure » consommée.

Deux usagers fument du free-base, mais l'âge de début de consommation n'est pas précisé.

#### 5°) Âge de début des hallucinogènes

- Dix usagers ont consommé du LSD : Lily (15 ans), Robert (18 ans), Laura (15 ans), Mathieu (15 ans), Hakim (18-19 ans), Tony (16-17 ans), Lolotte (16-17 ans), Mathias (trois fois seulement), Maeva (16 ans), Sonia (19 ans).
- Trois usagers ont consommé des champignons hallucinogènes : Manor (17), Chacha, (19 ans), Tony (16-17 ans).
- Sept usagers n'ont pas consommé d'hallucinogènes : Medhi, Charles B., Jéjé, Sabrina, Jo, Kader et Jack.

#### 6°) Autres drogues

- Six usagers ont consommé de la Kétamine : Medhi (17 ans), Chacha (19 ans). Egalement Tony, Mrs A., Robert et Laura, mais sans préciser l'âge. Pour la plupart, il s'agit d'expériences exceptionnelles qu'ils ne comptent pas renouveler. Laura, toutefois, en fait sa drogue de prédilection. C'est le produit considéré comme étant le plus dangereux et Laura valorise les drogues en fonction de leur dangerosité. Robert dit l'avoir appréciée,

mais il veut aujourd'hui renoncer aux drogues les plus psychotropes.

- Cinq usagers ont expérimenté un opiacé. Pour quatre d'entre eux, il s'agit de l'héroïne. Pour Laura, il s'agit des différents produits de traitements de substitution : Méthadone, Subutex® et sulfate de morphine. Pour trois d'entre eux, c'est une expérience unique qu'ils ne souhaitent pas renouveler. Jérémy n'est même pas certain d'en avoir vraiment consommé. Laura (17 ans) par contre a commencé à s'injecter du Subutex. Depuis environ un an, elle a recours à du Skenan® injecté et Mathieu (18 ans) a récemment commencé à s'injecter de l'héroïne.

#### 4.2. « DROGUES DOUCES, DROGUES DURES »

Tous les usagers de ce corpus ont consommé de l'alcool, tabac et cannabis, avant de consommer des drogues psycho-stimulantes. La consommation peut être initiée très jeune (11-12 ans), mais il s'agit d'expériences exceptionnelles dont les usagers gardent le plus souvent un mauvais souvenir. Aussi, l'âge de la première prise n'est-elle pas significative. La consommation régulière de tabac et/ou cannabis pour les filles – et souvent avec abus d'alcool pour les garçons – débute en moyenne entre 14 et 15 ans.

La consommation de cannabis est initiée, soit dans le cadre scolaire, soit dans le cadre de la cité. Elle est socialisée, c'est-à-dire que les règles de consommations sont précises : la façon de rouler un joint, la circulation du joint, les échanges, la maîtrise des effets psychotropes<sup>10</sup>.

Si visible que soit la consommation, elle n'en obéit pas moins à des contraintes précises. La consommation des « *petits* », par exemple, est clandestine. Elle est cachée aux grands frères. Le joint disparaît ainsi lorsque apparaît un membre de la famille ou un voisin qui pourrait les « *griller* » (les surprendre) et prévenir les parents. Medhi, Lolotte, Charles B. ont tous de mauvais souvenirs du moment où leurs parents ont pris connaissance de leur consommation. « *J'ai toujours nié* », raconte Medhi qui a pris plus d'une raclée.

Tenue secrète pour les parents, la consommation de cannabis est assumée dans la même classe d'âge. Elle n'en est pas moins stigmatisée. Consommer du cannabis, c'est s'engager sur la voie de la désinsertion, c'est « *prendre le mauvais chemin* ». C'est l'expression qu'utilise Sonia qui a commencé à fumer du cannabis à 17 ans alors qu'elle était en plein conflit avec sa famille : « *Quand t'es au lycée, il y a les fumeurs de bédos et il y a les autres (elle rit). Il y a les sains et les pas sains.* »

Sonia, bonne élève, disciplinée et religieuse, interprète sa consommation comme un appel au secours. C'était une période où elle n'allait pas bien : « *Parce que je pense que j'étais un peu jeune à l'époque et influençable. [...] J'étais tombée amoureuse d'un mec, un dépendant grave aux bédos et donc, du coup, je fumais avec lui tout le temps [...] Je me suis retrouvée moi-même à être un déchet, à fumer dix bédos par jour, à plus aller en cours.* »

Kader n'était sans doute pas un écolier modèle, mais lui aussi associe le cannabis à la dépendance et à la dépression :

« *Le cannabis, c'était à quel âge ?* »

« *C'est arrivé en Troisième, au collège, j'ai un peu flanché, je traînais avec les mauvaises personnes. Je me suis fait gangrener, influencer, beaucoup entraîner. [...] Quand j'étais nerveux, je fumais beaucoup, comme je n'avais pas d'objectif, rien pour dépenser mon énergie physique et morale, donc je dépensais plus d'énergie dans le joint.* »

<sup>10</sup> AQUITIAS S., *L'usage dur de drogues douces. Recherche sur la consommation de cannabis dans la banlieue parisienne*, Paris, GRASS, 1997

Associé au quartier, le cannabis porte en partie le poids du stigmatisme qui pèse sur les quartiers. « *Les drogués aux bedos* » sont ceux qui « *portent les murs* », « *ils bougent pas* », « *ils ont pas de projet* ». Pour les plus jeunes, ce comportement passif définit la toxicomanie. C'est là un glissement sémantique relativement récent car, tout au long des années 90, la toxicomanie n'est pas définie par le comportement mais la consommation de drogues dites « dures », c'est-à-dire de toutes les drogues, autres que le cannabis, l'herbe ou le haschich.

Considéré comme une « drogue douce », le cannabis est toléré, le produit en lui-même ne fait pas peur. L'interdit qui porte sur le cannabis est en grande part générationnel. La consommation est interdite aux petits parce que ce sont des enfants. L'interdit qui porte sur les drogues dures est d'une autre nature. Les drogues dites « dures » ne font pas peur qu'aux enfants. Je ne crains pas de prendre des risques. Dans le quartier, c'est un « *chaud* », mais il peut avouer sans honte qu'il a eu peur lorsqu'il a consommé « une drogue dure » pour la première fois. Il s'agissait de la cocaïne mais dans les quartiers, l'ecstasy fait également peur. Kader et Sabrina n'ont pas franchi le pas. Rétrospectivement, Tony s'amuse de la peur qu'il éprouvait avant de l'expérimenter et si Lolotte ne fait pas état de crainte particulière, c'est précisément qu'elle a passé son adolescence loin des cités d'Ile-de-France. C'est seulement hors du quartier que la très grande majorité des usagers de ce corpus ont pu franchir la barrière qui, dans les quartiers, oppose le cannabis à toutes les autres drogues illicites.

#### 4.3. LE CONTEXTE D'INITIATION

Presque tous les usagers de ce corpus consomment des drogues dans des « *teufs* » (fêtes en verlan), mais le type de fêtes que les usagers fréquentent est extrêmement hétérogène. En principe, le terme « *teuf* » renvoie aux fêtes organisées dans le cadre du mouvement techno. Mais les usagers du corpus l'utilisent aussi souvent dans son sens littéral, quelle que soit la nature des fêtes, des night-clubs aux fêtes privées organisées selon les types de musique jusqu'aux fêtes d'anniversaires entre copains. Chacun de ces espaces a ses règles propres, ses musiques, ses drogues légales ou illégales, consommées selon certaines modalités pour obtenir certains effets. Aucun de ces espaces n'est propre aux jeunes des cités mais, individuellement, certains usagers interviewés ont pu être des acteurs dans ces différents milieux.

Élaborer une typologie des contextes d'initiation soulève plusieurs problèmes. Les usagers du corpus peuvent avoir côtoyé différents milieux, quelquefois simplement pour « *refourguer des drogues* », c'est-à-dire servir d'intermédiaire à des dealers. C'est le cas de Manor qui fréquente les soirées « underground » depuis l'âge de 15 ans. Mathieu a, lui, participé à un teknival à 15 ans et y a consommé pour la première fois du LSD. Pour autant, le milieu techno n'est pas une référence pour lui. Au total, douze usagers font mention de *teuf* ou *teknival*, mais il est difficile de savoir dans quelle mesure la participation à ces événements a influencé leurs rapports aux drogues.

Autre difficulté, nombre d'usagers du corpus ont connu différents cadres d'initiation, selon les produits et le moment de leur trajectoire. Le rapport aux drogues d'Hakim est très influencé par le « milieu teufeur », mais il a commencé à consommer des amphétamines, initié par un collègue, alors qu'il travaillait dans un Fast-food en Grande-Bretagne. Il est le seul de cet échantillon à avoir utilisé le stimulant comme drogue de travail. Mrs A. a été initiée à la consommation des drogues stimulantes dans des night-clubs. Les modalités de consommation sont dans son cas caractéristiques de ce contexte ou, plutôt, elles l'ont été pendant 4 ans.

Actuellement, elle consomme de la cocaïne dans le cadre de soirées privées, avec des amis. C'est également dans un cadre privé que Robert consomme de la cocaïne basée, après plusieurs années de consommation dans les night-clubs.

Dans le classement que nous proposons, nous retiendrons le contexte, qui détermine le rapport aux drogues, à travers le récit de l'utilisateur. Pour ceux qui sont dans une phase d'expérimentation, il s'agit du rapport actuel aux drogues, tandis que nous ne retenons ici que la première étape dans les trajectoires plus complexes (cf. *infra*, le moment de l'interview dans la trajectoire de l'utilisateur, 4.1.3.)

### **Au total, quatre types d'initiation peuvent être distingués :**

#### **1°) L'initiation dans le milieu « teufeur »**

- Trois usagers ont pour référence le mouvement « teufeur » : Lolotte, Hakim et Tony. Lolotte, qui a vécu 4 ans en squat, est la plus proche du mouvement techno, mais Hakim et Tony ont aussi rejoint le milieu « teufeur », qu'ils ont fréquenté pendant trois à quatre années. Tous les trois dissertent longuement sur les différents produits, leurs effets, bénéfiques ou nocifs. Manifestement, il s'agit d'un sujet récurrent de discussion. Tous trois partagent un même rapport aux drogues, ils prônent l'usage festif et rejettent l'usage nocif et dépendant ou « toxicomaniaque ». Il s'agit d'un choix raisonné qu'ils commentent longuement sans culpabilité. Les trois sont les plus proches du mouvement « teufeur », même si Tony et Hakim vivent davantage cette référence comme transitoire et non comme une identité.
- Trois autres usagers font référence au milieu « teufeur », même s'ils ne se réclament pas de cette identité : Medhi, Sonia, Chacha. Même s'ils gardent une distance avec le milieu « teufeur », tous trois cherchent à connaître les produits, les effets, les risques. Medhi a commencé à consommer de l'ecstasy dans le cadre d'événements festifs. C'est aussi le cas de Sonia qui se montre très méfiante envers le milieu, mais suit les conseils d'une amie en qui elle a confiance et qui a, elle-même, fréquenté ce milieu. L'influence du milieu « teufeur » est donc indirecte dans ce cas. Il en est de même pour Chacha qui a consommé pour la première fois de l'ecstasy, des champignons et de la kétamine dans le cadre de teknivals. Le milieu qu'il fréquente actuellement est le milieu « *transpédégouine* », même si la musique techno y est très appréciée. Chacha connaît personnellement une des actrices de ce milieu, qui est aussi militante de l'association Techno-Plus, et qu'il sollicite pour son information. Medhi, Sonia et Chacha se montrent plus méfiants envers les drogues que la plupart des usagers du milieu techno<sup>11</sup>, mais tous trois partagent la même volonté de s'informer sur les effets des produits et sur les risques avant de consommer. Les stratégies qu'ils développent pour contrôler l'usage sont en partie issues du milieu techno. Quelles que soient leurs spécificités individuelles, tous les trois sont très directement influencés par le milieu « teufeur ». Ils ne sont pas seuls. Au total, Charles B., Mathieu, Laura, Robert, Lily, Maeva ont également participé à des teufs, ou au moins à des teknivals, où, pour certains, c'est là qu'ils ont consommé de la première fois de l'ecstasy, soit au total 12 usagers dans ce corpus, même si d'autres contextes ont été plus déterminants pour eux.

---

<sup>11</sup> Sur la question de l'incitation et plus largement du rapport à la consommation dans le milieu festif, voir le travail de Vincent BESO, *Les usages de drogues en milieu festif*, Master en sciences sociales, Université René Descartes, Paris V, 2006.

## 2°) L'initiation par le milieu de la nuit, night-club, ou différents univers musicaux

- Quatre usagers du corpus fréquentent ou ont fréquenté les night-clubs et, plus largement, le monde de la nuit. Les trajectoires les plus caractéristiques sont celles de Mrs A., Robert, Lily et Manor.

Dans les night-clubs, comme dans le milieu techno, l'usage se veut festif, mais les drogues circulent de façon plus clandestine dans les boîtes. Le mode d'emploi y est minimal. Les échanges entre usagers sont relativement limités et l'information sur les drogues circule moins vite que les produits. Le poly-usage est de règle, avec essentiellement des stimulants, mais éventuellement aussi des hallucinogènes, dans la mesure où ils peuvent se consommer rapidement (avalés, bus ou sniffés dans les toilettes). L'alcool est associé à toutes les consommations.

Mrs A. et Robert sont des night-clubbers assidus. Lily à 16 ans vient de découvrir le monde de la nuit et dit aujourd'hui, comme Mrs A. hier, avoir « plongé de dedans, la tête la première » sans connaître précisément les produits. Mrs A. a été une night-clubbeuse exclusive alors que Robert et Lily sont au carrefour d'influences multiples. Lorsque Lily a accepté d'être interviewée, elle revenait d'un teknival et se rendait le soir même à une rencontres de motards mais quels soient les lieux qu'elle explore, son rapport aux drogues est très proche de celui de Mrs A. à son âge : recherche des sensations les plus fortes possibles, poly-usage, alcool. Le but du jeu, c'est « s'éclater ». Robert lui, s'est longtemps partagé entre les teufs et les night-clubs. Bien d'autres usagers de ce corpus sortent « en boîte » à l'occasion. Manor en particulier les fréquente assidûment lors de soirées hip-hop mais son rapport aux drogues relève surtout de son appartenance à ce milieu musical, qui, par le lien qu'il entretient avec les cités exige un traitement particulier.

## 3°) L'exploration avec une bande de copains

- Quatre usagers du corpus explorent les drogues avec une bande de copains<sup>12</sup>. Charles B., Jéjé, Sabrina et Maeva sont particulièrement caractéristiques de ce type d'initiation et de socialisation de la consommation

Là aussi, bien d'autres usagers font référence à leurs amis. L'exploration de l'usage avec une bande de copains est le schéma le plus classique et c'est aussi le plus souvent en bande que les jeunes se rendent dans les teufs ou night-clubs. Lolotte, Medhi ou Mrs A. font tous référence à leurs copains, mais la consommation du groupe est socialisée dans le cadre de ces lieux de rencontre collective.

Charles B., Jéjé et Sabrina font sans doute des sorties en boîtes avec leurs copains, mais le cadre de leur consommation est essentiellement privé. Les fêtes sont organisées le plus souvent en appartement ou dans les villas de banlieue, chaque groupe ayant ses musiques et ses drogues de prédilection. Ces bandes se constituent sur la base d'activités ou de goûts communs et non sur une base territoriale, même si les jeunes appartiennent à une même aire géographique (élèves ou étudiants d'un même établissement, activités sportives ou culturelles communes). Selon les cas, les jeunes du groupe sont plus ou moins en lien avec une scène publique, qu'ils peuvent rejoindre lors d'une soirée, d'un événement musical ou d'un concert. L'information sur les drogues circule de façon très inégale selon les groupes. Les copains de Charles B. sont dans le même « *trip* » que lui. Ils partagent d'abord ses goûts musicaux pour le rock et se montrent, comme Charles B., curieux d'expérimenter la

---

<sup>12</sup> Pour ce type d'initiation, voir, LE GARREC S., *Ces ados qui en prennent . Sociologie des consommations toxiques adolescentes*, Toulouse, P.U.M, 2002, 329 p.

consommation de drogues. La situation est un peu différente pour Jérémy. Celui-ci, comme Charles B., a commencé à consommer de l'ecstasy avec un camarade de classe. Il a d'autres copains qui ne consomment que du cannabis et de l'alcool mais, de temps en temps, il passe un week-end avec ceux de ses copains qui sont consommateurs d'autres drogues, actuellement de cocaïne. Les copains de Sabrina, vivant en pavillons ou appartements en centre-ville, ne sont pas réunis par la consommation de produits, même si alcool et cannabis y étaient consommés sans retenue. Les stimulants, ecstasy puis cocaïne, viennent d'être introduits dans le groupe, au grand dam de Sabrina. Il est en est de même du groupe des copains de Lily, dont Maeva fait partie. C'est Lily qui a initié Maeva à la consommation de cocaïne et qui, plus généralement, a introduit les drogues dans son réseau relationnel.

Quatre groupes de jeunes dans notre corpus sont en pleine expérimentation de la consommation de stimulants, ecstasy, amphétamines, cocaïne. Aucun de ces jeunes ne se définit comme « jeunes de la cité ». Ces initiations collectives sont caractéristiques de bandes de jeunes, ignorées de médias, parce qu'elles réunissent non pas des jeunes des cités mais des jeunes de classes moyennes ou de l'aristocratie ouvrière.

#### **4°) Jeunes habitant une cité dans une démarche individuelle ou partagée avec un copain**

C'est le cas de cinq usagers de ce corpus : Mathieu, Mathias, Kader, Jo et Jack.

Kader, Jo et Jack se définissent d'abord comme trafiquants, alors que Mathieu et Mathias se considèrent avant tout comme des consommateurs qui ne font que « rendre des services », qui leur permettent toutefois de payer leur consommation. Quoi qu'il en soit, ils ont tous commencé à consommer des drogues dans une démarche individuelle, éventuellement partagée avec un bon copain. Jo et Jack ont tous deux été initiés à la consommation de cocaïne par un de leur client. Mathieu qui, depuis l'enfance, voulait devenir un toxicomane a dû sortir de sa cité pour trouver l'information qu'il recherchait. Mathias est le seul qui a été initié à la consommation, dans le cadre même de sa cité, par un copain déjà impliqué dans le trafic. Kader, Jo et Jack tiennent soigneusement secrètes leurs consommations. Mathieu et Mathias au contraire sont connus comme consommateurs par les jeunes du quartier dont ils se différencient parce qu'ils sortent de leur quartier, participent à des événements musicaux, tels que les teknivals, ou encore sont invités dans des fêtes privées. Ils assument là une fonction de médiation, entre l'univers de la cité et celui des *teufs*, au-delà du milieu techno proprement dit.

Quelques usagers de notre corpus ont des trajectoires particulières. C'est le cas de Laura, qui, à 17 ans, a traversé presque tous les univers sociaux où les drogues sont consommées, de celui de ses parents, héroïnomanes, au milieu des trafiquants « un peu racailles » de la banlieue, du consommateur de cocaïne, aux plus marginaux auprès desquels elle s'est initiée à l'injection de Subutex® et de Skenan®. Ce qui circule d'un univers à l'autre, ce ne sont pas seulement des produits, ce sont aussi des pratiques particulières, des modes d'emplois, que les usagers s'approprient plus ou moins selon les contextes et les personnes, et qu'eux-mêmes véhiculent plus ou moins selon les milieux avec lesquels ils sont en relation.

La trajectoire de consommation de Jack est, elle aussi, particulière. S'il a consommé une toute première fois de la cocaïne, alors qu'il était invité à l'anniversaire d'un de ses clients, c'est véritablement à la sortie de prison, qu'il a consommé de la cocaïne sur un mode compulsif. Nous n'avons qu'un seul exemple, dans ce corpus, de socialisation à l'usage

compulsif lié à la sortie de prison. Mais selon J-B Selleret, éducateur de Maison d'arrêt, la trajectoire de Jack n'a rien d'exceptionnel. J-B a également recueilli des témoignages d'initiation à la consommation, durant l'incarcération, témoignages qui ne peuvent être enregistrés dans ce cadre. **L'incarcération doit être considérée comme un cinquième contexte d'initiation et de socialisation de l'usage.**

De quatre types de contexte issus de ce corpus, on peut tirer une première conclusion. Jusqu'à présent, le cannabis est la seule drogue illicite dont l'usage est, à la fois, initié et socialisé dans les cités. La socialisation de l'usage est, d'abord, un mode d'emploi, telle que la façon de rouler un joint, de décider des quantités de cannabis et de tabac, les moments et les lieux, le partage du joint, etc. L'expérience des effets bénéfiques ou nocifs n'est pas purement individuelle : elle est collectivisée. Même si l'utilisateur ne les a pas éprouvés personnellement, il sait quels sont les effets possibles du produit. Ainsi, les *bad trip* (ou mauvaises expériences) au cannabis sont bien connus des jeunes de notre corpus.

Pour les drogues stimulantes, en revanche, l'usage en est socialisé, essentiellement dans d'autres contextes, pour les usagers interviewés. Mathias fait exception dans ce corpus mais même si l'initiation en cité à la consommation de drogues stimulante est encore marginale, elle est attestée indirectement par les témoignages d'utilisateurs de ce corpus. Robert, par exemple, s'est initié à la consommation hors de sa cité, mais il relate que, peu après, « *tous (ses) copains de cité s'y sont mis* ». Manor, pour sa part, décrit des consommations privées de cocaïne en appartement, d'utilisateurs vivant en cité. Les consommations des plus jeunes, décrites par Medhi et Manor, semblent bien relever d'une démarche collective. On peut donc supposer que le processus de socialisation de la consommation de stimulants est en cours (cf. *infra*, Ch ;8 drogues et cité).

#### **4.4. LES MOMENTS CLÉS DE LA TRAJECTOIRE**

La trajectoire de consommation comprend d'abord l'entrée dans la consommation, puis les différentes étapes définies par les évolutions du rapport au produit, pour aboutir éventuellement aux modalités de sortie<sup>13</sup>.

Le moment, dans la trajectoire de l'utilisateur, est déterminé par deux types de facteurs :

- Les étapes dans la vie personnelle : formation, accès à l'emploi, évolution de la situation familiale et sociale.
- Les expériences vécues avec le produit : les bonnes expériences qui vont conduire à une répétition de la consommation ; les mauvaises expériences ou *bad trip* qui peuvent conduire à un abandon de l'usage ou à une modification des modalités de consommation.

**Au sein de ce corpus, il est possible de distinguer les phases suivantes :**

##### **a) L'expérimentation de la consommation de stimulants**

C'est le cas de Charles B. (18 ans), Sonia (19 ans), Chacha (19 ans), Sabrina (21 ans), Mathias (17 ans), Lily (16 ans), Maeva (17 ans)

##### **b) La sortie des consommations festives dans un cadre collectif : milieu teufeur ou night-**

<sup>13</sup> VERCHERE C., Significations et logiques de l'usage de psychotropes en lien avec le contexte festif techno : enjeux identitaires, in JOUBERT M. et al., *Ville et Toxicomanie*, ERES, 2005.



club

**Pour le milieu teufeur**, Lolotte, Hakim et Tony sont à tournant, marqué par l'accès à l'emploi pour Lolotte, par la formation professionnelle pour Hakim et Tony.

- Lolotte avait déjà renoncé aux teufs, lorsque ses amis découvrent la kétamine, il y a trois ans.

- Medhi a renoncé à consommer des drogues dans les teufs après « *des soirées qui se sont mal passées* ».

**Pour les night-clubs**, c'est le cas de Mrs A.

- Tony, Hakim, Lolotte et Mrs A. sont à un tournant de leur vie, marqué par l'accès à l'emploi pour Lolotte, à la formation professionnelle pour Hakim et Tony et par l'investissement dans ses études pour Mrs A.

### **c) Le passage à de nouveaux modes de consommation**

Le passage à de nouveaux modes de consommation présente plusieurs caractéristiques :

- Passage des consommations festives dans un cadre collectif à des consommations dans un cadre privé : c'est le cas de Lolotte et de Mrs A.

- Injection et consommations d'opiacés : Mathieu, Laura.

- Consommation de cocaïne "basée" dans un cadre privé : Robert.

### **d) Sorties des consommations par l'abstinence**

C'est, selon leurs témoignages, le cas des usagers incarcérés : Jo, Kader, Jack.

C'est aussi ce que déclare Jéjé, 20 ans, abstinent de Noël à avril.

À terme, c'est le projet de Manor, 25 ans et de Medhi, 21 ans.

## 5. CONSOMMATIONS ACTUELLES

- 5.1. LA DÉFINITION DE L'USAGE FESTIF
- 5.2. LA CONSOMMATION SELON LES PRODUITS
  - 5.2.1. POLY-USAGE
  - 5.2.2. ECSTASY
  - 5.2.3. AMPHÉTAMINES
  - 5.2.4. COCAÏNE
  - 5.2.5. AUTRES PRODUITS
- 5.3. SIGNIFICATIONS DE L'USAGE
- 5.4. FONCTION DE LA CONSOMMATION DES FEMMES

### 5.1. LA DÉFINITION DE L'USAGE FESTIF

Un premier trait caractérise 17 des usagers de ce corpus : ils consomment dans un cadre festif et eux-mêmes tiennent à se définir comme usagers festifs. Cette définition est héritée du mouvement techno. Les usagers de ce corpus se sont appropriés l'argumentaire, mais l'interprétation qu'ils en font dépend de plusieurs facteurs :

- la proximité ou non du milieu « teufeur » ;
- la relation qu'ils ont avec leur quartier ;
- la connaissance personnelle de « toxicomanes », dans leur quartier ou dans leur famille ;
- la participation aux réseaux de trafic, comme dealer (propriétaire du produit) ou comme « *refourgeur* » (intermédiaire entre le dealer et le consommateur).

Les usagers les plus proches du mouvement techno sont ceux qui ont le discours le plus argumenté. Manor et Medhi, qui revendiquent leur appartenance au monde des cités, Mathias, Jo, Kader, qui font partie des « *jeunes des cités* », se définissent également comme des usagers festifs, en opposition aux « toxicomanes ». Pour eux, l'argument n'a rien de théorique, il renvoie à des personnes qu'ils connaissent « *les toxicos de la cité* », qui « *ne bougent pas* », « *n'ont pas de projet* » et dont ils tiennent à se démarquer.

Selon les cas, les usagers de ce corpus vont développer ou discuter une ou plusieurs des caractéristiques suivantes :

1. L'usage ne doit pas être un besoin, mais un plaisir.
2. Il est consommé avec des amis, pour faire la fête, écouter de la musique.
3. Il ne doit pas être quotidien.
4. On doit pouvoir s'interrompre lorsqu'on le souhaite.
5. Il ne doit pas exclure d'autres investissements.

#### 1°) Il ne doit pas être un besoin, mais un plaisir

C'est le premier critère qui différencie l'usager festif du toxicomane stigmatisé. Le toxicomane de la cité est « *déprimé* », pour Kader « *cassé, K.O.* », pour Jo. Ce sont « *des malades* », qu'aucun des jeunes des cités ne songe à associer à l'idée même de fête. C'est en découvrant les usagers festifs qui s'amuse, qui ont de l'énergie, qui ont des projets

que Mathias accepte de consommer : *« Au début, je pensais, j'allais jamais y toucher, ça servait à rien, tout ça. Et puis après j'ai vu les effets que ça faisait, les gens étaient dans leur monde, heureux, ils s'amusaient. Ensuite, mon ami en a sorti un et au lieu de refuser j'ai accepté et j'ai accroché »*

Mathias (17 ans) n'imaginait pas que ces toxicomanes rejetés de tous aient pu consommer pour leur plaisir. Il en est de même de Kader (21 ans). *« Le consommateur moderne »*, c'est celui qui consomme pour le plaisir, pour aller en boîte, pour draguer *« faire le beau gosse »*. L'opposition *« plaisir/besoin »* est reprise dans tous les entretiens, que ce soit pour justifier sa consommation ou pour réfléchir à son propre rapport aux drogues. Mrs A, qui a été une consommatrice effrénée dans les night-clubs, reconnaît aujourd'hui que cette consommation a été *« un besoin »*, mais, dans ce contexte, c'est la fonction qu'a prise sa consommation, alors qu'elle avait 15-16 ans.

## 2°) Les drogues ne doivent pas être consommées en solitaire, elles doivent être consommées dans un but précis : faire la fête, écouter de la musique. Ou bien gagner de l'argent

Ne pas consommer seul, chez soi, est un des principes issus du mouvement techno et repris par tous ceux qui habitent encore en cité. Pour Sonia (19 ans), consommer dans son appartement, hors du cadre festif, c'est *« un peu glauque »* : *« Ben je trouve ça spé, spécial quand même, parce que ça fait un peu consommateur régulier, genre (elle rit). Tu te tapes des traces devant la télé »*.

La réaction de Manor (25 ans) est la même. Il refuse de fréquenter ceux qui s'enferment dans leur consommation : *« Il y a deux personnes que je ne vois plus à cause de ça, parce que eux c'est devenu des consommateurs, tu ne peux plus les arrêter. Chez eux, sur la table, ils regardent la télé, ils boivent, ils mangent et puis, dès que la pub elle arrive, SSSSSSnnnnnnnniiiiiiiiiffff, hop, ils regardent la télé, ils boivent, ils mangent, hop, ils se fument un joint, tac et puis, hop ils se retournent et puis tac, ils s'en refond un, tu vois ? »*

Il faut *« savoir pourquoi on consomme »* et ne pas consommer *« pour oublier »* c'est le principe de base que rappelle Hakim (25 ans). Consommer *« pour le son »*, c'est-à-dire pour écouter de la musique est légitime. L'argument est développé surtout par ceux qui se sont investis dans des activités musicales, comme Charles B., Medhi et Manor. Mais Lily (17ans), Maeva (18 ans) vont également en *teuf* pour le son. C'est un argument repris par tous ceux qui sont proches du milieu *teufeur*.

Ceux qui trafiquent ont la même règle : on ne doit pas consommer seul et on ne doit pas consommer pour consommer. Il s'agit de *« faire de l'argent »*. À minima, la consommation doit être *« gratuite »* c'est-à-dire obtenue par le service rendu. Payer sa consommation, *« c'est passer du statut de trafiquant à celui de client »*, comme l'explique Jo (25 ans), actuellement incarcéré. C'est, là, une perte de statut qui conduit à l'exclusion des réseaux de revente.

## 3°) L'usage ne doit pas devenir quotidien

L'usage festif s'oppose à l'usage quotidien. Le contrôle des fréquences est un principe de précaution, commun aux trafiquants et aux usagers. Reste à définir la fréquence des fêtes. La question est débattue entre jeunes, selon les contextes des fêtes. Sonia connaît l'argumentaire, développé en milieu *teufeur*, mais elle ne veut pas que sa vie devienne *« une fête géante »*. Aussi se tient-elle à distance du milieu. Hakim (25 ans), proche du mouvement techno, a observé sur lui-même le glissement vers la fête permanente : *« Ça m'est arrivé à un moment de faire des sessions à Paris et d'en prendre trois-quatre fois par semaine. Mais ça allait souvent avec un moment de grosses fêtes, c'est-à-dire trois-quatre*

*grosses fêtes par semaine. Ça m'est arrivé plusieurs fois et puis du coup, de toute façon pour tenir le rythme, au bout d'un moment ça devenait presque indispensable ».*

Mathias (17 ans) vient de découvrir l'univers festif. Lui aussi observe le glissement : *« Moi je me suis dit « c'est juste pour des soirées, des occasions, et en fait je remarque qu'il y en a de plus en plus des occasions, pratiquement tous les soirs et tous les soirs, je suis là à me prendre des rails, mais bon je reste raisonnable. Des fois, je me dis non, j'en prends pas, je garde pour tel jour, je me fais des petits tas et je me dis : c'est pour ce jour-là. »*

Le contrôle de l'usage se fait par les fréquences, plus que par les quantités. Est-ce suffisant ? C'est la question que se pose aujourd'hui Robert.

#### **4°) On doit pouvoir interrompre lorsqu'on le souhaite**

Ce principe n'est commenté que par les plus âgés. Lily (17ans), Maeva (18 ans), Chacha (19 ans), Sonia (19 ans), tous dans une phase d'expérimentation n'en font pas mention.

Parmi, les plus jeunes, seul Charles B. a mis en application ce principe, après un mois d'abus, pour l'ecstasy tout d'abord, pour la cocaïne ensuite. Charles B. était bien décidé à s'interrompre à la première alerte et c'est effectivement ce qu'il a fait.

Lolotte, Manor, Medhi ont tous connu des phases différentes. Ils ont modifié leur mode de consommation, après de mauvaises expériences ou *bad trip*, des nuits qui se sont mal passées. Il semble que le changement se soit fait simplement, au moment où ils l'ont décidé. Mrs A (21 ans) a dû faire plusieurs tentatives avant de renoncer aux poly-consommations associées aux sorties en boîte. Elle y est parvenue, mais reconnaît que certains de ses amis ont plus de difficultés.

Interrompre son mode de consommation, c'est le problème actuel de Robert. Celui-ci a longtemps contrôlé sa consommation en s'imposant très régulièrement des pauses. C'est ce qu'il pratique encore aujourd'hui. Mais ce qu'il constate, c'est que lorsqu'il ne consomme pas de cocaïne, il est contraint de s'enfermer chez lui, sans voir personne. La consommation de cocaïne devient nécessaire *« pour bouger »*. *« J'essaie tout le temps d'arrêter, enfin j'ai pas forcément envie d'arrêter mais j'ai envie de taper comme des gens que je connais, ils peuvent s'arrêter pendant un mois ça ne les dérange pas tu vois et ils tapent juste de temps en temps. »* (Robert, 23 ans). Robert n'a pas de qualification. Il est sorti de l'école sans diplôme. Depuis l'âge de 16 ans, il est consommateur-trafiquant dans des night-clubs. C'est un mode de vie qu'il lui est très difficile de modifier.

#### **5°) L'usage ne doit pas exclure d'autres investissements**

Maintenir d'autres investissements, c'est pour Sonia une condition nécessaire pour ne pas *« perdre le contact avec la réalité »*. Le danger, c'est de *« prendre toute la journée, ne plus bosser, l'envie de ne plus rien foutre »*.

Or la consommation de drogue a tendance à démotiver. Medhi l'a constaté avec le cannabis lorsqu'il était encore élève et Mathias, toujours au lycée, le constate en ce moment même : les résultats scolaires pâtiennent de ses sorties. Même le sport, auquel il consacrait son temps libre, est désinvesti et Mathias s'en inquiète.

Se remettre au travail, c'est la technique de Jérémy (20 ans) : *« J'étais entouré de gens qui faisaient que d'en prendre. À cette époque-là, j'étais en vacance, j'avais arrêté le boulot, j'avais arrêté le taf et je l'ai repris entre-temps. Je crois que je n'ai pas bossé pendant 3*

mois. » Jéjé a actuellement un emploi qualifié. C'est aussi le cas de Lolotte. Mrs A. et Sonia investissent toutes les deux leurs études.

La question se pose très différemment pour ceux dont l'insertion est problématique, qu'il s'agisse d'études ou d'emploi. Tony et Hakim, qui tous deux avaient abandonné leur emploi, se sont repris en main avec une formation, mais tous deux avaient une expérience de plusieurs années du monde du travail.

Pendant 4-5 ans, Tony a tenu son emploi, réservant ses fêtes aux week-ends. Il y a renoncé l'année dernière. Gagner de l'argent était sa seule motivation. Elle n'était pas suffisante. Il veut désormais avoir un travail qu'il peut investir et c'est la raison pour laquelle il est entré dans une formation de photographe, même s'il sait qu'il devra sans doute se contenter d'un statut précaire. C'est également le tournant que prend Hakim. À 25 ans, il doit faire face « à de nouvelles responsabilités », l'entrée dans le monde du travail : « *Disons que moi j'en ai vachement pris pendant mes études et tout et puis l'arrivée dans le monde du travail comme on dit bah... ça sous-entend, bah souvent moins de fêtes. Au début, tu découvres quelque chose et puis après, la chose, tu en as fait le tour* ».

La consommation est acceptable comme expérience de jeunesse, à la condition de préserver d'autres investissements. Ceux qui ont consommé des drogues dans le milieu techno donnent volontiers à leur consommation de drogue le statut d'expérimentation, propre à la jeunesse. Lorsque le moment est venu de fonder une famille, il faut y renoncer. C'est ce que disent également Medhi et Lolotte. Lolotte, squatteuse pendant 4 ans, qui a poursuivi sa formation de photographe et a obtenu un emploi : « *J'ai envie de faire quelque chose de ma vie, j'en connais des gens, plein de mes potes, ils travaillent en intérim, tu vois, mais moi j'ai un métier qui me plaît [...]* Pour moi la drogue c'est pas ma vie, c'est une partie de ma vie »

Pour Medhi, Manor et Charles B., la consommation de drogues n'a de sens qu'au regard de leurs projets d'activités musicales.

**Etre un usager festif, ce n'est pas seulement faire des fêtes, c'est aussi « bouger », « avoir des projets ».**

## 5.2. LA CONSOMMATION SELON LES PRODUITS

Les modalités d'usage sont fonction de l'usage festif, selon :

- le type de produit,
- les fréquences,
- les quantités,
- la voie de consommation,
- les effets recherchés et ressentis.

Ces modalités d'usage sont fonction des contextes de consommation, chaque type de fête pouvant être associé à un type de produit ainsi qu'à leur association. Le cadre festif privilégie les drogues stimulantes : drogues de synthèse, ecstasy, amphétamines, cocaïne. Dans ce corpus, l'alcool est associé à toutes les consommations. Il en est de même du cannabis qui peut être consommé avant ou après, pour ce qui est des night-clubs. Les modalités de consommation évoluent en fonction de variables personnelles et des moments de la trajectoire

(expérimentation, usage régulier, sortie d'un mode de consommation). Ce sont les consommations actuelles que nous décrivons, en signalant, à l'occasion, des modalités de consommations antérieures.

Les quantités et les fréquences sont rarement signalées, y compris lorsque la question est posée par l'enquêteur et, ce, pour les raisons suivantes :

- Les quantités et les fréquences varient selon les contextes, les moments de la trajectoire, les opportunités.
- Les usagers n'ont pas toujours un souvenir précis, excepté lorsqu'il s'agit d'une toute première expérimentation, comme pour le cas de Sonia.
- Même lorsque les usagers se donnent la peine de préciser les quantités, celles-ci ne sont significatives que pour lui (exemple, la taille d'un sniff). Lui seul est à même d'évaluer s'il en a consommé de façon modérée, beaucoup, ou bien jusqu'en en perdre le souvenir précis.

Les modalités d'usage en milieu teufeur ont été décrites dans de nombreuses études<sup>44 15</sup>. Qu'il s'agisse des quantités ou des voies de consommation, nous ne retiendrons que les modalités qui paraissent spécifiques, soit au milieu, soit à la personne, en nous référant aux travaux menés dans le cadre du dispositif TREND<sup>16</sup>.

Nous distinguerons les consommations relevant des milieux festifs (teufeur, night-club, fêtes privées), des consommations hors contexte festif.

### 5.2.1. Le poly-usage

Que ce soit dans le milieu « teufeur » ou dans les night-clubs, le poly-usage est de règle. C'est souvent le cas aussi dans les fêtes privées, certaines pouvant être spécifiques à un usage (cocaïne-alcool par exemple). Le milieu festif est la référence : les drogues de synthèse sont symboliques de cet espace, mais les associations sont multiples (ecstasy, hallucinogènes, amphétamines ou enfin cocaïne) et peuvent être consommées selon différentes modalités. Ces psychotropes sont presque systématiquement associés au tabac, à l'alcool et au cannabis.

Deux produits exigeraient une analyse approfondie :

1°) **L'alcool** est systématique dans les night-clubs d'abord, mais aussi dans les teknivals, sans compter les fêtes privées. Les abus sont manifestes dans les descentes décrites par les usagers, qui ressemblent davantage à des « *gueules de bois* » qu'à des descentes de psychotropes illicites.

2°) **Le cannabis** peut assumer différentes fonctions, à la fois, avant, pendant et après les fêtes (apéritives, après-fêtes), mais il est aussi consommé hors contexte festif, sur une base régulière.

Dans cette enquête, les psychotropes licites sont signalés par les usagers lorsqu'ils jouent un rôle particulier dans leur trajectoire. C'est particulièrement le cas de l'alcool. Nous nous contenterons de signaler ces produits au fur et à mesure qu'ils sont évoqués par les usagers. Les médicaments psychotropes ne font pas partie des cocktails des usagers de ce corpus. La

---

<sup>44</sup> Voir FONTAINE A., FONTANA C., VERCHERE C., VISCHI R., *Pratiques et représentations émergentes dans Le champ de l'usage de drogues en France*, Liress, février 2001, publication OFDT, 272 p.

<sup>15</sup> Médecins du Monde, Usages de drogues de synthèse (ecstasy, LSD, dance-pill, amphétamines), Recherche-action pour la DGS, la DASS de Paris et DRASS Ile de France, 1999.

<sup>16</sup> BELLO P-Y, TOUFIK A., GANDIHON, EVRARD I., *Phénomènes émergents liés aux drogues en 2004*, 6e rapport national du dispositif TREND.

seule à les évoquer est Lolotte qui les considère comme « *un truc de malade* ». C'est sans doute l'opinion générale.

Nous distinguerons, selon les travaux d'Astrid Fontaine (voir plus haut FONTAINE *op. cit*)

**a) Le cumul non-intentionnel :**

Les produits sont consommés au gré des rencontres et des propositions, et ne sont pas toujours achetés. Il est d'usage de ne pas refuser un trait offert, et proposer des substances se fait naturellement. Dans ce cas, couramment observé, l'utilisateur ne prévoit pas spécialement de se trouver sous l'effet de plusieurs produits et les combinaisons ne répondent à aucune logique préétablie. On ne refuse pas un produit offert ». Lily (16 ans) illustre la règle : « *Tu veux taper ? , j'ai dit oui* », raconte-t-elle, sans pouvoir préciser le type de produit qu'elle a consommé exactement. Mrs A., à 16 ans, a la même expérience : « *T'inquiète, c'est du bon* » lui a-t-on dit, en lui proposant un produit.

C'est le mode de consommation décrit par :

- Mathieu, Mathias dans les teknivals
- Mrs A. et Lily dans les night-clubs

Même si les produits ne sont pas toujours identifiés, essentiellement il s'agit d'ecstasy, d'amphétamines et de cocaïne. Les hallucinogènes en font également partie.

Du point de vue des quantités, ces quatre usagers consomment « *tout ce qui passe* », sans modération, jusqu'à plus souvent soif. L'alcool est systématiquement associé à toutes les consommations.

Les effets recherchés : être défoncé ou « chéper » perché, défoncé jusqu'à perdre la conscience de soi. La logique est celle de l'excès, excès qui aboutissait presque systématiquement, pour Mrs A., à « *des comas éthyliques* »<sup>17</sup>.

**b) La stratégie planifiée**

L'utilisateur décide de se procurer des produits déterminés pour obtenir un effet particulier, déjà expérimenté et apprécié, ou parce qu'il a simplement envie d'essayer un « *cocktail* » dont il a entendu parler. Les mélanges « *antagonistes* » illustrent particulièrement ce type de stratégie.

C'est la stratégie adoptée par les plus proches du mouvement techno, comme Lolotte, Hakim et Tony. Pour ces trois usagers, l'ecstasy a été la drogue de prédilection. Elle l'est toujours pour Hakim, déçu que, dans les soirées parisiennes où il sort en ce moment, « *l'ecstasy n'est plus trop à la mode* ».

Les effets recherchés sont également « *être chéper* », mais pour Lolotte, Hakim ou Tony, c'est une certaine qualité de défonce qu'ils recherchent, sans pour autant perdre la conscience de soi : « *Je ne suis jamais à pas savoir comment je m'appelle* » dit Lolotte.

---

<sup>17</sup> Sur les ivresses des adolescents, voir CHOQUET M. ; COM-RUELLE L. ; LEYMARIE N. ; LESREL J. *Les 13-20 ans et l'alcool en 2001 : comportements et contextes en France*, Paris, IREB, 2003, 164 p. Sur la signification des prises de risques, voir la synthèse de ASSAILLY J.P, DESSEZ P., *Conduites à risque des jeunes*, Revue *Toxibase*, 2003, (11, Septembre), 1-14 28-32.

## 5.2.2. L'ecstasy

### 1°) En milieu festif

Dans les représentations, l'ecstasy est associé étroitement au mouvement des free-parties. Le produit participe « *des processus d'affiliation* », au milieu d'analyse qu'en donne Vincent Benso, un des enquêteurs de ce travail. L'ecstasy a été la drogue de prédilection des usagers les plus proches du milieu techno, comme Lolotte, Tony et Hakim. C'est toujours le cas pour Hakim qui regrette que, dans les soirées où il va actuellement, cette drogue ne soit plus à la mode. Tony l'apprécie également. Lolotte y a renoncé par étape, au fur et à mesure qu'elle s'est éloignée des teufs du milieu techno.

Medhi, Mathieu, Laura, Jérémy, Sonia, Chacha, Maeva, Mrs A., Robert en ont consommé sans pour autant être partie prenante du mouvement des free-parties, mais ce produit marque l'entrée dans un univers festif. L'attitude face au produit est ambivalente. Elle est fonction des représentations du milieu teufeur dans les cités, avant l'expérience proprement dite, puis elle est fonction des expériences personnelles, des effets observés sur des proches et enfin de l'âge.

Pour les jeunes issus des cités, l'ecstasy n'est pas un produit anodin. Au point de vue des représentations collectives, c'est « *une drogue dure* ». Elle peut être « *mortelle* » pour Sabrina qui n'en a jamais consommé. Lolotte qui, adolescente, n'avait pas de relation avec les cités, en a consommé à l'âge de 16 ans. Elle ne se souvient pas d'en avoir eu peur, mais c'est une exception. Tous les autres usagers de ce corpus ont eu peur d'en consommer. Une fois le pas franchi, Tony et Hakim ont adopté le jugement des teufeurs sur cette drogue. Ils considèrent que les effets psychiques peuvent être contrôlés. Ils n'ont pas vécu de descentes violentes ou douloureuses avec l'ecstasy. Le seul trouble qu'ils ont constaté est la fatigue.

Mrs A. (21 ans) et Robert (23 ans) n'ont pas la même expérience. Tous deux ont aimé les effets de l'ecstasy, qui a été leur drogue de prédilection pendant 3 ou 4 ans, mais ce produit a été consommé dans le cadre des night-clubs, toujours en poly-consommation, toujours avec l'alcool. Tous deux ont été des consommateurs excessifs. C'est surtout le cas de Mrs A. Entre 16 et 19 ans, elle recherchait systématiquement l'état qu'elle qualifie de « *chéper* », qu'elle différencie de « *défoncé* », et qui, au-delà d'une simple modification de son état de conscience, lui faisait perdre la conscience d'elle-même. Or, après une année de consommation excessive, elle ne parvient plus à cet état suprême, malgré l'escalade du nombre des « *cachets* » : jusqu'à dix en une seule prise, d'après elle. Elle finit d'ailleurs par renoncer à l'ecstasy. Robert, lui, en consomme toujours à l'occasion. Pour Mrs A., comme pour Robert, l'ecstasy est un produit qui modifie profondément l'état de conscience.

Medhi, lui-même, n'a pas connu de mauvaises expériences ou *bad trip* avec l'ecstasy, qui reste sa drogue de prédilection, mais il en consomme peu (2 ecstasy au maximum par soirée) et peu souvent (un week-end tous les deux mois). Il a, revanche, constaté les effets nocifs sur des amis ou relations qui ont participé à des « *teufs* ». Medhi a acquis la conviction que cette drogue peut mettre en péril l'équilibre psychique. Tous ceux qui ont participé à des teknivals partagent cette opinion. Ils ont pu observer les « *perchés* » dont les décompensations sont spectaculaires. Manor (25 ans) a ainsi fréquenté les « *teufs* » à partir de 16-17 ans, contexte où il a sans doute vendu de l'herbe et même de l'ecstasy, mais il s'est bien gardé d'en consommer lui-même. Il n'a accepté d'en consommer qu'avec ses copains gitans, à l'âge de 22 ans, lors d'une fêria. Il a alors suivi leur mode d'emploi : un



litre de whisky et 4 ecstasys d'un coup, l'effet recherché étant de tenir le coup pendant les quatre jours de la fête. Les effets psychotropes ont ainsi été noyés dans l'alcool.

Sonia (19 ans) et Chacha (19 ans) viennent d'expérimenter le produit. Tous deux étaient persuadés de la dangerosité psychique du produit. Aussi se montrent-ils extrêmement prudents dans l'expérimentation. Tous les deux ont suivi le conseil d'amies mieux informées, proches du milieu techno. Charles B. (18 ans), moins informé, en a été un consommateur enthousiaste pendant environ un mois. Un *bad trip*, vécu dans une *teuf* avec son amie, a interrompu la consommation de ce produit.

Les plus jeunes ne semblent pas avoir de représentations affirmées sur les effets de l'ecstasy. Mathieu (18 ans) et Mathias (17 ans) n'ont pas un rapport privilégié au produit. Ils en ont consommé en poly-consommation, avec l'alcool et surtout avec du LSD, mais ne semblent pas en avoir identifié clairement les effets. Alcool et LSD sont dominants dans les descentes ou le *bad trip* dont ils font le récit.

Il en est de même pour Lily (16 ans) et Maeva (17 ans). Toutes deux ont consommé de l'ecstasy, aussi bien dans un teknival que dans des night-clubs, mais elles n'ont pas réussi à en identifier les effets. L'ecstasy a été noyé dans les cocktails, alcool et drogues en vrac.

Le corpus actuel ne permet pas une analyse approfondie des représentations des jeunes des cités sur le milieu « *teufeur* », l'ecstasy étant symbolique de ce milieu. Dans le mouvement techno, les jeunes des cités sont volontiers assimilés à des « *racailles* ». Le jugement que les jeunes des cités porte sur ces « *bourges* » n'est certainement pas plus indulgent. Le mépris dont Laura fait état en porte indirectement la marque. Laura (17 ans) en a consommé dès 13 ans dans les teufs du Sud de la France. Elle se moque d'elle-même qui, à l'époque, croyait avoir accédé au monde « *des grands* ». Aujourd'hui, elle considère l'ecstasy comme une distraction d'ado, sans grande conséquence. Si Laura tient à se distancer du milieu teufeur, c'est qu'aujourd'hui elle cherche à obtenir le respect des « *racailles* », trafiquants de cocaïne, avec lesquels elle est en affaire.

Medhi et Manor, au contraire, évitent de manifester mépris ou jugement moral sur les teufeurs, marquant par-là leur distance avec « les jeunes du quartier ». On peut toutefois supposer que si nous n'avons pas obtenu de jugement dévalorisant sur les teufeurs, c'est dû aux caractéristiques de notre corpus :

- Les étudiants sont sur-représentés. En ascension sociale, ils évitent les jugements à l'emporte-pièce.
- Toutes les personnes interviewées sont des consommateurs : tous doivent résister au jugement de valeur qui les condamne à priori.

Aussi, le jugement des usagers de ce corpus est-il largement ambivalent. Mrs A., Robert, Medhi, Manor, Sonia, Chacha, apprécient l'ouverture d'esprit des consommateurs d'ecstasy, même s'ils restent sur leurs gardes. Ils se méfient d'un produit qui peut mettre en péril l'équilibre psychique, un peu au même titre que les hallucinogènes, en bouleversant les cadres de la perception.

## 2°) L'ecstasy hors milieu festif

L'ecstasy est en principe l'exemple même de la drogue consommée en milieu festif.

### **Nous avons cependant trois exemples de consommation hors milieu festif :**

**Jack (19 ans) :** Jack a sans doute revendu de l'ecstasy, avant d'en avoir consommé. Il vendait herbe et ecstasy dans l'environnement de sa cité ; et c'est dans ce cadre qu'il en a consommé avec un copain de cité. Il n'est sans doute pas le seul. Mrs A. témoigne de l'existence de telles consommations, en particulier dans le Val-d'Oise, selon elle, un des premiers départements à s'être engagé dans la revente de ce produit, d'abord cantonné au milieu teufeur.

**Jéjé (20 ans) :** Il a commencé à en consommer dans son établissement scolaire, à l'âge de 17 ans. De l'ecstasy, il reconnaît deux caractéristiques : « *C'est un produit love, mais il y a les descentes* ». On n'en saura pas davantage. Interrogé sur les descentes, il a soudain « *un blanc* » et interrompt le récit. On sait seulement qu'il a renoncé à cette consommation pour adopter la cocaïne.

**Lolotte (24 ans)** en a consommé dans un contexte privé, alors qu'à 21 ans elle avait renoncé aux teufs. Elle et son copain en consommaient « *en apéritif* », dans des soirées qu'ils passaient en tête-à-tête ou bien avant de rejoindre des amis. Elle y a renoncé depuis qu'elle s'est séparée de son ami.

### **Les représentations du produit**

Elles sont ambivalentes. L'ecstasy a été le produit de prédilection de tous ceux qui sont proches du mouvement techno (Lolotte, Tony, Hakim) et des clubbers les plus investis (Mrs A. et Robert). Mais Lolotte et Mrs A. y ont renoncé en même temps qu'elles s'éloignent du milieu festif. C'est toujours la drogue de prédilection de Sonia et de Medhi, tous deux consommateurs très modérés.

Pour les jeunes les plus proches des cités, l'ecstasy est considéré comme une drogue qui modifie très profondément le cadre de la perception et dont il faut craindre les *bad trip*. Cette représentation est liée aux polyusages, en particulier avec l'alcool.

## 5.2.3 Les amphétamines ou speed

### 1°) En milieu festif

Dans ce corpus, les amphétamines apparaissent le plus souvent comme un adjuvant de l'ecstasy, dont elles renforcent les effets, ou encore comme un substitut à défaut d'autres drogues. Huit usagers signalent ce type d'usage : Lolotte, Tony, Hakim, Mathieu, Laura, Lily, Maeva, Mrs A.

Lolotte et Mrs A. y ont renoncé en même temps qu'elles ont renoncé aux « *teufs* » et night-clubs. Laura n'en consomme plus : elle considère que c'est la drogue la plus dangereuse, compte tenu de sa séropositivité au VIH.

Tous les autres n'excluent pas d'y avoir recours, mais le produit est consommé à défaut d'autres choses. Le produit fait mal, attaque les dents, le nez et les descentes peuvent être douloureuses (voir plus bas risques). « *C'est de la merde* », pour Jéjé. Son seul atout, il est bon marché.

Il y a toutefois un avantage des amphétamines, particulièrement apprécié par Manor. Les amphétamines permettent de rester éveillé, tout en restant soi-même, sans modifier les cadres de perception comme le font les hallucinogènes ou même l'ecstasy.

Les métamphétamines ou « *l'ice* » a-t-il été consommé ? Lily et Mrs A. sont les seules de ce corpus à mentionner les métamphétamines.

## 2°) Hors milieu festif

Laura, Charles B., Manor, Robert ont consommé des amphétamines avant de consommer de l'ecstasy alors qu'ils étaient encore lycéens. Robert n'en avait pas apprécié les effets : « *ça empêche de dormir, c'est tout* », ce qui ne l'a pas empêché ensuite de se glorifier de cette consommation auprès de ses copains de cité. Il a été le premier de son groupe de copains à consommer « *une drogue dure* ». Pour Laura, elle en a consommé à l'âge de 13 ans, initiée par des lycéens plus âgés, de 17-18 ans. C'est le premier produit qu'elle a consommé avec le statut de « *drogue dure* ».

Charles B. a consommé des amphétamines pendant un an avec un camarade de lycée. Il semble qu'il continue d'apprécier ce produit, beaucoup plus économique que la cocaïne, mais on ne sait pas quelles sont les quantités et les fréquences de ses consommations actuelles.

### Les représentations du produit

Elles sont globalement négatives. Charles B. et Manor sont les seuls qui apprécient ce produit. Les effets physiques sont désagréables (mâchoires crispées, snif attaquant la narine). Son seul avantage, il est bon marché et les effets durent longtemps.

## 5.2.4. La cocaïne

Tous les usagers de ce corpus en consomment selon différentes modalités. C'est là une conséquence des critères de recrutement de ce corpus, qui a exclu les consommateurs exclusifs d'ecstasy.

- Sept usagers viennent d'en expérimenter l'usage (moins de 8 mois) : Charles, B., Sonia, Chacha, Sabrina, Mathias, Lily et Maeva.
- Trois usagers en consomment sur un mode exclusif et régulier depuis moins d'un an : Lolotte (depuis ces trois derniers mois), Mrs A. (depuis 1 an) Jéjé (depuis environ 1 an).
- Quatre usagers en consomment occasionnellement dans des fêtes privées : Tony, Hakim, Manor, Medhi. Tous attestent que les occasions sont de plus en plus fréquentes, depuis 6 mois ou 1 an.
- Trois usagers en consomment lorsqu'ils en vendent, en cité pour Mathieu et Mathias, et dans différents milieux pour Laura.

C'était sans doute le cas de Jack, peut-être de Kader, tous deux en prison. Robert (23 ans) actuellement et Jo (25 ans), avant d'être incarcéré, sont des dealers depuis l'âge 16 ans. Tous deux sont (ou a été pour Jo) de gros consommateurs.

Les modalités de consommations de la cocaïne sont très différentes selon les contextes.

## 1°) Dans les contextes festifs

**Dans le milieu teufeur**, la consommation de cocaïne s'est d'abord introduite dans le cadre du polyusage. Lolotte, Tony, Hakim, Mathieu, Laura, en ont consommé au cours des fêtes pour renforcer l'effet stimulant de l'ecstasy ou encore pour prolonger la fête. Ils ne sont pas en mesure de préciser l'âge de début de la consommation.

Dans ce contexte, les usagers peuvent avoir quelques difficultés à en identifier les effets.

**Dans les night-clubs**, Mrs A., Robert Lily, Maeva en ont d'abord consommé dans le cadre du polyusage, sur le même mode que dans le milieu « *teufeur* », mais on peut penser que tout dépend du type de night-clubs et de soirées. Robert témoigne que la cocaïne peut être la consommation dominante, voire exclusive dans certains clubs ou soirées. Elle est toujours consommée avec l'alcool.

**Dans les fêtes privées**, Tony et Hakim signalent que son usage est de plus en plus fréquent dans les soirées parisiennes, depuis cette année. Ni l'un ni l'autre n'ont un rapport privilégié à ce produit. Ils acceptent ce qui peut leur être offert dans les fêtes, selon le principe qu'on ne refuse pas une drogue offerte, mais ni l'un ni l'autre n'en achètent. L'année dernière, particulièrement, ils étaient en grande difficulté et se gardent d'en revendre.

Mrs A. en consomme lors de soirées avec des amis qui, comme elle, ont renoncé aux night-clubs et aux polyconsommations.

C'est le contexte de l'expérimentation de Chacha et de Sabrina

## 2°) Hors contexte festif

La cocaïne est le produit le plus fréquemment utilisé, hors mouvement des free-parties et des night-clubs.

Il est relativement difficile de définir le cadre dans lequel ce produit est consommé. Il peut être consommé collectivement sans que, pour autant, il s'agisse de fêtes organisées. Lolote par exemple rejoint ses voisins plusieurs soirées par semaine. Robert, lui aussi, passe des soirées à fumer avec des consommateurs réguliers de cocaïne basée. Jéjé, qui a un emploi régulier, s'offre un week-end de temps en temps avec des usagers réguliers de cocaïne. Même si Jéjé qualifie ces consommations de festives, elles sont classées ici hors contexte festif, dans la mesure où le contexte est privé.

Hors contexte festif, on peut retenir trois types de contextes :

- a) **En appartement avec des usagers réguliers**, souvent usagers-dealers : Lolotte, Robert, Jéjé.
- b) **A l'occasion de revente**, en cité ou en appartement, chez des clients : Mathieu, Mathias Laura et Jack, avant son incarcération.
- c) **Petits plaisirs entre copines** : Sonia, Lily, Maeva s'offrent un gramme de temps en temps pour des après-midi entre copines.

Lily a voulu en acheter pour en identifier les effets peu sensibles dans le cadre des polyconsommations effrénées qui sont les siennes. Elle partage ses consommations avec Maeva, son amie.

Pour Sonia, une amie lui en a offert pour son anniversaire en septembre 2005. Depuis, l'une et l'autre s'offrent « *ce petit plaisir* », une fois par mois environ. Elles tiennent à l'acheter, ce qui participe du contrôle des quantités.

Tous ceux qui en revendent, en revanche, tiennent à ne pas l'acheter. Leur consommation, disent-ils, est « *gratuite* ». C'est le bénéfice qu'ils tiennent des services qu'ils rendent, en faisant l'intermédiaire entre le dealer et le consommateur. Laura, Mathieu, Mathias, Jack en son temps, consomment ainsi « *gratuitement* ».

### 3°) Les représentations de la cocaïne

Décrire l'évolution des représentations de la cocaïne est un des objectifs de ce rapport. Une analyse précise exige de prendre en compte la perception des risques (voir Ch. 7), ainsi que les statuts des drogues dans le cadre des cités (Voir Ch. 8 Drogues et cité). Globalement, les représentations sont bonnes, la cocaïne est associée à la réussite et ses effets sont considérés comme contrôlables, voire sans danger, mais cette appréciation doit être nuancée en fonction des variables suivantes :

#### a) L'accès au produit

L'accès au produit est un déterminant de la représentation, dans la mesure où les usagers non-impliqués dans le trafic sont des consommateurs occasionnels ou modérés, si l'usage est plus régulier. Mrs A., Lolotte, Sonia, Chacha, Lily et Maeva considèrent que le produit est sans grand danger, voire sans danger : il n'induit pas de dépendance. Les effets psychiques sont contrôlables.

Il est même considéré comme relativement anodin par Hakim et Tony, au contraire des hallucinogènes qui modifient profondément l'état de conscience

Les dealers comme Jo, Robert, Jack connaissent les effets de l'usage compulsif. Laura est la seule de ce corpus à savoir que cette drogue est diabolisée par ses parents, tous deux héroïnomanes, mais elle ne partage pas entièrement leur point de vue.

#### b) L'expérience

Plus les usagers sont expérimentés, plus ils se montrent méfiants. Les plus jeunes sont persuadés que la cocaïne n'entraîne pas de dépendance. Au contraire, Jo, gros dealer, en a observé les effets délétères, même s'il considère que lui-même a réussi à garder le contrôle de sa consommation. Robert, également dealer, s'interroge sur son propre rapport au produit : il constate aujourd'hui qu'il en a besoin « *pour bouger* ».

#### c) La proximité au quartier

Les plus éloignés de leur quartier d'origine ont l'opinion la plus favorable. Hakim et Tony ne sont pas de grands amateurs, mais ils ne considèrent pas ce produit comme dangereux. Chacha, qui fréquente le milieu « *transpédégouine* », observe que ses amis considèrent la cocaïne comme « *la meilleure des drogues* », celle qui a « *la classe* ». Les jeunes, proches des quartiers comme Mathias, Mathieu et Kader se situent en opposition au groupe des « jeunes de la cité » qui stigmatisent l'usage de toutes « *les drogues dures* » : eux font partie de cette élite, « *la jet set du quartier* », dont la consommation de cocaïne devient un des attributs.

À proximité des quartiers, l'évolution des représentations est sensible, elle est fonction de l'âge :

- Les plus âgés, comme Medhi (21 ans) et Manor (25 ans), sont inquiets de la progression de la cocaïne, consommation et trafic, dont ils craignent qu'elle pèse sur les relations sociales dans le quartier. Pour Jo (25 ans) et Jack (20 ans), en prison actuellement, la cocaïne s'est déjà largement introduite dans leur milieu. Tous deux en déplorent les conséquences sur les relations entre dealers et entre jeunes.
- Les plus jeunes, comme Mathieu (18 ans) et Mathias (17 ans), sont beaucoup plus insouciantes. Ils en consomment quotidiennement dans leur quartier, sans se cacher des jeunes qu'ils connaissent. Kader (21 ans) est persuadé que la cocaïne est consommée par « *la jet-set du quartier* ». Pour lui, c'est un signe de réussite dans le milieu de la délinquance.

Les usagers qui consomment de la cocaïne ont tous été surpris par les effets du produit. C'est, pour eux, l'exemple même des mensonges de la « *propagande* ». Il en est de la cocaïne, comme il a en été du cannabis autrefois. La diabolisation de la cocaïne fait que tous ont peur avant d'en consommer. Lorsqu'ils franchissent le mur des interdits, ils ont les plus grandes difficultés à percevoir les effets nocifs.

Lolotte a été agréablement surprise : « *Je pensais que c'était plus fort* ». Laura, au contraire, recherche les effets les plus violents ; aussi a-t-elle été déçue : « *La coke pour moi c'était pire que l'héroïne... Le diable, tout ça , ça fait peur comme les gens qui ne savent pas ce que c'est [...] Donc ça m'a un peu déçu par rapport à tout ce que tout le monde m'avait dit. Mais j'ai bien aimé quand même* ».

Jéjé a la même réaction : « *C'était tout ce qui était télévision, c'était : je voyais les têtes, genre ha ha ha, tout mort, je me disais : ça doit être un truc de ouf (fou). On s'attend à un truc de malade mais en fait, non. On se dit : c'est encore pire que les ecstas, mais pour moi les ecstasys c'est encore pire que la coke, ça déforme le visage...* »

**La diabolisation de la cocaïne concourt indirectement à la minimisation des effets nocifs, après expérimentation.** Il faut plusieurs années d'expérience pour constater que le produit n'est peut-être pas aussi anodin qu'il le paraît. Encore que, les trafiquants comme Jo, sont longtemps persuadés que seuls les faibles ne sont pas capables de maîtriser le produit.

**CONSOMMATION DE COCAÏNE**

<b>Prénom</b>	<b>Contexte</b>	<b>Fréquences/ quantités</b>	<b>Rapport aux produits</b>	<b>Evolution</b>
<b>1. Lolotte, 24</b>	Voisins dealers	3-4 soirées/semaine	Sortie des teufs Régulier depuis 3 mois	Inquiétude sur fréquences
<b>2. Medhi, 21</b>	Projets musicaux	10 soirées cette année	Organisée à l'avance	Toujours prudent
<b>3. Tony 23</b>	Soirées privées	Occasionnel toujours offert	Sympa sans plus	Plus fréquent depuis 1 an
<b>4. Hakim 25</b>	Soirées privées	Occasionnel toujours offert	Sympa sans plus	Plus fréquent depuis 6 mois
<b>5. Charles B, 18</b>	Expérimentation	Intensif sur 1 mois puis arrêt	Frénétique puis méfiance	Projet abstinence
<b>6. Mathieu, 18</b>	Consommation en cité Revente	2 à 3 snif quotidien	Consomme seul et gratuitement	Alterne avec opiacés
<b>7. Laura 17</b>	Revente dans différents milieux	Non précisé	Limité par le prix	Consomme plus d'opiacés
<b>8. Jérémy 20</b>	Soirées copains dealer	1 week-end par mois	Snifée ou fumée Prédilection	Contrôle des fréquences. Abstinence ?
<b>9. Sonia 19</b>	Avec copine	Achète 1g par mois	Sympa	Contrôle fréquence
<b>10. Chacha 19</b>	Soirée privée	1 seule fois	Effet non identifié	Veut tester mieux
<b>11. Manor 25</b>	Soirées musicales	10 fois cette année	Méfiance	Projet abstinence
<b>12. Sabrina, 21</b>	Soirée privée	1 seule fois	Méfiance	Projet abstinence
<b>13. Mrs A. 21</b>	Soirées entre copains	2 week-ends par mois	Sortie du festif prédilection	Contrôle des fréquence
<b>14. Robert 23</b>	Clubs+ copains dealer	Régulier jusqu'à quotidien ?	Sniffée ou fumée. prédilection	Inquiétude sur dépendance
<b>15. Mathias 17</b>	Consommation en cité Revente	2 à 3 snif quotidien	Consomme seul et gratuitement	De plus en plus fréquent
<b>16. Lily 16</b>	Poly-usage club + copines	Achète 1g de temps en temps	Expérimentation	Petits trips avec copines
<b>17 Jo 25</b>	Club + clientèle	Intensif depuis 4 ans	Prédilection	Prison
<b>18. Maeva, 17</b>	Clubs + copines	1 seul gr	Expérimentation contrôlée	Petit trip avec copines
<b>19. Kader, 21</b>	Sorties en club ?	Occasionnel	Jet-set du quartier ?	Prison
<b>20. Jack, 20</b>	Conso. en cité Revente	Une période 4-5 g/jour	Au moment de La sortie prison	Prison

## 5.2.5. Autres produits

### Les représentations associées aux autres produits

#### 1°) Les hallucinogènes

Les hallucinogènes, essentiellement LSD, ont une bonne image pour les douze usagers qui l'ont expérimenté, y compris lorsque les descentes ont été sévères, comme c'est le cas pour Lily, Maeva et Mathias. Le LSD est la drogue par excellence, la meilleure pour Tony, Hakim, Robert, Lily, Maeva, Laura. Mais c'est aussi une des plus dangereuses.

Les huit usagers qui ne l'ont pas expérimenté ne comptent pas le faire. Ils craignent les *bad trip* dont les conséquences psychiques peuvent être graves : tous savent que le risque est de rester « bloqué » ou « perché ».

#### 2°) La Kétamine

La kétamine a l'image d'une drogue violente que la plupart ne veulent pas expérimenter. Robert, Medhi et Laura sont les seuls à reconnaître qu'ils en consomment, très occasionnellement pour Robert et Medhi. Laura prétend que c'est sa drogue de prédilection, conformément avec son rôle de *bad girl*.

#### 3°) Héroïne et autres opiacés

L'héroïne est par excellence la drogue des toxicomanes. Il n'est même pas question de l'expérimenter pour la très grande majorité. Mrs A. se réjouit de ce que personne ne lui en ait proposé, à un moment où « elle faisait n'importe quoi ».

Laura et Mathieu, tous deux consommateurs, assument ainsi leur destin de toxicomane.

## 5.3. LES SIGNIFICATIONS DE L'USAGE

Les significations données à l'usage ne sont pas spécifiques aux usagers de ce corpus. Elles le sont d'autant moins que la majorité a été initiée hors de la cité ; aussi les discours qu'ils tiennent sont-ils influencés par le milieu où l'usage a été socialisé : boîtes de nuit, milieu « teufeur » d'une part, détention de l'autre. Pour les quelques usagers qui consomment des stimulants dans le cadre de la cité, la consommation de stimulants prend une tout autre signification. Malheureusement, Mathias, Kader ou Jo ne sont guère bavards sur ce chapitre. Les interprétations du milieu techno sont dominantes parce que, dans ce milieu, l'usage est argumenté. Il ne l'est pas dans les cités.

Les principales fonctions identifiées sont les suivantes :

#### 1°) Etre dans le même état d'esprit, partager

Consommer dans un cadre festif, c'est consommer pour être dans le même état d'esprit. La consommation participe de la convivialité. C'est l'entrée dans la fête. C'est la principale fonction de la consommation pour Lolotte, Tony et Hakim, les plus proches du mouvement techno. Tony et Hakim, qui, aujourd'hui, fréquentent différents milieux, précisent que les drogues qu'ils consomment sont fonction des copains avec qui ils sont, avec ou sans cannabis selon les soirées, avec de plus en plus souvent l'alcool et la cocaïne. « *Après généralement quand ça commence à l'apéro, ça continue toute la soirée après* » décrit Hakim. Lily (16 ans) et Robert (23 ans) décrivent tous deux le processus d'introduction des produits dans leur réseau relationnel : « *Tout le monde s'y est mis* ».



C'est bien le problème de Sabrina. Elle partageait avec son groupe de copain « *les délires* » où l'alcool régnait en maître. Or la cocaïne s'introduit dans le groupe. Jusqu'à présent elle a résisté à la pression du groupe. Elle s'est contentée d'en tester, en quantité si modeste qu'elle ne l'a pas ressentie, juste pour dire qu'elle l'a fait. Mais elle sait qu'elle est devant un choix : être dans le même état d'esprit que ses copains et partager leurs expériences de consommation, alors qu'elle s'était promis de ne jamais consommer « *des drogues dures* » ou bien renoncer à suivre ses amis.

### 2°) Faire comme les grands

C'est l'interprétation que donne Robert de ses toutes premières expérimentations, par dérision envers lui-même : « *J'étais gamin dans ma tête et je pense honnêtement que j'étais plus à vouloir me faire une image, à vouloir dire : c'est moi le premier, c'est moi qui commence à vendre gnanani gnagnagna [...] Pour prendre l'exemple des personnes qui étaient plus grands que moi.... Pour, entre guillemets, être supérieur à mes amis.... Et au final, ça m'a rien rapporté.* »

Faire comme les grands, c'est la motivation de Mathieu et de Laura qui sont les usagers les plus en danger de ce corpus, les seuls qui ont commencé à s'injecter des drogues. Mathieu reconnaît sa fascination pour les grands de sa cité. Dès l'âge de 8-9 ans, il voit les grands de sa cité qui se droguent : « *Je me suis dit que si je faisais comme eux, peut-être que je pourrais traîner avec eux. Quand on est petit, on veut tous traîner avec les grands de la cité.* »

Pour Laura, dont les deux parents sont toxicomanes, il s'agit tout simplement de devenir une grande personne. Elle se moque de sa naïveté d'adolescente, lorsque, à 13 ans, elle commence à consommer de l'ecstasy : « *Quand j'étais dans ma période extas, je croyais que j'étais une toxico. Enfin non, mais voilà, que j'étais quelqu'un de grand. C'était une reconnaissance.* »

Kader a la même motivation : consommer de la cocaïne, c'est acquérir un statut parmi « *les gens qui pèsent* », « *qui ont un grand rôle dans le quartier* ».

### 3°) Sortir de la cité : s'ouvrir aux autres, rencontrer d'autres gens

Medhi et Manor sont tous deux très attachés à leur quartier, mais tous deux ont apprécié l'ouverture d'esprit que la consommation a favorisée. L'un et l'autre sont restés à distance du milieu teufeur, mais ils ont apprécié l'ouverture d'esprit des teufeurs, même s'ils savaient que c'était là un des effets du produit. « *J'aimais bien parce que les gens étaient ouverts, mais les gens étaient ouverts parce qu'ils étaient sous produits.* » (Manor, 25 ans) Comme pour Manor ou Medhi, la consommation de drogue a été l'occasion d'entrer en relation avec des milieux sociaux qui leur étaient fermés. C'est ce que Manor appelle « *le côté lumière, le côté VIP* », des gens qu'il n'aurait jamais rencontrés s'il n'y avait eu « **des histoires de cocaïne** ». Tous ne sont pas nécessairement des « *bourgeois* ». Manor cite par exemple les travailleurs, en camion, « *qui habitent les parkings* ».

### 4°) Enjeux identitaires, savoir qui on est

La fonction désinhibante est citée par Medhi, Sonia, Chacha et Manor. Elle leur a d'abord permis de s'exprimer, de « *dire des choses que j'avais jamais dites à personne* » reconnaît Medhi, tandis que Robert est sorti de l'enfermement sur lui-même. Au-delà de la fonction désinhibant sur le moment, ces années de consommation ont été pour Hakim des années

d'apprentissage : « *Je crois que ça m'a rendu différent quand même. Ça m'a fait relativiser des choses, réfléchir à la place que, nous, les jeunes, on doit trouver dans la société... Des réflexions d'ordre religieux par rapport à la place de l'homme dans le monde. Ça te pousse vers le monde du rêve, de l'imaginaire et tu te détaches un peu de la réalité* »

Le bilan en est nuancé : « *c'est bénéfique et en même temps, c'est dangereux* » (Hakim, 25 ans).

#### **5°) S'amuser, faire la fête après le boulot**

Jéré et Tony donnent à la consommation une signification plus modeste : c'est une distraction, une forme de loisirs que l'on peut s'autoriser après le travail.

Que cette forme de loisirs soit particulière ne leur échappe pas, mais ils ne la commentent pas.

#### **6°) Bouger, faire ce qu'on a à faire, réaliser un projet**

Les stimulants font « *bouger* », c'est là une fonction essentielle. « *Tu peux tout faire avec la coke* », explique Robert qui cite l'exemple d'un homme politique qu'il connaît et qui « *se prend une trace* » lorsqu'il doit faire un discours. Manor, lui, utilise la cocaïne lorsqu'il veut chanter, tandis que Medhi y a recours lors de soirées musicales.

Il n'y a pas dans ce corpus d'usagers qui utilisent les stimulants comme drogue de travail, mais cette fonction est citée par Robert. Sa sœur qui travaille dans un bar en consomme pour tenir le coup.

#### **7°) Etre le plus fort**

Jo est le seul de ce corpus à faire état de cet effet pourtant bien connu :

« *Ça m'arrivait de taper et de me sentir surpuissant, je me sentais super fort, imbattable* ». Le sentiment de surpuissance est un des pièges classiques de la consommation de stimulants. Jo l'a identifié en partie parce qu'il est, parmi les usagers, celui qui a la plus longue expérience, en partie car c'est sans doute un effet qu'il recherchait. Jo valorise la force, tant physique que mentale. Il ne se laisse pas faire, il tient à garder le contrôle de lui-même.

Plusieurs de ce corpus font aussi référence à la mythologie de la cocaïne, illustrée par *Scarface*, la cocaïne symbolisant la réussite de celui qui sort du caniveau pour atteindre le niveau le plus haut. Dans le milieu hip-hop, cette mythologie est illustrée par Joe Star, longuement commentée par Manor et Medhi.

Reste des consommations dont la fonction n'est pas précisée. Mathieu et Mathias en sniffent à chaque fois qu'ils font une transaction, soit 2 à 3 snif par jour. Ils la consomment, disent-ils, parce qu'elle est gratuite. On n'en sait pas davantage.

### **5.4. FONCTIONS DE LA CONSOMMATION DES FEMMES**

Sept jeunes femmes ont été interviewées dans ce corpus : Laura, Sonia, Mrs A., Lolotte, Lily, Maeva, Sabrina. C'est là une particularité de ce corpus. Dans les milieux d'usagers de drogue, les filles sont très minoritaires. Dans les centres de soins, elles représentent environ un tiers des patients et, dans les boutiques qui reçoivent des usagers en grande exclusion, elles sont moins nombreuses encore. Celles qui sont accueillies sont souvent considérées comme plus

mal en point que les garçons. On a donc toutes les raisons de penser que le contrôle social qui s'exerce sur les filles les protège, mieux que les garçons, des carrières délinquantes ou simplement déviantes. Lorsqu'elles s'affranchissent de la morale familiale, elles sont alors exclues des réseaux de solidarité familiale. Aussi peut-on les retrouver se prostituant sur les boulevards extérieurs.

Or, c'est un tout autre profil d'usagère que nous avons dans ce corpus. Mrs A., Sonia, Sabrina sont nées dans des cités ; elles sont toutes les trois dans une trajectoire sociale ascendante. Mrs A. vient d'entrer en Sciences Politiques, Sonia est en deuxième année de psychologie et Sabrina en première année. Les parents de ces trois filles appartiennent à la classe ouvrière. Si la fonction de la consommation n'est pas la même pour toutes, elle a néanmoins quelques caractéristiques communes à celles qui habitent actuellement dans une cité (Mrs A., Sonia, Maeva et Sabrina). Ces quatre filles sont en outre d'origine étrangère : Maghreb pour Sonia, Maeva et Sabrina, Afrique noire pour le père de Mrs A.

### 1°) La conquête de l'autonomie

Pour Mrs A., on peut le penser, mais elle ne le dit pas explicitement. Sonia, en revanche, est explicite. La consommation de cannabis participait d'une conquête de son autonomie. Sonia a été élevée par ses grands-parents dans une famille d'origine tunisienne, une famille qu'elle qualifie de traditionaliste : *« Enfin, on a quand même évolué dans un milieu assez, enfin, ... Tu as besoin d'évasion au bout d'un moment. Chez moi, c'est super oppressant c'est un monde de conflits assez énormes. »*

Sonia s'est longtemps conformée aux exigences de ses grands-parents. Excellente élève, elle a été très religieuse pendant toute son enfance : *« La fuite dans la religion. Parce que, en fait, le truc, c'est que pendant longtemps ça a été la religion, puisque je me concentrais sur quelque chose qui me prenait énormément de temps. Tu penses, cinq prières par jour, plus lecture de Coran dans la journée, plus cours religieux le week-end. »* Elle va à la mosquée mais l'année du baccalauréat, elle entre en conflit avec sa famille. Elle veut travailler pour avoir une indépendance financière, alors que sa tante s'attend à ce qu'elle prenne en charge la famille. Elle rompt avec ses copines, les bonnes élèves, et se met à consommer du cannabis avec un copain, *« un drogué aux bédos »* : *« J'ai voulu prouver que je peux être la connasse que vous voulez que je sois. Et donc je me suis mis des mines pour leur montrer que d'une, j'allais pas bien, et que deux, voilà, s'ils veulent vraiment avoir une nièce mauvaise, ben, ils en auront une. »* En pleine crise d'adolescence, Sonia met en danger son insertion scolaire. Heureusement, elle se reprend et renonce aux abus de cannabis, mais résiste aux pressions de sa famille. Pendant l'été qui a suivi le baccalauréat, elle travaille à Auchan et devient amie avec une collègue qu'elle prend pour guide. Entre-temps, Sonia a découvert que son père n'était pas mort d'une crise d'asthme comme on le lui avait raconté. Il a été toxicomane et Sonia veut comprendre. Elle est bien décidée à expérimenter la consommation de drogue en prenant toutes les précautions pour ne pas devenir « toxicomane ». Aussi suit-elle attentivement les conseils de son amie, plus expérimentée qu'elle et qui a su garder la tête sur les épaules. Sonia ne consomme pas pour oublier ou perdre le contrôle d'elle-même : *« J'ai une conscience assez énorme, même quand je suis bourrée, je vais toujours avoir conscience des autres et de moi-même »* Sonia est réfléchie. Si à 16-17 ans, elle a été tentée d'adopter un comportement extrême, dicté par la révolte, elle avance désormais à pas prudents. Elle refuse de se la jouer *« freedom »*, chemin adopté par sa tante devenue hippie et peut-être par sa mère. Expérimenter tout en échappant au dictat du stigmatisé, c'est le pari qu'elle fait. Elle cherche un chemin qui ne

soit ni celui de la soumission ni celui de la révolte, qui conduit à adopter des comportements extrêmes : prostitution et toxicomanie. Dans ce chemin, sa référente, c'est son amie.

## 2°) Les amies comme référence et soutien

La relation entre fille est déterminante. C'est avec cette amie que Sonia consomme pour la première fois de la cocaïne, un gramme offert pour son anniversaire. Elle va quelquefois en *teuf*, dans les *tecknivals*, avec des amis du milieu *teufeur* qu'elle a rencontrés à l'Université, mais elle reste sur ses gardes. Elle n'a réellement confiance qu'en son amie, dont la trajectoire est proche de la sienne, mais qui connaît les séductions et les pièges du milieu et des produits qui y sont consommés.

L'initiation à la consommation entre femmes est une particularité de ce corpus. En général, les hommes s'initieraient plus facilement dans le groupe alors que les femmes seraient plus souvent initiées par leur partenaire. La consommation se ferait donc en couple pour les femmes. C'est la rupture du couple qui conduirait les femmes à se procurer le produit, auparavant fourni par le partenaire.

Sonia, Mrs A., Sabrina, Lily, Maeva, toutes mentionnent, à titres divers, les amies avec lesquelles elles consomment des drogues. Mrs A. a un tout autre rapport aux drogues que Sonia. Autant Sonia est prudente, autant Mrs A. a pris tous les risques. Night-clubbeuse pendant 4 ans, Mrs A. a vécu cette aventure risquée avec des amies, elles s'accompagnent l'une l'autre, seule protection sur laquelle elles pouvaient compter. Dans le récit que fait Mrs A. de ces quatre années, elle ne cite pas un nom de garçon. En revanche, chaque période de sa vie est associée à une amie : Alice pour l'initiation, Caroline pour la période clubbeuse, sa copine « *devenue psychopathe* », Elise qui, comme elle-même, « *va toujours à l'excès* ». Mrs A. a bien des amis de sexe masculin. Elle a d'ailleurs commencé à consommer alcool et cannabis avec un groupe de garçons de sa cité. Elle les abandonne lorsque son groupe de copains est chassé de tous les espaces publics du quartier, pour trouver refuge dans les boîtes où elle entre en relation avec un nouveau réseau relationnel, « *une team* » avec laquelle elle fait la tournée des night-clubs de l'Ile-de-France. Les « *petits copains* » se succèdent, des flirts de deux semaines au maximum : « *Moi les mecs, ça passait en deuxième après ma foncée (défoncée). Je n'avais pas envie de m'accrocher à un mec.* »

Sabrina n'a rien d'une défoncée. Hors de la cité, elle n'est pas non plus exemplaire. Avec ses copains, qui tous vivent hors du quartier et appartiennent plutôt à de petites classes moyennes, elle fume tabac et cannabis et boit de l'alcool, mais c'est avec ses copines de cité qu'elle a commencé à consommer du cannabis : « *Il n'y a pas que lui, un copain qui m'a engrainée (entraînée); il y a aussi des copines. Elles fumaient, je pouvais en fumer gratuitement, je me suis mise dedans.* » Et alors qu'elle vient de porter un jugement moral sans concession sur les drogues dures, elle fait une concession à laquelle on ne s'attend pas. Tandis que l'enquêtrice insiste : « *Et si on te propose une petite ligne ?* » « *Entre filles, oui. Si je suis avec mes potes, non. Parce que j'ai une image à garder.* »

La réputation à tenir, c'est une contrainte à laquelle se soumettent aussi bien Sonia que Mrs A., Sabrina que Maeva, c'est-à-dire toutes celles qui habitent actuellement dans une cité chez leurs parents.

### 3°) Tenir sa réputation

Il y a des enjeux bien précis, à tenir sa réputation. Ce qui est en jeu, c'est tout d'abord la sécurité. Celle qui n'a pas une bonne réputation, qui n'est pas respectée, peut être violentée. Mais au-delà de la sécurité personnelle, ce qui est également en jeu, c'est le sentiment d'appartenance à la cité.

Tenir sa réputation implique de se dissimuler. C'est que font également Sabrina, Mrs A., et Sonia. Toutes se sont données la même règle : ne jamais sortir avec un garçon de son quartier : « *Jamais, jamais sortir avec un mec qui habitent à côté de chez moi, un mec des U. [...] Mmes frères, ils n'ont jamais vu mes mecs. Ça a toujours été sur Paris, j'ai toujours fait mes plans en scred (secret), et ça m'a, grave, aidée. Du coup maintenant, les mecs de U, ils ont grave une bonne idée de moi.* »

Les garçons de la cité font fonction de gardiens : « *Les mecs, ils étaient tout le temps là, donc quand je sortais le vendredi soir, j'étais cramée repérée quand je sortais [...]. En plus, je ne rentrais pas à 6 h du matin quand tout le monde dort, non, je rentrais à 14 h quand les gosses, ils jouent dehors.* » Heureusement pour elle, ses frères l'ont protégée, à double titre. Ils l'ont aidée à tenir secrètes ses consommations. Ils l'ont aussi aidée, à un moment où les comas éthyliques se succédaient, où elle était complètement dépassée par sa consommation.

Les solidarités familiales ont joué pour Mrs A. Outre ses qualités propres, c'est peut-être une des ressources qu'elle a pu mobiliser.

### 4°) Echapper à l'exclusion sociale comme destin

Mrs A. a pris beaucoup de risques, mais elle ne fait pas un bilan négatif de cette période. Les femmes, avec lesquelles elle a partagé l'expérience de night-clubbeuse, ont évolué, comme elle. Toutes ont renoncé aux sorties en boîte et aux modes de consommation de drogues qui étaient associés. Comme Mrs A., elles consomment actuellement de la cocaïne de manière occasionnelle. Apparemment, les filles semblent avoir mieux surmonté la période festive que les garçons : « *Les copines, elles prennent plus de cachetons, ecstasy, ça a été très dur. Elles ont arrêté, il n'y a pas si longtemps, mais elles tournent encore à la coke. Sinon, tous mes autres potes, la plupart sont encore dedans. C'est clair. Il ne faut pas croire que c'est un truc auquel tu peux te détacher en claquant des doigts, en croyant qu'il n'y a ni séquelles, ni rien du tout.* » Mrs A. considère aujourd'hui que ses consommations, pourtant excessives et chaotiques, correspondaient à un besoin. Pour le démontrer, elle décrit la situation actuelle de ses camarades de classe, enfermées dans la misère pour les unes, dans la prostitution pour d'autres. « *Elles ont mal tourné* » constate-t-elle et elle explique : « *Ca veut dire que, à 20 ans, elles sont soit avec deux gosses, soit c'est des traînées. Elles ont arrêté l'école en quatrième, soit elles font que de la merde, c'est des petites wesh ou des petites putes.* »

La consommation excessive de Mrs A. lui a fait franchir un obstacle que ses camarades de classe n'ont pas franchi, celui qui se dresse, invisible et qui interdit de sortir de sa classe sociale. Peut-être que cette consommation de drogues a-t-elle été aussi une réponse à la double injonction paradoxale : se conformer aux modèles culturels traditionnels qui enjoignent à la femme de se soumettre et de réussir à l'école, ce qui implique d'adopter des valeurs individualistes<sup>18</sup>.

---

<sup>18</sup> GUENIF SOUILAMAS N., *Des beurettes*, Pluriel Hachette Littérature, 2000, Paris.

Lily et Maeva, aujourd'hui, consomment sur le même mode effréné que Mrs A. La consommation de psychotropes recouvre ici une fonction de passage, fonction que les psychotropes peuvent recouvrir dans les grands moments de changement social<sup>19</sup>. Ce mode de consommation peut aboutir à la construction d'une nouvelle identité, comme il peut se limiter à la destruction de l'identité originelle.

---

<sup>19</sup> Sur les drogues de passage, voir BACHMANN C. et COPPEL A., *Le Dragon domestique, deux siècles de relations étranges entre l'Occident et les drogues*, Albin Michel, 1989. La fonction de l'alcool lors de l'industrialisation est une première illustration de cette fonction de passage : le paysan s'est noyé dans l'alcool. Nombreuses ont les victimes, mais peu à peu une nouvelle identité s'est forgée, celle de l'ouvrier.

## 6. LES OBSTACLES À L'IDENTIFICATION DES RISQUES

### 6.1. L'EXPÉRIENCE COMME SEULE SOURCE D'INFORMATION

### 6.2. CONSOMMATIONS EFFRÉNÉES ET POLY USAGE

### 6.3. RISQUES ACCEPTABLES, RISQUES INACCEPTABLES

## 6. LES OBSTACLES À L'IDENTIFICATION DES RISQUES

Comment les jeunes, que nous avons interviewés, perçoivent-ils les risques liés à l'usage de drogues ? Quels sont les risques qu'ils identifient ? Quels sont les risques qu'ils considèrent comme acceptables ou comme inacceptables ? Consommer une drogue implique nécessairement de distinguer les risques que l'on accepte de prendre de ceux que l'on refuse ; à minima, il y a toujours un « comment faire », ne serait-ce qu'au niveau de la dose. Pour un usager, entrer dans une démarche de réduction des risques, c'est confronter ce mode d'emploi au risque, défini sur des critères médicaux. Les choix dépendent ensuite d'une hiérarchie que fait l'usager, entre les effets recherchés et la protection de sa santé. Elle dépend aussi des objectifs ou des enjeux de la consommation de drogues, au regard des autres dimensions de la vie de l'usager. Cette démarche rationnelle est loin d'être spontanée, mais elle n'est pas non plus étrangère à l'usage, comme le montre l'appropriation de la prévention du sida par les usagers injecteurs d'héroïne. Dans quelle mesure cette nouvelle génération d'usagers connaît-elle les risques, dans quelle mesure ont-ils intégré la démarche de réduction des risques à leur usage ?

Dans la politique de réduction des risques, la prise de risque est définie comme « *un acte délibérément choisi qui implique un affrontement à ses limites physiques et psychiques* »<sup>20</sup>. Mais il y a plusieurs conditions pour que l'usager puisse se rendre compte des risques qu'il prend ou qu'il refuse de prendre :

- que l'information sur les effets et sur les risques en fonction des usages soit connue ;
- que l'usage soit relativement réfléchi et maîtrisé ;
- que l'usage soit, d'une manière ou d'une autre, assumé.

Ces conditions sont autant d'obstacles à l'identification des risques.

### 6.1. L'EXPÉRIENCE COMME SEULE SOURCE D'INFORMATION

Le premier obstacle est le manque d'information. C'est particulièrement le cas des plus jeunes comme Mathieu, Mathias, Kader, Lily, Maeva. Leur connaissance des produits est sommaire, mais ils n'aiment pas faire état de leurs lacunes. Tout au plus reconnaissent-ils que « *avant ils ne savaient rien* ». Dans les cités, l'initiation des plus jeunes est interdite. Elle peut être sanctionnée (voir plus bas, Drogues et Cités). Cette règle qui doit protéger les plus jeunes interdit toute transmission inter-générationnelle. L'expérience de la consommation est souvent partagée avec un ou deux copains, mais l'information ne circule pas au-delà. **Le jeune qui consomme doit découvrir par lui-même comment « gérer sa défonce », une expérience qui se fait à ses risques et périls.** Les consommations de cannabis et d'alcool tolérées, y compris dans l'excès, s'additionnent sans précautions aux consommations de drogues illicites. Le seul frein, ce sont les descentes douloureuses, supportées jusqu'à

<sup>20</sup> FONTAINE A. et al, *op. cit.* TREND, 2005

l'intolérable, aux risques d'overdoses ou de décompensations (voir plus bas 7.2).

L'épreuve est en partie personnelle. Medhi, Jo, Mrs A. ont appris quelquefois à leurs dépens que « *il y a des gens qui gèrent plus ou moins bien* ». Ceux qui sont « *bien dans leur tête* » savent se tenir. Jo (25ans) se targue d'être entré de plain-pied, sans difficulté. « *J'ai eu le malheur que ça se passe bien* » dit-il à l'éducateur, non sans quelque mauvaise foi, mais c'est qu'il a « *un mental de fer* ». La solitude de l'usager est d'autant plus grande que, garder la maîtrise de soi, ne pas être malade, savoir se tenir, signent la force du caractère. Les toxicomanes du quartier, faibles, malades, déprimés, sont a priori disqualifiés. Les jeunes les tiennent à distance : les toxicomanes n'auraient rien d'autre à transmettre que leur échec. L'information circule d'autant plus difficilement que, dans le trafic, c'est un atout. Les connaisseurs peuvent être sollicités pour goûter le produit, que ce soit pour un dealer ou rassurer un client. Ni Kader ni Mathias n'imaginaient que l'information existante puisse leur être utile. L'expérience est pour eux la seule source d'information. C'est ce qui fait de la connaissance des drogues un savoir d'initiés.

Contrairement à ceux qui trafiquent, Charles B. et Sonia sont engagés dans une recherche active d'information, en sollicitant l'amie à laquelle elle fait confiance pour Sonia, en y ajoutant des lectures pour Charles B. L'expérience peut être informée par différentes sources, mais eux aussi sont persuadés que l'information n'est validée que par l'expérience.

Lorsque Charles B. commence à consommer des drogues, amphétamines tout d'abord, puis ecstasy, puis cocaïne, il a d'abord une période de consommation « *frénétique* », une période où il fait « *n'importe quoi* », jusqu'à ce qu'il constate par lui-même que « *ces choses-là, ça peut te bousiller* ».

Pour Charles B (18 ans), l'information acquise dans ses lectures prend alors un sens :

– « *Quand je disais tout à l'heure que je n'étais pas complètement ignorant, c'est ça qui m'a... qui m'a...* »

– « *Qui t'a sauvé ?* » (Rires)

– « *Ouais, voila, qui m'a servi de me dire stop, stop, stop, tu vois* »

Charles B. partage, avec son intervieweur, la méfiance de la dramatisation. Le mot « *sauvé* » les fait rire tous les deux, mais le risque est pris au sérieux, dans la mesure où il est vécu personnellement.

**Aucun ne songe à solliciter une source officielle.** Tous témoignent de la même méfiance envers ce que Sonia appelle « *l'information TFI* », disqualifiée en quelques mots « *le film d'horreur, tu vois ce que je veux dire ? tu manges par terre, le mec, il a les yeux en sang.* » (Manor 25 ans). La difficulté tient d'abord à la diabolisation des drogues. Comment distinguer ce qui relève de « *la propagande* », terme utilisé par Sonia, des dangers qui doivent être pris au sérieux ? Dans les cités, la rumeur qui circule fait de l'ecstasy une drogue mortelle.

Sabrina (21 ans), la plus éloignée des drogues de ce corpus, s'en fait le relais : « *L'ecstasy, ça peut tuer alors que le shit, t'as une chance sur un milliard* ». Elle prétend l'avoir constaté par elle-même, même si elle doit reconnaître que son information est limitée : « *Je sais que mes potes en ont pris et ils ont failli en crever. Mais, euh..., je sais pas du tout, c'est quoi.* »

La croyance d'un « *risque mortel* » due à la consommation d'ecstasy ne franchit pas le mur de la cité. Dans le milieu festif, le risque mortel n'est même pas mentionné.

Au-delà de la dramatisation, la difficulté tient au type d'information recherchée. Lorsque Mrs



A. déplore que « *au départ, je ne savais rien* », l'information qui lui faisait défaut est celle qui aurait pu lui permettre de consommer des drogues, sans les descentes sévères qui la rendaient malade. Dans le monde de la nuit, les transmissions sont sommaires. Les associations de réduction des risques n'y pénètrent pas.

Robert (23 ans) est un night-clubber expérimenté. Il semble pourtant qu'il n'ait jamais entendu le mot « *risque* » associé à la consommation de drogues. Lorsque l'enquêteur soulève la question des risques, Robert reformule la question à sa façon en utilisant le mot « *danger* ». Tout au long de l'entretien, il fait l'effort de mettre des mots sur son expérience personnelle, en évitant les stéréotypes et les formules toutes faites, mais les mots lui manquent. Il n'a pas de mot pour qualifier les drogues hallucinogènes qui, comme le LSD, modifient profondément les états de conscience, il les qualifie de « *drogues qui poussent* ». L'expertise de Robert est pourtant indéniable. Robert vend des drogues depuis des années dans le milieu des « *VIP* », qui exigent des drogues de qualité ; à l'expérience personnelle de la consommation s'ajoute celle de ses clients. De plus, Robert a également participé à des *teufs* dont on peut penser qu'elles ne se sont pas limitées aux *teknivals*, c'est-à-dire aux *teufs* ouvertes à tous. Sa culture des drogues est la résultante des différents milieux qu'il a côtoyés, des cités dont il est issu, aux usagers qui fument du free base, milieu qu'il fréquente actuellement.

Reste à évaluer le poids de l'influence de ces différents milieux sur son rapport aux drogues. L'entreprise n'est pas aisée parce que le rapport aux drogues est fonction des étapes dans la trajectoire de l'usage. Contrairement à Manor et Medhi, qui, tous deux, ont un rapport culpabilisé aux drogues, Robert a assumé sa consommation de drogues. Contrairement à eux, il se dit indifférent à sa réputation dans le quartier. Assumer sa consommation, c'est peut-être, là, un héritage du milieu teufeur. Mais Robert est à un moment de doute sur lui-même. Il craint que les années de consommation de stimulants n'aient affecté sa personnalité. Aussi se garde-t-il de développer l'argumentaire qui justifie l'usage festif, argumentaire qu'il connaît bien, mais dont il éprouve les failles.

Assumer sa consommation, c'est là une caractéristique des usagers les plus proches du mouvement techno. Ce sont aussi ceux qui ont la meilleure connaissance des produits, des effets et des risques. Leur expérience est informée tant par des associations que par des échanges nombreux entre usagers. Si nous avons classé Lolotte, Hakim et Tony comme relevant de ce milieu, c'est que tous trois dissertent longuement sur les effets de chaque produit. À l'occasion, ils utilisent des termes techniques qu'ils se sont appropriés. Les usagers les plus proches du mouvement techno véhiculent l'information qu'ils ont acquise dans les différents milieux qu'ils peuvent être conduits à fréquenter : des night-clubs aux fêtes privées. Le concept de « *usage festif* » a été élaboré dans ce cadre ; il tend à s'introduire dans les cités, mais le changement de contexte infléchit nécessairement sa signification.

## 6.2. CONSOMMATIONS EFFRÉNÉES ET POLY-USAGE

Le deuxième obstacle à l'identification des risques est la consommation vécue sur le mode du passage à l'acte. Les usages incontrôlés peuvent difficilement se dire, au présent du moins. Lorsque Mrs A (21 ans) fait le récit de ses premières consommations de drogues, elle considère qu'à l'époque, elle était complètement « inconsciente » : « *C'est que moi, c'est tout le temps dans le too much, c'est-à-dire à l'excès quoi [...] Je prenais tout ce qui me passait par la main, pour monter tellement haut que je ne puisse plus redescendre.* »

Elle avait à peine 16 ans lorsqu'elle commence à sortir en boîte et, selon sa propre

formulation, elle a « *plongé dedans la tête la première* ». Elle consomme tout ce qu'on lui propose, alcool tout d'abord puis, en vrac, amphétamines, ecstasy, cocaïne et même LSD qu'elle a bu dans un verre sans savoir ce qu'elle faisait :

– « *À l'époque, moi je savais même pas qu'est ce que c'était, tu vois, quand je prenais, je ne savais pas ce que c'était.* »

– « *Tu ne demandais pas ce que c'était ?* »

– « *Non pas spécialement, on me disait : t'inquiète c'est du bon.* » (rires)

Les descentes sont violentes et douloureuses. À chaque fois, elle est malade « *les comas éthyliques, c'était tous les jours* ». Les descriptions de soirées confirment la gravité des ivresses qui, si elles n'étaient peut-être pas quotidiennes, semblent avoir ponctuées chaque week-end. Si Mrs A. (21 ans) peut en parler aujourd'hui, c'est qu'elle a pris une distance suffisante avec les consommations chaotiques de son adolescence. Elle s'est efforcée d'en comprendre la signification. Elle sait qu'elle s'est mise gravement en danger mais à l'époque, Mrs A. a bien d'autres priorités que la protection de sa santé. Très rapidement, pourtant, elle est contrainte d'en tenir compte : « *C'était une question de survie, c'était soit j'arrêtais, soit vraiment je terminais à l'hosto, c'était bon quoi [...] Mon corps, il ne suivait plus, c'était obligé que j'arrête, sinon c'était la catastrophe.* »

Arrêter de consommer des drogues, arrêter de sortir en boîte de nuit, c'est « *vital* ». Mais Mrs A ne se résigne ni à l'un, ni à l'autre. Elle apprend donc à « *gérer sa défonce* ». La bande d'habitues des boîtes de nuit qu'elle fréquente lui transmet un mode d'emploi : « *Il y avait tous les habitués, tout le temps les mêmes. Et donc là, on a rencontré une team, en fait. On a rencontré des mecs, c'est eux qui m'ont appris, en fait, à gérer ma foncée (défonce). C'est eux qui m'ont dit ce qu'il fallait que je fasse tu vois, genre comment il fallait que je gère, enfin c'est grâce à eux que j'ai arrêté de faire mes montées dans les toilettes.* »

« *Boire de l'eau, chewing-gum, sucre* », ces précautions, citées par Mrs A., ont limité les pertes de conscience, qui sanctionnaient systématiquement les premiers excès. Ces précautions ne sont pas identifiées par Mrs A. comme des pratiques de réduction des risques mais comme « *une gestion de sa défonce* », dont l'objectif est de pouvoir consommer sans être malade. Le mode d'emploi est minimum, il n'exclut pas de graves abus qui vont, par étape, mener Mrs A. à renoncer à ce type de consommation.

Le mode de consommation de Mrs A. ne lui est pas spécifique. Lily (16 ans) vient de découvrir les drogues et le monde de la nuit. Comme son aînée, elle consomme sans savoir ce que c'est : « *On m'a pas dit en fait. Il m'a dit : tu veux taper ? et j'ai dit oui.* »

Toutes les drogues sont consommées en vrac, sans que Lily puisse identifier chacune d'elles : « *Des trips en gelée dans des verres de vins, des trips normaux, des tazs, du speed, de la MDMA, de la méthamphét, pas mal de speed.... Après on a pris un taz, on l'a même pas senti passer. Une fois, on a pris tellement de speed et de LSD qu'on ne le sentait pas, c'est pas qu'on ne sentait pas, c'est que tout se mélangeait. Surtout quand on est sous trip, on s'amuse, on s'en fout, c'est : allez, on prend tout. J'aurais pu taper du sel.* »

L'identification des effets est d'autant plus difficile que les drogues sont d'abord noyées dans l'alcool. C'est le produit de base consommé avant de sortir. Les bouteilles de vins peuvent aussi tourner dans la file d'attente des boîtes de nuit, consommations que les usagers justifient par le prix des consommations. La sanction de ces consommations effrénées, ce sont les descentes qualifiées de « *hardcore* ». Lily, 16 ans : « *J'avais mal à l'estomac, j'avais envie d'aller aux toilettes mais en même temps je n'avais pas envie, envie de vomir sans avoir envie en fait. Je me sentais bizarre [...] Je n'en pouvais plus, je saturais, je voulais dormir, je me relevais, je voulais aller dans les chambres, c'était horrible, mal à l'intérieur, bouffées, j'avais encore des espèces d'hallu, je regardais les gens. Avoir des hallu le jour, c'est super*

*bizarre en fait. Je le vivais mal, je ne pouvais pas supporter que les gens me parlent. Je m'étais isolée avec Maeva pour plus entendre le son, c'était horrible. J'ai des descentes qui sont horribles, je le sais. »*

Les hallucinations mises à part, la descente ressemble fort à un lendemain de cuite. Boire de l'eau, lorsqu'on consomme de l'ecstasy et plus généralement éviter de boire de l'alcool avec des drogues hallucinogènes, fait partie des recommandations données par les associations de réduction des risques en milieu techno, mais Lily ne les connaît pas. Elle n'a pas non plus cherché à les connaître. Interrogée par deux adultes qui se sont présenté comme des acteurs de réduction des risques, Lily met rapidement les choses au point. Elle a accepté de parler de ce qu'elle consomme, mais elle ne tient pas à penser aux risques, c'est-à-dire aux dangers qu'elle court. La question du risque lui est posée alors qu'elle raconte son premier snif d'amphétamine, avec un billet utilisé collectivement.

Lily, 16 ans : *« Donc les risques, tu ne les connaissais pas ? » « Si je les connaissais, il y a toujours des réflexions qui tournent. Même maintenant je crois que je m'empêche un peu de réaliser le risque. Je sais qu'on peut attraper des hépatites. Si, je m'en rends compte par les vaisseaux tout ça, mais euh... Je me force à pas trop y penser en fait parce que si on pense trop à tout, ben... »* Lily laisse sa phrase en suspens. Elle sait parfaitement qu'elle met en danger sa santé. Elle sait que, d'un point de vue rationnel, elle devrait renoncer à consommer des drogues et c'est précisément ce qu'elle ne veut pas faire.

La question des risques posée par un adulte à un adolescent ne peut manquer d'être interprétée comme une mise en demeure : *« Tu sais que les drogues sont dangereuses, alors pourquoi tu prends ces risques ? »*. Lily nous renvoie en miroir la mise en demeure : que pouvons-nous raisonnablement lui recommander d'autre, que de renoncer à consommer des drogues ?

### **6.3. RISQUES ACCEPTABLES, RISQUES INACCEPTABLES.**

Penser l'usage de drogues comme un acte délibéré, c'est faire appel à la responsabilité. De la responsabilité à la culpabilité, le pas se franchit d'autant plus aisément que l'usage de drogues est en soi une prise de risque considérée comme inacceptable. L'histoire des cités d'Ile-de-France redouble l'interdit qui porte sur l'usage. Ceux qui y habitent sont confrontés au stigmatisme qui associe insécurité, délinquance et toxicomanie. Ces stéréotypes se nourrissent d'une expérience particulièrement douloureuse, vécue par la génération des usagers d'héroïne, confrontés au sida (voir 8 Drogues et cités).

La stigmatisation de la toxicomanie ne se limite pas aux cités. Dans le mouvement techno, la toxicomanie est tout aussi inacceptable, mais l'argumentaire qui justifie l'usage festif définit la toxicomanie en termes de comportements. Le toxicomane, c'est celui qui a besoin de son produit, qui consomme pour consommer, qui ne peut pas s'arrêter lorsqu'il le veut. Dans les cités, l'opposition entre usage acceptable et usage inacceptable repose sur l'opposition *« drogues douces »*, c'est-à-dire le cannabis sous toutes ses formes et *« drogues dures »*, à savoir toutes les autres drogues illicites (Voir 4.2.). Entre jeunes, le cannabis peut être revendiqué, il est acceptable. Toutes les autres drogues illicites sont interdites de cité. Sabrina vient de consommer de la cocaïne pour la première fois, une première fois qui, se promet-elle, est aussi la dernière. L'expérience n'a modifié en rien l'engagement qu'elle a pris pour elle-même : *« Non, je ne serais jamais accro à ste merde. C'est ma vie, je ne veux pas déconner. Le shit et la beuh, pour moi, c'est rien. C'est comme une clope ou de l'alcool mais le reste,*

*c'est pas pareil. Je me disais : Ouais c'est des drogues dures, ça je n'y toucherais jamais, c'est pas comme le shit. J'ai vu des potes à moi qui en ont pris, que ça soit de l'héro ou l'ecsta, dans l'état où je les ai vus, je ne pourrais pas être dans cet état-là. »*

Ce que dit Sabrina, c'est ce que se disent les jeunes entre eux. La consommation de drogues, autre que le cannabis, passe par une transformation du cadre d'interprétation et le nouveau cadre se construit en référence à l'usage festif.

**L'usage inacceptable est nécessairement clandestin. Dans la hiérarchie spontanée des risques, être identifié comme usager de drogues est souvent vécu comme le premier des risques.** Etre « grillé » ou même « *cramé* » (brûlé), surpris est le terme consacré. Tous les usagers se souviennent du jour où ils ont été « grillés » par les parents, ou du moins lorsqu'ils ont risqué de l'être. Encore s'agit-il uniquement de cannabis. À l'exception sans doute de Laura, il n'est pas de parents qui, dans cet échantillon, soient en mesure de soupçonner la consommation d'autres drogues. Lily (16 ans) a moins peur de la mort que de ses parents. Elle a fait jurer à Maeva, son amie, de ne pas faire appel aux pompiers, même en cas d'overdose. Elle a pourtant une mère compréhensive, mais son père dit que « *si ses enfants en prennent il les tuera* ». Elle craint par-dessus tout d'alerter ses parents.

Au-delà des parents, ces consommations sont cachées entre jeunes. La barrière générationnelle est infranchissable. Les « *grands* » interdisent aux petits de consommer, les garçons l'interdisent également aux filles et, entre eux, les consommateurs évitent de s'identifier. Manor 25 ans : « *Tu sais qu'il y a des gens qui consomment mais entre eux, ils n'en parlent pas. [...] Et ailleurs, personne n'en parle dans ces trucs-là.* »

C'était du moins la règle depuis ces dernières années. Jo, 25 ans : « *Avant c'était tabou. Déjà un petit de 15-16 ans, s'il fumait un joint, il se cachait. Il se lavait les mains, il se brossait les dents en rentrant chez lui. Là, ils rentrent chez eux avec le paquet de clopes [...] Ça a changé, il y en a même qui doivent rentrer avec de boulettes de cocaïne chez eux.* »

Pour Jo qui deale et qui consomme de la cocaïne depuis l'âge de 16 ans, il n'y a pas de bonnes façons de consommer. Il y a les forts et les faibles. Les faibles tombent inévitablement dans la dépendance. Les forts peuvent s'en sortir, mais même « *des mecs qui ont une mentale en fer, ils n'ont pas su gérer jusqu'au bout* ». C'est la raison pour laquelle Jo n'a qu'un conseil à donner aux plus jeunes : « *Je leur dirai de ne pas toucher à ça* ».

Plus les attaches avec le quartier sont fortes et moins les usagers tiennent un discours de gestion de la consommation. Dans les quartiers, l'alternative est de choisir entre la bonne ou la mauvaise voie. Entre l'abstinence et la toxicomanie, il n'y a pas de moyen terme. Robert (23 ans), à qui la question des risques est posée, répond en faisant état de ses tentatives pour s'arrêter de consommer, ne serait-ce que pour faire une pause. Medhi (21 ans) et Manor (25 ans) ont tous deux le projet de ne plus consommer, si ce n'est dans l'immédiat, du moins prochainement.

L'identification des risques, leur hiérarchisation dépend en grande part des contextes de socialisation des drogues, milieu teufeur, night-club, bandes de copains ou consommation clandestine en cité. Lolotte, Hakim, Tony, tous trois usagers du milieu *teufeur* ont développé une réflexion approfondie sur les risques. Ils connaissent l'argumentaire qui justifie l'usage festif, ils en connaissent aussi les pièges dont ils discutent longuement. Dans les night-clubs, la perception des risques dépend d'abord de l'expérience personnelle. Elle dépend aussi des trajectoires des usagers. La circulation des produits s'accompagne d'une circulation des modes d'emplois, que les usagers s'approprient plus ou moins, selon leurs rapports au produit,

leur âge, leur place dans la cité.

**Plus l'usage a été initié ou socialisé dans le cadre du mouvement techno, plus l'usage festif est revendiqué, plus les usagers connaissent les effets des produits, plus ils tiennent un discours construit sur les risques.**

**Plus le lien avec le quartier est maintenu, plus l'usage est culpabilisé, plus l'accès à l'information est limité, plus le renoncement à la consommation de drogues est considéré comme la seule protection efficace.**

## 7. LES RISQUES À L'ÉPREUVE DE L'EXPÉRIENCE

- 7.1. LE RISQUE DE DÉPENDANCE
- 7.2. LES RISQUES PSYCHIQUES
- 7.3. LES RISQUES SOMATIQUES
- 7.4. DE LA QUALITÉ DU PRODUIT À LA RÉPRESSION
- 7.5. CONNAISSANCE DU DISPOSITIF RDR

## 7. LES RISQUES À L'ÉPREUVE DE L'EXPÉRIENCE

Que la question des risques leur soit posée ou que l'utilisateur l'aborde spontanément, les risques identifiés et commentés sont ceux auxquels l'utilisateur est confronté personnellement, ou bien qu'il a pu observer dans son environnement et qui peuvent jouer un rôle de contre-exemple. La perception des risques se construit dans ce cadre interactionnel, entre ce que l'utilisateur ressent lui-même et ce qu'il veut éviter. Dans le cadre de ces entretiens qualitatifs, il n'y a pas de présentation systématique des risques. Les utilisateurs de ce corpus peuvent donc être conduits à commenter longuement un risque qui les préoccupe en ce moment (dentition, amaigrissement, mémoire) et passer sous silence des risques qu'eux-mêmes considèrent comme importants, mais qui ne les concerne pas dans le moment.

### 7.1. LE RISQUE DE DÉPENDANCE

À l'exception de Laura et Mathieu, tous les utilisateurs considèrent que le risque premier est le risque de dépendance. La maîtrise de l'usage ou au contraire les débordements sont discutés, en reprenant les différentes caractéristiques de l'usage festif :

1. Qui ne doit pas être un besoin mais un plaisir.
2. Qui est consommé avec des amis, pour faire la fête, écouter de la musique.
3. Qui ne doit pas être quotidien.
4. Qu'on doit pouvoir interrompre lorsqu'on le souhaite.
5. Qui ne doit pas exclure d'autres investissements.

Quelle que soit leur expérience personnelle, tous les utilisateurs connaissent ces règles, tous savent qu'elles peuvent être détournées. Les utilisateurs connaissent les pièges qui se cachent sous les mots, les pièges tendus par les stéréotypes d'une part, par les histoires que l'utilisateur se raconte à lui-même d'autre part.

Tony connaît d'expérience les rationalisations qui justifient la consommation : « *le côté où je peux gérer encore gérer la chose, sans pour autant que ce soit réel* ». **L'identification de la dépendance avec les stimulants est d'autant plus délicate que, ce que ressentent longtemps les utilisateurs, c'est tout au plus « l'envie d'en reprendre »**, pour reprendre la formulation de Kader.

Charles B. (18 ans) est plus attentif à ce qu'il ressent. Après quelques semaines de consommation effrénées de cocaïne, il vient de découvrir, par lui-même, que « *y a moyen de tomber accro avec ces trucs-là* ». Charles B. n'aime pas les stéréotypes et pourtant il s'en

autorise un, puis il bégaye, à la recherche du mot juste :

- « *La vie d'un camé c'est l'enfer (pause) Et... non, la limite, pour moi, tu vois, c'est le fait de pas... j'ai vraiment pas envie d'être esclave d'un produit.* »
- « *C'est la dépendance, quoi ?* »
- « *C'est la dépendance que je ne veux pas atteindre, tu vois, donc forcément, je vais le tester tu vois, mais je ne vais pas aller loin là-dedans parce que... parce que j'ai trop peur de la, de la dépendance.* »

Les mots pèsent de tous leurs poids parce qu'ils ont une conséquence directe sur la conduite à tenir. Charles B. a effectivement pris la décision de mettre un frein à ses consommations.

Consommer avec des amis, c'est la règle de base, mais elle demande à être précisée. Apparemment, Robert respecte la règle, il ne consomme pas seul chez lui, mais ces derniers temps, il a tendance à passer les soirées chez des amis qui fument régulièrement de la cocaïne. Robert doit reconnaître qu'il a « besoin » de cocaïne pour faire ce qu'il a à faire :

- « *Le danger, c'est d'en prendre pour, euh, bah... pour s'ouvrir aux gens [...] C'est d'en prendre pour vivre, quoi. Tu vois ce que je veux dire ou pas? C'est d'en prendre pour avancer dans la vie, parce que dès que tu t'arrêtes t'es euh...* »
- « *En gros ce que tu veux dire, c'est d'avoir un besoin de drogues, quoi ?* »
- « *Voilà, un besoin mais pas forcément physique, un besoin pour, euh, pour se retrouver avec les gens, pour avancer dans la vie, je ne sais pas comment expliquer. Taper (consommer) pour assumer ta journée.* »

Robert hésite, se reprend. Il n'a pas prononcé lui-même le mot « besoin », il ne prononce pas non plus le mot dépendance. C'est l'enquêteur qui finit par poser le diagnostic : « *Ce que tu décris là, c'est l'idée de besoin, c'est l'idée de dépendance, en fait...* ». Robert s'est gardé de le faire lui-même. Il sait qu'il est à une croisée des chemins. Il consomme et deale des drogues depuis l'âge de 16 ans. Se reconnaître aujourd'hui comme dépendant implique un choix : il lui faut ou bien changer de mode de vie ou bien se reconnaître comme toxicomane.

Se définir comme « *usager festif* », c'est accepter de s'interroger sans complaisance. Lolotte l'a fait continûment au cours de ces dernières années. C'est la raison pour laquelle elle a accepté d'être interviewée, sans réticence. À 24 ans, Lolotte a fait ses preuves. Alors qu'elle vivait en squat, elle s'est tenu à sa formation de trois ans, formation qui a abouti à son emploi actuel de photographe. Depuis trois mois, elle sait qu'elle court un risque nouveau pour elle. Le soir, après le travail, elle rejoint souvent ses voisins qui se trouvent être des consommateurs réguliers de cocaïne. Ils en dealent. Elle s'autorise ces consommations parce qu'elle vient de séparer de son compagnon. Elle se sent seule. Les soirées chez ses voisins l'aident à surmonter cette période où elle se sent déprimée, mais elle ne s'inquiète pas trop pour elle-même. Elle a toujours su mettre un frein à ses consommations lorsque nécessaire et c'est ce qu'elle compte faire prochainement.

La perception du risque de dépendance ne se pose pas dans les mêmes termes selon le moment de la trajectoire et le mode de consommation :

### **1°) Phase de sortie des consommations festives dans un cadre collectif**

Lolotte, Hakim, Tony, Mrs A. sont tous à un tournant. Tous sont dans une phase de diminution des pratiques festives. Les consommations les plus problématiques, en termes de quantités et de fréquences, sont derrière eux, mais la diminution des pratiques festives peut déboucher sur un nouveau mode de consommation qui peut devenir plus fonctionnel que festif. Lolotte a conscience que la question de la dépendance peut se poser dans ce nouveau cadre.

### 2°) Phase d'expérimentation

Dans cette phase, la dépendance ne correspond pas à une expérience vécue. Aussi la peur de la dépendance est-elle fonction des représentations sociales. Charles B., Sonia, Sabrina sont des usagers prudents. Au contraire, Maeva, Lily ou Mathieu ne se sentent pas concernés. C'est un risque qu'ils ne mentionnent que pour le mettre à distance. « *Les toxicos, c'est les autres* », cela ne concerne pas Lily. Mathias pourtant consomme quotidiennement de la cocaïne, deux à trois snif par jour, lorsqu'il « *rend des services* », mais il ne prête aucune attention à cette régularité. Il n'a pas conscience de la contradiction entre le discours qu'il tient sur l'usage festif et ses propres pratiques de consommation, hors du contexte festif.

### 3°) Phase d'usage régulier

Dans ce corpus, l'usage régulier de stimulants, c'est-à-dire de cocaïne, est associé au trafic. Les dealers comme Jo, Robert et Jack en connaissent les risques. S'ils ont quelques difficultés à l'identifier sur eux-mêmes, ils en ont observé les effets sur leur entourage, clients ou trafiquants. Pour les petits revendeurs, comme Mathieu, Mathias ou Kader, l'accès au produit est trop limité pour que les risques soient perçus.

**Le risque de dépendance est le risque le plus stigmatisé, mais il est difficile à identifier avec les stimulants.** La dépendance qui sert de référence est la dépendance aux opiacés. La dépendance due au crack est également connue, au moins de réputation, mais dans les représentations, la cocaïne et le crack sont considérés comme deux produits différents.

**Les usagers ne connaissent pas le « *craving* » ou envie d'en reprendre. Il n'est pas identifié comme une manifestation de la dépendance.**

## 7.2. LES RISQUES PSYCHIQUES

La perte du contrôle n'est pas seulement un symptôme qui se rattache au risque de dépendance. La perte de l'équilibre psychique est un risque en soi. « *Devenir maboul* », c'est le principal risque cité spontanément par Laura qui ne craint pas la dépendance.

**Tous les usagers redoutent les *bad trip* et les décompensations observée dans les *teknivals*,** c'est une préoccupation majeure pour tous. Il ne s'agit pas là d'une réponse aux représentations sociales ou aux préjugés, il s'agit d'une expérience vécue, a minima dans les événements festifs, où les décompensations graves, si elles sont exceptionnelles, n'en sont pas moins impressionnantes.

### 1°) L'expérience indirecte des décompensations

Lolotte a été particulièrement marquée par la décompensation d'un usager sous kétamine, qui a perdu le contrôle de lui-même. Elle a renoncé pendant deux ans aux « *teufs* », lorsque son groupe d'amis a commencé à consommer de la kétamine. « *Des gens qui justement ne savent pas trop se contrôler, qui n'ont pas de limite, j'ai vu des mecs taper des crises d'épilepsie en plein tekos. Je tombe par terre, j'ai des convulsions, la bave qui coule, c'est pas amusant.* »

Medhi a lui aussi pu observer des décompensations dans les événements festifs : « *J'ai vu des gens qui, au bout de 2 tazs, ont pété les câbles, devenaient tarés et se faisaient*



*enfermer. Ils se retrouvent attirés par ça, mais c'est pas dans une bonne optique, ni un bon délire. J'ai un pote comme ça. Bon le mec avait « psychoté... Il avait dû prendre 3 tazes et le mec il avait fait tout de suite des crises de spasmodie, il a pété un câble, il s'est fait interné et tout. »*

Medhi considère qu'il est devenu « agoraphobe » en voyant ces pertes de contrôles alors que lui-même était sous produit : *« En fait sous l'effet de l'ecstasy, j'ai eu des trips en voyant des gens qui bad tripait des trucs comme ça. Ça m'a fait horreur en fait. J'ai eu des dégoûts que je n'avais pas avant. J'ai eu des dégoûts pour la maladie. Parce que je voyais des gens qui étaient dans des états tellement abominables que je me suis mis à m'imaginer qu'ils allaient me contaminer d'une maladie imaginaire, enfin un truc horrible [...] C'est d'ailleurs pour ça que je me suis mis à composer du son en fait, parce que comme j'aime les teufs, je supporte pas de me retrouver dans la foule. Donc je préfère me retrouver derrière. »*

Lolotte n'a pas vécu personnellement de décompensation grave ou *bad trip*. Des descentes, elle ne connaît que la fatigue ainsi qu'éventuellement un peu d'irritabilité, mais pas de véritable dépression ou stress. Il est en est de même pour Hakim et pour Sonia qui n'ont jamais eu d'expériences traumatisantes. Hakim, Sonia, Lolotte respectent des règles précises qu'ils se communiquent d'usager à usager. Ils évitent de boire de l'alcool avec les drogues hallucinogènes et modèrent leurs consommations en termes de fréquences et de quantités. Tony également a appris à se limiter. Il sait qu'il lui faut deux jours pour récupérer de la fatigue. Les limites que se sont fixées Hakim, Lolotte et Tony, leur ont évité des descentes trop violentes ou douloureuses. Tous trois procèdent à une évaluation du risque psychique, selon les produits et selon les circonstances. Lolotte n'a pas pris le risque d'expérimenter la Kétamine, compte tenu des effets qu'elle a pu observer. En revanche, il lui arrive de consommer du LSD avec une amie avec qui elle peut partager cette expérience. Jusqu'à présent, elle n'a eu que des bonnes expériences avec le LSD, mais elle compte y renoncer lorsqu'elle fondera une famille : elle sait qu'elle n'est pas à l'abri d'une mauvaise expérience.

S'il y a des règles générales qui permettent de réduire les risques psychiques, les réactions personnelles ne sont pas toujours prévisibles. Les hallucinogènes, la Kétamine sont les produits qui modifient le plus les états de conscience. Avec l'ecstasy, le risque est moindre, mais il n'est pas nul. Charles B., au stade de l'expérimentation, a vécu une mauvaise expérience avec l'ecstasy, mauvaise expérience qui n'était pas prévisible a priori. Charles B. est relativement prudent dans son expérimentation. Il a interprété ce *bad trip* comme un signal d'alarme et a renoncé à consommer de l'ecstasy. Pour autant, il reste à identifier quel facteur détermine ce que ressent l'usager. **Les usagers attribuent souvent les *bad trip* à la qualité du produit, mais ils s'interrogent aussi sur le produit lui-même : la façon dont il est consommé, le contexte, son propre état d'esprit.** Ces questions, l'usager se les pose lorsqu'il a vécu une mauvaise expérience et sa conduite ultérieure dépend de l'interprétation qu'il retient. Selon les cas, il considérera que la protection de son équilibre psychique exige qu'il renonce à la consommation de tel produit, ou bien qu'il lui faudra prendre davantage de précautions.

## 2°) Du *bad trip* à la gestion des états de conscience

Si Lolotte et Hakim ont tout fait pour éviter des descentes trop violentes, ceux qui, comme Mrs A., « *plongent dedans* », sans information préalable, les subissent presque inévitablement et, ce, d'autant que les consommations de drogues illicites sont arrosées d'alcool. Les excès des premiers temps sont, à chaque fois, sanctionnés par des descentes de plus en plus sévères.

Mrs A., 21 ans : « *Donc voilà, j'en ai fait plusieurs, des bad trip, du genre à m'évanouir [...] Mes potes qui sont obligés de me porter à quatre pour me sortir de la boîte [...] Un jour, mes nerfs ont lâché, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. J'ai failli me suicider, ça c'était fin du mois d'août. Là c'était vraiment le carnage. Je me disais : je ne passerai pas mes 17 ans, tu vois, mais vraiment, mais dans ma tête, j'y croyais, j'y croyais vraiment que ce n'était pas possible, je me voyais mourir tous mes week-ends.* »

Ce que vit Lily aujourd'hui est tout aussi violent mais, comme Mrs A. Avant, elle n'a pas l'intention de renoncer, ni à ses consommations, ni aux sorties en boîtes. Pour Lily comme pour Mrs A., l'expérience a valeur d'apprentissage.

C'est également l'interprétation que donne Mathias (17 ans) : « *Au début quand j'ai commencé à snifer, j'ai eu la tête qui tourne, envie de vomir et puis après ils ont commencé à mettre du son et je me sentais debout, réveillé et il était à peu près trois-quatre heure du matin, j'étais très speed. Et puis après, j'ai fait une descente. Comment dire, c'est comme si mon cerveau ne donnait plus d'énergie à mon corps, je me sentais faible, j'avais l'impression que mes muscles se tournaient, ça se resserrait. Puis, en fait j'étais à terre comme si j'étais en train de souffrir. Et puis mes potes m'ont vu et ils m'ont dit : ouais c'est normal, c'est une descente, c'est parce que tu n'as pas l'habitude. C'est la deuxième fois que je suis parti en bad trip.* »

Pour Mathieu comme pour Mathias, les descentes sont des épreuves qu'il faut apprendre à surmonter. De fait, si tous les usagers ne vivent pas des descentes aussi violentes, il y a bien un apprentissage des changements d'états de conscience, où l'utilisateur doit apprendre à distinguer ce qui est inévitable, comme la fatigue, de ce qui doit être interprété comme le signal d'un abus.

Tony (23 ans) a appris à gérer les descentes : « *Souvent, quand tu es tout seul, il faut vraiment gérer le truc, c'est un peu complexe tout seul [...]. Au bout d'un moment, tu sais que ton corps, il réagit à la chose, tu te dis qu'il faut que tu t'arrêtes quoi.* » *T'as l'impression de crever, surtout la première fois, tu ne sais pas gérer, tu ne sais pas d'où ça vient, c'est quand même assez surprenant, c'est assez drôle. Et, au fur et à mesure, après, ce qui est dangereux, c'est que tu as l'impression que tu deviens invulnérable, tu te dis c'est bon, je n'ai plus rien et c'est là qu'il faut faire gaffe surtout.* »

Tony a une longue expérience de la gestion des états de conscience. Il sait que le piège tient au sentiment d'invulnérabilité, un sentiment que donne toujours la consommation de stimulants et qui est redoublé par le fait de surmonter les troubles psychiques inhérents à la descente.

Les plus jeunes comme Lily, Mathieu, Mathias considèrent que **les *bad trip* sont une épreuve qu'il faut savoir traverser pour apprendre à « gérer sa défonce ».**

### 3°) La difficile perception des troubles psychiques

S'il y a des descentes sévères ou de mauvaises expériences qui bouleversent les cadres de la perception, les troubles psychiques des stimulants ne sont pas toujours aisés à identifier. Comme le remarque Sonia (19 ans), il faut, par exemple, mettre en relation un état dépressif ou bien une simple irritabilité plusieurs jours après une consommation de stimulants : « *C'est traître (rires), parce qu'en fait tu n'as pas de contrecoups, tu n'as pas de descente, rien. Mais genre quatre jours, cinq jours après, tu vas te sentir super irritable, ton frère, il va te saouler pour n'importe quoi, tes potes énervés, tu vas les trouver super chiantes, tu vas, genre, vraiment, tu vas être vénère (énervé), quoi, tu ne vas pas comprendre pourquoi.* »

Encore faut-il porter attention à ce que l'on ressent... **Les filles ont moins de difficulté que les garçons à reconnaître qu'elles sont déprimées ou angoissées** et s'interrogent plus volontiers sur leur fonctionnement psychique. C'est du moins le cas de Sonia ou de Mrs A., qui, au travers de ces expériences extrêmes, ont pu surmonter une dépression qu'elles mettent en relation avec leur histoire personnelle. Quelques garçons de ce corpus sont eux aussi attentifs à ce qu'ils ressentent. Charles B. par exemple n'hésite pas à reconnaître qu'il a « *chialé* » et Medhi se reconnaît un état dépressif, ainsi qu'une tendance à l'autodestruction. Mais la plupart des garçons de ce corpus sont moins attentifs à leur fonctionnement psychique.

**Plus les jeunes que nous avons interviewés sont insérés dans les sociabilités locales, moins ils s'autorisent à reconnaître des troubles psychiques.** Dans les cités, il faut être fort. Les faibles, « *ceux qui se réfugient dans leur cocon* », pour Kader, ce sont les toxicomanes, autrement dit, ce n'est pas lui, ce sont les autres puisque lui n'est pas un « *toxico* ».

Ainsi, Manor, pourtant attentif à ce qu'il ressent, affirme ne pas éprouver d'effets psychiques nocifs, l'herbe et l'alcool suffisent à le détendre : « *Je sais que je n'ai pas de souci normalement dans la tête, tu vois ?* »

Le principal trouble psychique dont Manor se plaint, ce sont les pertes de mémoire. Or, avec l'alcool, « *les trous noirs* » menacent. La première expérience de ce type a eu lieu, pour Manor, lors de la FERIA de Dax. Après le litre de vodka absorbé avec quatre ecstasys, Manor s'est retrouvé dans sa chambre d'hôtel : « *Le truc qui m'a marqué c'est de me battre avec un de mes meilleurs potes dans une chambre d'hôtel, presque tout casser et même pas s'en rappeler.* » Manor a subi, enfant, la violence de son père alcoolique. On peut penser que, s'il craint les pertes de mémoire, c'est aussi qu'il craint de reproduire des violences qui lui ont fait horreur, enfant, mais il ne le dit pas de façon explicite.

### 4°) Violences et stimulants

Quatre usagers seulement associent les drogues stimulantes à l'agressivité et à la violence, mais il s'agit à chaque fois d'épisodes particulièrement spectaculaires.

Laura (17 ans) mentionne un tabassage qui a conduit à un décès.

Mathieu ne donne pas détail. On sait seulement qu'il a été traumatisé : « *J'ai constaté qu'il y a des gens qui deviennent violents, ça c'est un truc qui m'a traumatisé. Après on m'a expliqué : chacun son comportement par rapport à la substance.* »

Jo (25 ans) a lui-même utilisé la cocaïne « *dans une fusillade* ».

Kader (20 ans) lui aussi se dit violent : « *L'alcool, la cocaïne, c'est les mêmes effets pour moi, on est excité, on speed, on est en confiance, on se prend pour Hulk sous cocaïne,*

*Terminator. Ça m'est arrivé de me battre sous cocaïne et d'épuiser une personne. J'en garde les traces en plus [...] Je me suis battu souvent sous cocaïne, là un coup de couteau, là un coup de fusil à pompe. »* Kader ne cesse d'illustrer la légende, au point qu'on ne peut manquer de s'interroger sur l'exactitude de ses propos. Au reste, à peine a-t-il évoqué la scène, qu'il la minimise aussitôt : *« Rien à voir avec la cocaïne, je me suis excité... La bagarre normale, de rue. »*

La violence sous cocaïne est illustrée dans les films qui sert de référence, mais les usagers qui en parlent sont relativement peu nombreux dans ce corpus. Au contraire de Mathieu, de Kader et de Laura, qui sont tous trois en relation avec des trafiquants qualifiés de « racaille » par Laura, Lolotte, Mrs A., Tony et Hakim se tiennent à distance des situations les plus problématiques. Dans ce cadre relativement protégé, les comportements agressifs sont spontanément attribués à la personnalité plutôt qu'au produit. L'expérience collective de la cocaïne est encore limitée : la violence n'est pas – ou pas encore – associée dans les esprits aux drogues stimulantes (voir 8. Drogues et cités).

Mrs A. (21 ans) a évoqué le risque de violences sexuelles. À 16-17 ans, elle et son amie entraient gratuitement dans les night-clubs, invitées par des videurs ou par des dealers :

– *« À cet age, j'avais 16 ans, 17 ans, je rentrais à l'œil, les petites métisses, il n'y en avait pas beaucoup [...] C'était « vas-y », les portes sont grandes ouvertes [...] Ils s'occupaient de nous, les petites, on s'enflammait [...] Je me suis enflammée [...] À 5 heures du mat, les videurs, ils allaient chercher leur petite meuf de 16 piges et ça pouvait mal se passer. Y a eu trop de cas comme ça. »*

– *« Tu le savais ? »*

– *« Oui, je le savais, mais j'étais complètement inconsciente complètement inconsciente. Et donc j'y suis allée, et j'ai eu de la chance qu'on ne me fasse rien. »*

La version de Kader (20 ans) fait apparemment écho à celle de Mrs A. : *« Celui qui prend de l'alcool ou des bonnes traces de cocaïne ou d'héroïne [...] ça peut être négatif comme positif. Je t'explique. Pour un mec qui veut une fille : la faire boire et profiter d'elle. Le lendemain, elle est inconsciente, ça c'est positif entre guillemets. Et négatif, c'est quand quelqu'un te dit : je suis inconscient quand je prends ça. Il peut nous porter préjudice. »*

Héroïne, cocaïne ? Encore une fois, Kader introduit un doute dans notre esprit. Kader est un « beau parleur » et fait passer beaucoup de choses en rigolant. Il est beaucoup plus crédible lorsqu'il décrit le monde des mytho : *« La cocaïne, pour comprendre, faut vraiment être dedans. Le joint c'est comme la cigarette, t'as pas besoin d'être spécialiste. Là c'est plus des mytho, ils mentent, des histoires qui ne tiennent pas la route, des beaux parleurs, même lui ne sait pas qu'il ment. »*

Il en est des violences sexuelles comme il en est des drogues. Pour aller au-delà des représentations sociales, elles exigent un travail spécifique. Le témoignage de Mrs A. montre que les très jeunes filles courent effectivement des risques qui rendent ce travail nécessaire.

## **5°) Cocaïne et troubles psychiques**

L'identification des risques psychiques se fait lentement. Après plusieurs années d'expérience des drogues synthétiques, les effets des abus sont connus et se transmettent d'usager à usager. Ils citent sans difficulté la nervosité, l'anxiété, la fatigue, l'état dépressif. Ces mêmes troubles sont également mentionnés pour les amphétamines, qui n'ont pas une bonne réputation, mais ces troubles sont peu cités, voire déniés pour la

cocaïne.

Interrogés par l'enquêteur, ni Mrs A. ou Lolotte, ni Manor ou Tony n'ont constaté d'effets psychiques nocifs avec la cocaïne, d'états dépressifs ou de tendances à donner des interprétations paranoïaques. Ce n'est pas le cas du cannabis, dont les effets psychiques sont maintenant bien identifiés dans les cités (Voir Drogues douces drogues dures, 4.2.).

L'expérience collective, acquise au cours des vingt dernières années de diffusion du cannabis, fait qu'un usager peut avouer qu'il a vécu une mauvaise expérience avec le cannabis sans passer pour un faible d'esprit, ce qui n'est pas le cas pour la cocaïne.

**Dans les quartiers aujourd'hui, le cannabis a la réputation d'affaiblir alors que la cocaïne, au contraire, rendrait fort.**

Kader n'hésite pas à reconnaître « *la boule d'angoisse* » que provoque chez lui la consommation de cannabis :

– « *Celui qui arrête le joint et qui reprend, il a toujours une petite boule dans le ventre. Avec le joint, on est absent, stressé. Dès que tu fumes et que tu as une petite boule d'angoisse, faut arrêter le joint.* »

– « *Est-ce que la cocaïne, ça peut te rendre parano ?* »

– « *Non, au contraire pour moi, avec la cocaïne, j'étais vif, les yeux ouverts, j'étais là, en confiance, sûr de moi. En fumant le joint j'étais une vraie chlague (toxicomane), une vraie merde.* »

Kader est en prison et l'entretien est mené par un éducateur. C'est encore un petit revendeur et, s'il veut acquérir un statut parmi les grands, il doit démontrer sa force psychique et ne doit pas se plaindre.

Laura (17 ans) est la seule de cet échantillon à faire état de troubles psychiques, dus à la cocaïne, troubles que les autres usagers ne semblent pas avoir perçus : « *Quelqu'un qui prend beaucoup de cocaïne, il pète un câble dans sa tête, mais on ne voit pas trop la différence.* »

Laura, il est vrai, hérite de l'expérience de ses parents, tous deux dépendants de l'héroïne. La cocaïne était, selon la formule qu'elle utilise, « *diabolisée* » dans sa famille.

Robert, lui, attribue la nervosité à l'inexpérience des premiers temps : « *Je ne dirais pas que tu as envie de pleurer mais genre bad trip quoi, un peu nerveux [...]. Maintenant ça va, je gère, j'essaye de pas trop taper avant de dormir...* » Pour les troubles du sommeil, il les banalise : « *De toute façon, niveau sommeil, que je tape (consomme) ou que je tape pas, je ne dors pas, donc (tires). Ce n'est pas un truc qui me gêne.* »

Robert consomme des stimulants depuis l'âge de 16 ans et sa consommation de cocaïne est particulièrement régulière. Ce qui l'inquiète aujourd'hui, ce sont les changements qu'il observe en lui :

– « *Je sais que depuis que je tape vraiment, quand je réfléchis, et je me regarde avec les gens comment je suis, à ma façon de penser, eh bien, j'ai vachement changé. Mais je n'ai pas changé dans le bon sens.* »

– « *Vas y, développe.* »

– « *Rien qu'un truc tout ballot bête quoi, avant j'avais vachement la pêche, vachement dynamique, toujours à rigoler, vachement speed et maintenant les drogues, ça m'a cassé, maintenant je suis tout mou, je ne suis pas si sociable que ça, je ne sais pas comment expliquer, même moi je ne me comprends même pas moi-même [...]. C'est comme si j'avais une autre personnalité.* »

Robert est sans doute un des usagers de ce corpus qui a la plus longue expérience de la cocaïne. Il a longtemps conservé une relative maîtrise de sa consommation, en s'imposant

des pauses qu'il respecte encore, mais à défaut d'autres investissements, la consommation de cocaïne prend chaque jour une place plus importante. La cocaïne a longtemps été fonctionnelle, pour faire la fête, pour mieux communiquer, elle est devenue un besoin, autant dire une dépendance.

**La perte de l'équilibre psychique est le risque le mieux identifié avec les stimulants.** Dans le cadre festif, les usagers craignent les décompensations spectaculaires qu'ils ont vécues eux-mêmes ou observées dans leur entourage.

**Hors du contexte festif**, les troubles psychiques sont difficiles à identifier, pour deux types de raisons :

- **Les difficultés du diagnostic** : dépression et interprétations paranoïaques sont d'autant plus difficiles à percevoir que la cocaïne donne un sentiment d'invincibilité. La dépression est considérée comme un signe de faiblesse, particulièrement par les garçons.
- **L'accès au produit** : l'usage occasionnel provoque peu de troubles. Seuls les trafiquants finissent par les constater d'abord sur leur entourage avant d'être à même de les observer sur eux-mêmes.

### 7.3. LES RISQUES SOMATIQUES

Peu de risques somatiques sont mentionnés spontanément par les usagers. Tous connaissent, par expérience, les malaises, les vomissements et quelquefois même les évanouissements, le plus souvent dû aux abus, mêlant alcool et drogues. Mrs A., (21 ans) Mathieu (18 ans), Mathias (17 ans), Lily (16 ans) décrivent des épisodes d'intoxications aiguës. Mrs A. pose elle-même le diagnostic de comas éthyliques qui ponctuaient chacune de ses sorties, c'est-à-dire chaque week-end lorsqu'elle avait 16 ans.

#### 1°) Les effets somatiques

Les effets spécifiques des stimulants, comme les crispations de mâchoires, la perte de l'appétit et les palpitations, sont connus de presque tous. Ils sont cités par ceux qui les ont éprouvés personnellement :

- **Les dents**, les crispations de mâchoires sont signalées par Lily, Maeva, Jéjé, Hakim, Mrs A., Laura. Au-delà de la perception immédiate, la menace, à plus ou moins long terme, inquiète Mrs A., Laura, Hakim et Maeva, qui ont une dentition fragile.
- **L'amaigrissement** est signalé par quatre usagers. L'amaigrissement de Mrs A. et de Laura, spectaculaire au moment de la découverte des drogues de synthèse, a servi de signal d'alarme. Il est à l'origine d'un signalement par le lycée pour Mrs A., d'une prise de conscience et d'un échange entre Laura et sa mère.
- **Les symptômes cardiovasculaires**, Mathieu et Jéjé signalent des douleurs cardiaques. Hakim a éprouvé des palpitations, Kader ne les a pas éprouvées personnellement, mais en a été informé par un autre usager.

Les voies de consommations sont également à l'origine de symptômes :

- **Ulcération des muqueuses nasales**, signalée par Lolotte, Lily, Sonia.
- **Difficultés respiratoires** liées à la fumée, signalées par Mrs A. Lolotte et Lily.

Faute d'un questionnaire fermé, il n'est pas possible d'évaluer l'état de santé des usagers interviewés. Ce n'est pas une question qui semble les préoccuper ou, du moins, ils ne l'abordent pas spontanément. Mathias (17 ans) semble pourtant souffrir de symptômes

inquiétants, mais il choisit de les passer sous silence :

– « *Et ta santé ?* »

– « *J'ai des remontées de sang, je crache du sang, je ne sais pas si c'est à cause de ça. Ça m'arrive certains jours. L'autre jour, en cours de physique, j'avais envie de vomir, je me suis mis à la fenêtre et j'ai craché des boulettes de sang. Tout le monde veut m'emmener à l'hôpital et moi je ne veux pas* »

– « *Pourquoi tu ne veux pas ?* »

– « *Parce que si c'est vraiment grave, après mes parents vont savoir, il va falloir que je prenne des médicaments, ça je ne veux pas.* »

Medhi, lui, souffre de coliques néphrétiques. Il se demande si le mauvais fonctionnement du rein peut être mis en relation avec ses consommations de drogues. Medhi se reconnaît une mauvaise hygiène de vie. C'est une préoccupation que partagent Sonia et Lolotte.

## 2°) Les risques de contamination

**Le risque de contamination des maladies infectieuses est manifestement connu par tous.** Pour le virus du sida, Laura et Mathieu sont les seuls à en parler mais ce sont aussi les seuls qui ont recours à l'injection. Pour le risque de contamination du virus de l'hépatite C, il est commenté par Hakim, Mathieu, Sonia, Mathias, Lily, Maeva et Kader. Sonia applique strictement les consignes préventives.

Kader cite la paille personnelle, sans préciser quel est son comportement. Mathieu et Mathias, interviewés par un acteur de réduction des risques, se montrent bons élèves. Mathias :

– « *Quand on me propose une paille, je refuse, j'ai ma paille, je sors mon papier.* »

– « *Et depuis quand ?* »

– « *Depuis toujours, j'ai appris ça avant. C'est comme les seringues, c'est personnel.* »

– « *Tu penses que c'est bien intégré, ça ?* »

– « *Je pense qu'il faut avoir sa paille sinon, quand on est bien frais (défoncé) et qu'il n'y a rien c'est : bon, passe ta paille et puis voilà.* »

Laura (17 ans), également interviewée par un acteur de réduction des risques, adopte un ton plus provocateur. Toute action de prévention est, selon elle, vouée à l'échec :

– « *Et les gens qui sniffent avec la paille, ils font gaffe ?* »

– « *Non, c'est : je te passe le truc, je te passe la paille avec. Les gens que je connais, ils sont tellement contents d'avoir de la cocaïne qu'ils passent la trace et la paille en même temps.* »

Lily reconnaît qu'elle-même prend des risques : « *C'est bête le discours que j'ai, c'est bête, les hépatites, on pourrait super facilement les éviter, juste en changeant de paille tout ça. Mais j'y ne pense pas trop. Par contre au Technival j'ai fait attention, j'avais une paille, je sais que Maeva s'en est servie, mais tant que c'est ma paille, je n'ai pas trop de crainte.* »

Refuser le partage du matériel avec les inconnus mais le partager avec les proches, c'est également la règle que suit Hakim : « *Je crois que là-dessus on est quand même assez conscient. Je dirais que par rapport à la paille y a beaucoup de contaminations qui peuvent se faire comme ça. Mais bon, avec des gens qu'on ne connaît pas trop, on va changer de paille et tout. Avec des très bons potes, généralement on s'en fout un peu... (rires) Ce n'est pas bien, je sais !* »

Hakim reconnaît que son comportement est quelque peu « magique » : « *Je crois que je ne*

*suis pas le seul à l'avoir, par rapport aux maladies... Ça a un côté un peu magique à mes yeux. On sait très bien qu'il y a des gens qui... Qu'on ne chope pas le sida forcément au premier rapport, d'un coup. Y a des gens qui ont eu des rapports pendant des années avec des gens atteints du virus et qui ne l'ont jamais eu... Y a de gens pour qui il suffit d'une fois pour que ça se passe... C'est vachement lié aux défenses immunitaires, euh... ça a tellement un côté irréaliste... J'ai peut-être pas trop envie d'y penser. Je crois que c'est ça, hein... »*

Cette attitude face aux risques est assez courante ; c'est précisément le type de comportement auquel la prévention doit s'attacher avec des campagnes de sensibilisation. Les usagers de ce corpus savent tous qu'il ne faut pas partager le matériel sous peine de se contaminer, mais ils connaissent mal les conséquences de l'hépatite, une maladie que beaucoup ont encore du mal à prendre au sérieux.

La question du risque sexuel n'a pas été abordée spontanément par les usagers et les enquêteurs n'ont pas songé à poser la question. Hors entretien, la question a été posée à Lily (16 ans) qui s'est contentée de répondre qu'elle n'allait pas dans les night-clubs pour draguer, tandis que Laura (17 ans) se montre provocatrice : « *Sous cocaïne t'as vachement envie, tu peux te dire : tant pis, on fait ça sans capote, j'ai vachement envie, voilà* ». Tous les usagers ne sont pas de son avis. Sous produit, Medhi trouve que c'est parfois un peu bizarre. On n'en saura pas davantage.

**D'une façon générale, les risques somatiques sont sous-évalués. Les risques cardiaques ne sont pas identifiés. Tous les usagers connaissent les risques de contamination par les virus du sida et des hépatites. Les plus jeunes ont du mal à se sentir concernés.**

#### **7. 4. DE LA QUALITÉ DU PRODUIT À LA RÉPRESSION**

##### **1°) Usagers trafiquants, des risques différenciés**

Usagers et trafiquants ne courent pas les mêmes risques. Certains de ces risques sont symétriques. A trop fréquenter les usagers, les trafiquants risquent de devenir eux-mêmes consommateurs. C'est ce qui est arrivé à Jo ou à Jack. Dans les trafics très organisés, décrit par Jéjé, les petits revendeurs en bas de l'échelle ont très peu de contact avec les usagers. Dans ce cadre, l'initiation de la consommation ne passe pas par leurs clients. Le jeune peut prendre l'initiative de se servir sur les paquets qu'il livre, mais s'il est surpris, il est sévèrement sanctionné, exclu des réseaux de trafic. La situation est tout autre pour les trafiquants en contact avec les usagers, qui peuvent être servis à domicile ou bien servir les clients à leur propre domicile. Ce type de trafic implique des relations personnalisées. Il conduit presque systématiquement les trafiquants à devenir eux-mêmes consommateurs.

Outre l'exclusion des réseaux de trafic, les dealers ont des risques spécifiques liés à l'usage : l'accès au produit est aisé. Pour les intermédiaires, la régulation se fait plus ou moins bien en se limitant au snif, prélevé sur un paquet. Mathieu, Mathias, Laura ne consomment de la cocaïne que lorsqu'elle est « *gratuite* ».

Laura, 17 ans : « *J'ai vu aussi que l'effet était court, donc je me suis dit que, moi aussi, je ne dépenserai pas de la tune là-dedans. On me l'a toujours offert.* »



Pour Mathieu et Mathias, cela revient à consommer deux à trois snifs quotidiens. Pour les dealers, qui ont à disposition un stock, le contrôle de la consommation est plus difficile. Jo (25 ans) s'imposait de ne pas consommer quotidiennement. Selon les périodes, il s'offrait 2 à 8 soirées par mois, sans limites de quantité.

Robert (23ans) s'impose des pauses, de plus en plus difficiles à respecter. Robert sait ce qui le menace : « *Ceux qui tapent (consomment) la plupart du temps, ils finissent mal... Moi les gens que je connais, qu'habitent dans une cité et qui ont tapé, ils sont tous tombés dans la rabla (héroïne) ou dans la base.* »

La rumeur condamne le dealer qui consomme à la déchéance. Celui qui trafique ne doit pas consommer, la règle s'est imposée dans les cités dès la fin des années 80 mais si elle a pu être respectée lorsqu'il s'agissait de l'héroïne, la règle s'est révélée mal adaptée au trafic de drogues festives. L'utilisateur dépendant n'a pas toujours le choix de son dealer. Il lui faut son produit tout de suite et quotidiennement. Il peut être contraint d'acheter dans la rue à des petits revendeurs qui les méprisent. Les usagers festifs n'ont pas cette contrainte. La plupart peuvent s'offrir le luxe de choisir leur dealer et lorsqu'ils ont le choix, ils privilégient généralement les vendeurs qui peuvent attester de la qualité parce qu'eux-mêmes consomment ce qu'ils vendent et qui de surcroît, ne les méprisent pas.

Les usagers de ce corpus n'achètent pas dans la rue. Jéjé, qui décrit le trafic de cocaïne de rue dans des cités du Val d'Oise, y a peut-être eu recours exceptionnellement pour un week-end, mais, comme tous les usagers de ce corpus, il passe habituellement par des dealers qu'il connaît personnellement. Il en est de même pour Manor. Manor connaît bien sa banlieue, il a sans doute des relations avec toutes sortes de délinquants, dont des trafiquants non-consommateurs. Mais ce n'est pas auprès d'eux qu'il se procure son produit. Il privilégie ceux qui consomment parce qu'il connaît le mépris du milieu de la délinquance pour les usagers. Un usager qui trafique offre en outre de meilleures garanties en terme de qualité.

## 2°) Le risque lié à la qualité

**Le risque dont les usagers non-trafiquants parlent le plus spontanément, c'est le risque lié à la qualité des produits.** Ceux qui trafiquent n'ont pas ce souci ou, du moins, ils n'en font pas état dans ce corpus. Robert ou Jo, tous deux trafiquants, garantissent la qualité des produits qu'ils vendent et, les plus jeunes, comme Mathieu (18 ans), Mathias (17 ans) et Kader (20 ans) se contentent de ce qu'on leur donne en échange des services rendus.

En revanche, la qualité est une préoccupation majeure pour Lolotte, Tony, Hakim, Charles B., Jéjé, Sonia et Medhi Tous développent longuement les précautions qu'ils prennent pour éviter les produits de mauvaise qualité, qui rendent malades et auxquels ils attribuent les mauvaises expériences ou *bad trip*.

L'ecstasy est le produit dont ils se méfient le plus. La qualité de ce produit qui s'ingère est impossible à évaluer par la vue ou en goûtant, comme on peut le faire avec une poudre. C'est ce qui conduit Sonia à renoncer à l'ecstasy au profit de la MDMA, même produit vendu sous forme de poudre. Quant à Mrs A., la baisse de la qualité de l'ecstasy est une des raisons qui l'a conduit à privilégier la cocaïne.

En matière de qualité, la principale précaution est la confiance que l'usager peut accorder à celui qui lui procure le produit. C'est par son amie Alice que Sonia se procure cocaïne ou MDMA et celle-ci fait confiance à un ami à elle qui est lui-même un consommateur expérimenté et qui revend une part de ce qu'il consomme. Acheter dans les quartiers est un risque que ne prennent que ceux qui, comme Medhi ou Chacha, ont conservé des liens de confiance avec un ou deux amis d'enfance, ce qui garantit qu'il n'y aura pas « *d'embrouilles* ». Pour les autres, ils évitent, comme Charles B., d'entrer en contact avec « *les gros matous du quartier* ».

Les consommateurs interviewés dans ce corpus parlent peu du prix, si ce n'est pour se féliciter du prix élevé de la cocaïne qui limite la consommation. Hakim et Tony, tous deux consommateurs, et tous deux en situation précaire, n'achètent pas de cocaïne. Ils se contentent de ce qui peut leur être offert dans les fêtes.

### 3°) Les risques liés à la répression

À l'exception des trois usagers incarcérés, les usagers de ce corpus n'ont pas abordé spontanément le risque lié à la répression. Lorsque Medhi parle de ses relations avec les policiers, il en parle en tant qu'enfant de l'immigration et non pas en tant qu'usager de drogues. Medhi qui « *est propre sur lui* » a bien quelques histoires à raconter « *comme tout le monde* » mais il n'a pas eu de graves problèmes. Sa technique, c'est d'être respectueux : « *ça ne sert à rien de faire le malin* ». Chacha n'est pas « *vierge* », il a fait « *des conneries* », « *des voitures pétées, des trucs comme ça* », lorsqu'il était encore adolescent, avec des jeunes de sa cité, mais il n'est pas identifié comme usager. Il semble que ce soit le cas de tous ceux qui ne sont pas impliqués dans le trafic.

Il est impossible de savoir si le fait que les usagers de ce corpus n'ont pas parlé spontanément de la répression, parce qu'ils estimaient que cela n'était pas le sujet de l'enquête et qu'il y avait déjà suffisamment à dire sur la consommation de drogues et les risques, ou bien si le sujet n'a pas été abordé parce que le silence est la protection classique de toute activité délinquante. Sans doute aurait-on obtenu de tout autre discours si les questions avaient été orientées sur la répression et ses impacts. Mais tel n'a pas été le cas.

Kader, interrogé en prison, est le seul qui, lorsque la question des risques lui est posée, répond sans hésitation : « *Par rapport aux keufs, bien sûr* ». La réduction des risques n'évoque rien pour Kader. En revanche, il a beaucoup à dire sur « *les jeunes des cités* ». Il est lui-même quelqu'un qu'il faut « *laver au Karcher* » : « *J'ai fait de l'argent facile comme tout le monde, j'ai fait des plans. J'ai tous les critères des jeunes des cités, comme dit Sarkozy. Je corresponds à quelqu'un qu'il faut laver au Karcher [...] C'est traîner, les choses quotidiennes, manger, faire pipi, caca, jeter les trucs par terre, tout casser, insulter, blasphémer, forniquer, agresser. On voit bien à la télé partout... Les viols, des trucs graves, des gangs de quartiers, beaucoup de chose qui nous gangrènent...* »

Kader est devant son micro. Il plaide coupable : « *OK, faut assumer ses conneries, mais après faut arrêter. Quand il y a une connerie, il y a un problème, une source. En gros, si j'ai consommé c'est de ma faute, c'est parce que je n'ai pas travaillé. Mais si je n'ai pas travaillé, c'est parce que je n'ai pas la volonté et si je n'ai pas la volonté c'est parce que j'ai raté les cours et, si j'ai arrêté les cours, c'est parce qu'il n'y avait pas de conseillers d'orientation. C'est leur boulot. Chacun sa merde, chacun son boulot. Faut assumer son boulot. Innocent ou coupable : 50-50. Je ne vais pas dire : c'est de leur faute à eux. C'est ma faute à moi. Même si je vais en prison, c'est un mal pour un bien. Même si je suis innocent dans cette histoire, je me prends en main. Tout ce que j'ai fait de mal, maintenant*

*je sais que c'est grave, je reconnais la gravité des choses. Mais je dirais 50-50. »*

Kader cherche à se justifier. C'est la raison pour laquelle on a quelques difficultés à le prendre au sérieux lorsqu'il se présente comme quelqu'un « qui compte dans le quartier ». Car Jo et Jack, tous deux trafiquants, assument la responsabilité entière de leurs actes : ils sont coupables, ça ne se discute pas.

Jack (19 ans) se sent d'autant plus coupable qu'il a commencé à consommer de la cocaïne immédiatement après sa première incarcération pour trafic de cannabis et d'ecstasy. Il refusait alors de vendre de la cocaïne : « *c'est trop grave* ». Mais en sortant de prison, il se met à consommer de la cocaïne sur mode compulsif : « *En sortant de prison, j'ai rencontré un mec qui était avec moi, qui habitait la ville X. [...] On ne va pas dire que j'étais dépendant, mais à force de traîner avec cette personne qui tapait deux grammes dans la journée, ça devient une habitude [...]. La personne qui habite à X avait beaucoup de connexion pour la cocaïne et voilà.* »

Voilà comment Jack est devenu dealer de cocaïne. Jack est le seul de ce corpus à attester d'un mode de consommation lié à la prison. Mais selon J-B. Selleret, éducateur en maison d'arrêt, cette trajectoire de consommation n'a rien d'exceptionnel. Les consommations initiées dans ce cadre n'ont rien de festif, elles sont au contraire particulièrement compulsives.

**TABLEAU CONNAISSANCE DES RISQUES**

Nom	Connaissances produits	Risques psychologiques /psychiques	Risques physiques RDR	Gestion de la consommation	Connaissances RDR
<b>Lolotte 24 ans</b>	Expérience personnelle ++ Recherche de l'info ++	Délire, perte de contrôle	Malade, vomir, nez, fatigue. Effets à long terme	S'entoure d'amis avec projet de vie, travail. Ni rabla, ni héroïne, ni intraveineuse, ni crack	Utilise les brochures. Testing Associations
<b>Medhi 21 ans</b>	Expérience personnelle + Recherche information	Paranoïa, dépression, décompensation, perte de contrôle	Coliques néphrétiques, Mauvaise hygiène de vie et alimentation Effets à long terme	S'entoure d'amis avec projet de vie, travail. Limiter les fréquences de consommation	Indirecte Projet d'abstinence à venir
<b>Tony 23 ans</b>	Expérience personnelle et indirecte	Perte de contrôle	« Tomber dans les pommes », fatigue	Ne consomme plus seul, se repose quand il travaille. Problèmes de fréquence des fêtes. Ni héroïne ni intraveineuse	Indirecte Utilisation d'une paille personnelle
<b>Hakim 25 ans</b>	Expérience personnelle et indirecte	N'a pas connu de descentes. Crise de tétanie d'un ami.	Palpitations, serrer les dents, mâchoires crispées	Ne consomme plus seul savoir pourquoi Problèmes de fréquence des fêtes Tester quelques produits	Indirecte Utilisation d'une paille personnelle, pas systématique
<b>Mathieu 18 ans</b>	Information très limitée « je savais rien au début »	Troubles de la mémoire	Décès dû aux crises cardiaques	Destin choisi de toxicomane par voie intraveineuse	Stéribox, Bus Croix-rouge Sida Utilisation d'une paille perso.
<b>Charles B. 18 ans</b>	Manque d'information mais la recherche	Panique, dépression, délire.		Arrêt des abus puis abstinence Ni héro ni crack	
<b>Laura 17ans</b>	Transmission multiples Lectures/ ASUD	« Peter un câble », violence	Dents, amaigrissement. Le soin de soi, se laver	Destin toxicomane Pas de crack, effet « trop minime » en intraveineuse avec le Skenan	Utilisation d'une paille personnelle : jamais N'utilise pas de préservatifs
<b>Jéjé 20 ans</b>	Expérience personnelle Limitée à utilité immédiate	Agressivité, hargneux parano, « blasé » de la vie	Douleurs cardiaques, fatigue, perte d'appétit	Travail plus Limiter fréquences de prise Pas d'intraveineuse, ni d'héroïne. Le doute	
<b>Sabrina 21 ans</b>	Refus de la conso= pas d'intérêt pour l'information		Coupage : mort aux rats. Risques mortels	Abstinentes sauf alcool et cannabis	
<b>Manor 25 ans</b>	Infos scientifiques limitées. Connaissances du terrain	Trouble de la mémoire Paranoïa citée pour cannabis	Grincer des dents	Limiter les fréquences. Abstinence à terme	

<b>Sonia 19 ans</b>	Information recherchée par relation de confiance	Dépression, mensonge, bad trip, irritabilité	Utilisation d'une paille personnelle	Plus de socialisation, limiter les fréquences de consommation, recherche de qualité, projet de vie Crack, héroïne, intraveineuse	Prend des flyers mais refuse d'entrer en relation avec des associations
<b>Chacha 19 ans</b>	Recherche active d'information	N'en fait pas mention pendant entretien		Plus de contrôle de la quantité, des fréquences, Regard critique sur les fréquentations ; qualités/ embrouille	S'informe auprès associations
<b>Mrs A</b>	Aucune au début, expérience personnelle	Dépression, tentative de suicide, irritabilité sauf avec la cocaïne	« Cracher ses poumons », dents, amaigrissement	Renonce à sortir en boîte trop associée à ses consommations Pas de free-base, ni héroïne, ni kétamine	
<b>Robert 23 ans</b>	Aucune au début Expérience personnelle	Joue sur la personnalité Besoin	Vieillessement, être marqué au visage, visibilité de la perte de poids	A du mal à faire des pauses Cocaïne fumée et basée	
<b>Mathias 17 ans</b>	Information très limitée	Délire	Essoufflé, crache du sang, évanouissements, vomissements	Festif incontrôlé Ni héroïne, ni intraveineuse	En contact avec les bus RDR, prends des flyers, Utilisation d'une paille personnelle
<b>Lily 16 ans</b>	Information limitée	Descentes violentes, saute d'humeur	Vomissement, douleurs abdominales, grincement des dents, problème de respiration, teint violacé. Problème de circulation lié à son hépatite	Préfère ne pas penser aux risques Expérimentations incontrôlées	Cite l'utilisation de pailles, mais se tient à distance des associations (peur des parents).
<b>Jo 25 ans</b>	Pas d'information Risques niés au début puis expérience personnelle	Perte de contrôle de soi	Décès des grands	Avoir un mental d'acier Ou ne pas consommer Prison	Associations considérées comme peu fiables
<b>Maeva 17 ans</b>	Peu d'informations		Paille connaît mais partage Dents fragiles	Expérimentation contrôlée	A distance des associations (appréhension parentale)
<b>Kader 20 ans</b>	Manque d'information	Stress avec le cannabis	Arrêt cardiaque Corpulence Préservatif difficile à mettre	Consommation festive	Absence d'information dans les quartiers/ cite les hépatites
<b>Jack 19 ans</b>	Manque d'information				

## 7.5. CONNAISSANCE DU DISPOSITIF DE RÉDUCTION DES RISQUES

Les objectifs de l'enquête ont été présentés aux usagers : aboutir à des outils de réduction des risques adaptés aux nouveaux usages pour une association de réduction des risques. Ce cadre introduit indéniablement un biais ; il implique de faire une présentation de ce qu'est la réduction des risques. Toutefois, cette présentation a été souvent sommaire. La méconnaissance du dispositif apparaît clairement pour des usagers comme Charles B., Sabrina ou Robert. Autre biais, les étudiants et les stagiaires n'ont pas toujours songé à interroger les usagers sur cette thématique, que la plupart maîtrisaient mal. On ne sait pas, par exemple, ce que pensent Tony et Hakim du dispositif de réduction des risques, mais ils connaissant manifestement le contenu des messages.

Du point de vue des attitudes, on peut distinguer de manière schématique :

### 1°) Les usagers qui connaissent le dispositif et l'apprécient

C'est le cas de Lolotte et de Chacha, tous deux en relation avec des acteurs de la réduction des risques. Lolotte est la seule qui a eu recours au testing. Elle est très informée, mais continue à être en quête d'information. Elle recherche actuellement une information scientifique sur les effets à long terme des stupéfiants.

Mathieu et Mathias ont été contactés dans le cadre d'une action de réduction des risques. Mathieu (18 ans) a eu un premier contact avec le Bus de la Clinique Liberté, lors d'un technival en Italie. Il avait alors 14-15 ans et avait pris du LSD pour la première fois. Pendant la descente, il s'est senti mal et a pu se réfugier dans le Bus où il a pu se reposer en attendant de retrouver ses esprits.

Mathias (17 ans) a trouvé dans le Bus une information sur les drogues à laquelle il n'avait pas accès autrement :

- « *Est-ce que tu as cherché à te documenter sur d'autres drogues ?* »
- « *En fait c'est grâce à votre caravane. À chaque fois que je passais, je voyais, je prenais toutes les petites fiches sur la cocaïne, les ecstasys, tout ça. Sinon je prenais ça (je consommais) sans trop me renseigner dessus.* »

Mathieu et Mathias vivent en cité. Ils sont des exceptions, car la plupart des jeunes refusent le contact. Sans doute par respect pour leur interlocuteur, ils ne font pas état des croyances qui font obstacle à l'accès au dispositif.

### 2°) Les usagers qui se montrent défiants

Trois usagers font état de leur défiance.

Laura (17 ans) prend un malin plaisir à montrer l'inanité de toute tentative de prévention :

- « *Et les gens qui snifent avec la paille, ils font gaffe ?* »
  - « *Non, c'est « je te passe le truc, je te passe la paille avec ».*
- Elle-même n'a pas utilisé de préservatif : les précautions et le désir ne font pas bon ménage. Laura (17 ans) connaît tout depuis l'enfance puisque ses deux parents sont toxicomanes. Ses parents ont bien tenté de l'avertir des dangers :
- « *On m'a dit « c'est pas bien ».*
  - « *Mais qui ?* »
  - « *Mes parents, ils me disaient : c'est pas bien, nous, on a déjà essayé, c'est pas bien, on est tout maigre ».*
  - « *Ils utilisaient quel terme pour en parler ?* »
  - « *Ils me disaient : c'est pas bien, ça rend les gens menteurs, voleurs. Et ils disaient : on est tout maigre à cause de ça ».* »

La prévention, pour Laura, n'est qu'un conte pour endormir les enfants.

Jo se montre tout aussi sceptique. Interviewé par un éducateur, il n'hésite pas à disqualifier l'action des associations. Il a connu un acteur qui, tout en distribuant des seringues pour une association de réduction des risques, continuait de consommer de l'héroïne. Il commence par reconnaître la nécessité du travail : « *Tu le vois en journée, tu te dis c'est un gars en or, ce qu'il fait c'est bien* ».

Mais il disqualifie l'association, qui a mis plus d'un an pour prendre conscience de la consommation de cet intervenant : « *Une fois je l'ai vu [...] Il a commencé à s'injecter dans l'arrière-salle. Et ce n'est qu'à partir de là qu'ils (responsables associatifs) ont commencé à voir qu'il était un peu bizarre. Il a duré longtemps, un an, un an et demi et après c'était la descente aux enfers.* »

Jo parle en tant que trafiquant de drogue, la protection de la santé n'est pas sa tasse de thé. Il n'imagine pas que la circulation de l'information d'usager à usager puisse être l'objectif d'une association de prévention. Or, l'information a effectivement circulé. Le quartier de Jo est un de ceux où les seringues étaient accessibles sur place, ce qui n'est pas si fréquent dans les cités de la banlieue parisienne.

Sonia ne connaît pas les associations de réduction des risques. Tout juste est-elle passée près des stands, lors du dernier teknival. Elle n'a pas eu envie de s'approcher, qu'il s'agisse de la Croix-rouge, des pompiers ou des associations d'auto-support, qu'elle ne semble pas distinguer : « *Ils font la gueule tu vois. Ils sont là et tu te dis : mais qu'est-ce qu'ils font ? ils vendent quoi ?* »

Ce qui ne l'a pas empêché de prendre des flyers : « *Je vois des petits flyers qui m'intéressent, je les prends. Quand il y a des trucs intéressants, t'apprend toujours des trucs quoi.* »

La défiance de Sonia envers les associations, c'est la défiance qu'elle ressent envers le milieu « *teufeur* » : « *C'est des gens trop bien, mais justement il est là le hic, c'est que faut pas oublier que, dès qu'on parle de drogues, dès qu'on parle de teuf, tout est faux.* »

Pour Sonia, il n'y a pas de doute que le milieu *teufeur* incite à consommer des drogues. Elle-même a décidé de faire l'expérience de la consommation de drogues, mais elle veut consommer « *avec des pincettes* ». Sonia a élaboré une stratégie de contrôle complexe, comprenant les produits qu'elle ne veut pas consommer, le contrôle de la qualité, la fréquence des fêtes, le maintien des relations avec ses amis non-consommateurs, y compris en passant sous silence ses consommations. Sonia respecte les recommandations des associations qui interviennent en milieu festif, mais ces recommandations lui ont été transmises par des amies envers qui elle a confiance. L'expérience personnelle est la source de la crédibilité.

### **3°) Les usagers qui ne connaissent pas ou qui ne citent pas le dispositif**

Treize usagers ne font pas mention du dispositif de réduction des risques.

Si les usagers de ce corpus connaissent les risques de contamination, le plus souvent, l'information est passée d'usager à usager, comme l'explique Hakim (25 ans) : « *Pour la paille par exemple, c'est plutôt par les potes et les gens avec qui on en prend [...] Dans une logique où, de toute façon, il y a échanges.* (rires) »

Même si Hakim ne respecte pas tous les impératifs de la réduction des risques, il s'est approprié la logique. Il se renseigne, réfléchit à son usage, échange avec ses amis. Il en est de même pour Tony. Mais hors du milieu *teufeur*, l'information qui circule est minimale. Elle se limite le plus souvent au snif à moindre risque.

Lily (16 ans) ne semble connaître des associations que les stands de secours dans les événements festifs. Si elle fait promettre à son amie Maeva de ne pas l’emmener chez les pompiers, c’est qu’elle craint qu’étant mineure, ils ne préviennent ses parents. En même temps, elle a eu la tentation de les solliciter :

- « *Lily : La nuit j’étais mal, je voulais qu’elle m’emmène voir les pompiers, mais à la fin du Technival je lui avais fait promettre que, même si je me sentais mal, elle ne m’amène jamais voir les pompiers. Et je me sentais trop mal, je lui ai dit : tu ne veux pas qu’on leur demande un Efferalgan, un truc comme ça ? Et elle ne voulait pas. »*
- « *Tu avais mal au crâne ? »*
- « *Non, en fait j’avais mal partout, c’était une excuse pour aller voir les pompiers et prendre un Efferalgan en fait (léger rire)[...] J’avais juste envie qu’ils me filent un truc sauf que des fois, on leur demande juste un médicament et ils veulent nous amener de force, enfin je ne sais pas exactement. »*

À l’exception de l’éducateur, qui vient de l’interviewer., Kader (20 ans) ne connaît aucune association de prévention, ce qu’il déplore : « *Des informations régulières et aussi publiques, plus faire parler les gens. Comme dans le sida, comme des pubs. Il faudrait plus d’informations réalistes. Tout est trop passager dans le domaine de l’illicite, c’est momentané, ça passe par une oreille et ça sort par l’autre. »*

Kader est persuadé que ce déficit d’information témoigne de l’abandon des cités : « *Nous, dans les cités, on est des merdes [...] Ça veut dire, ce qu’on mérite c’est la prison. On ne nous informe pas, il n’y a pas de suivi, pas d’aide. »*

Kader se trompe sur ce point. Le monde de la nuit n’est pas mieux informé que celui des cités. Ni Mrs A. ni Robert ne font référence à une information issue du dispositif de la réduction des risques. L’information qui pénètre dans ce milieu est liée à des usagers qui transmettent l’information d’un milieu à l’autre. Des night-clubbers peuvent avoir fréquenté un temps le milieu techno. Le milieu gay peut avoir subi différentes influences et s’être plus ou moins approprié la logique de la réduction des risques.

Tous les usagers attestent que les informations circulent d’usager à usager, mais l’information se limite à la contamination par le virus de l’hépatite C, dans les cités comme dans les night-clubs. Pour les usagers, les plus proches du mouvement techno, la réduction des risques n’est pas qu’une technique, elle définit un rapport au produit, fondé sur la connaissance des effets et des risques.



## 8. DROGUES ET CITÉ

### 8.1. LA CONSOMMATION DE DROGUES : UN INTERDIT CONSENSUEL

### 8.2. UN HÉRITAGE DE L'HISTOIRE

### 8.3. L'ÉROSION DES INTERDITS

### 8.4. L'IRRUPTION DE LA COCAÏNE SELON LES QUARTIERS

#### 8.1. LA CONSOMMATION DE DROGUES : UN INTERDIT CONSENSUEL

##### 1°) « La drogue dure, on n'y touche pas »

La consommation de drogues illicites est toujours secrète, mais, alors que l'imaginaire social associe volontiers drogues et cités, l'interdit y est redoublé pour ce qui s'appelle « les drogues dures », c'est-à-dire toutes les drogues, autres que le cannabis. L'interdit est d'autant plus contraignant qu'il n'est pas seulement imposé par les parents et, plus généralement, par les adultes, il est relayé aussi bien par les plus jeunes que par les grands, insérés ou délinquants.

Lorsque Manor dit que « *dans les cités, personne n'en parle de ces trucs-là* », il oppose aux cités ce qui peut être considéré comme les deux scènes actuelles de la consommation : les *teufs* ou événements festifs et les boîtes de nuit, et plus généralement, le monde de la nuit.

Dans les quartiers, le rejet des drogues dures est collectif. Kader, 20 ans : « *Les drogues dures, pour eux, les gens des quartiers, c'est quelque chose de grave, c'est inadmissible, c'est de l'inconscience [...] Tu parlais de ça, les gens, ils fronçaient les sourcils : dégage, tu parles pas de ça avec moi.* »

Les réactions peuvent être très violentes. Manor, 25 ans : « *En fait, tu pouvais même pas en parler [...] Ça pouvait être chaud, ça pouvait être chaud. Ça pouvait être, tu te retrouves à la cave et coup de shlass (couteau).* »

La consommation de cannabis est admise, toutes les autres drogues illicites sont strictement prohibées. C'est la règle générale que formulent aussi bien Manor que Medhi, Mrs A. et Sonia.

Sonia, 19 ans : « *Le shit, le bédo, c'est clair, la consommation est acceptée mais les drogues dures, non. Parce que les plus jeunes ont pour mot d'ordre : la drogue dure, on n'y touche pas.* » Pour Sonia, il s'agit là d'une évolution récente : « *C'est plus du tout comme à l'époque de ma mère, où, là, par contre, ça circulait grave, ma cité, elle était sujette à ça. Mais euh, non, non, pour eux, c'est la drogue dure, on n'y touche pas, en plus, c'est un truc de bourge.* »

En matière de drogues, chaque cité a son histoire propre. À la génération des parents des usagers de ce corpus, l'héroïne, consommation et/ou trafic, était plus ou moins présente, plus ou moins visible. Contrairement à la cité de Sonia, la cité de Robert était une cité considérée comme « tranquille ». Mais, aujourd'hui, la stigmatisation des drogues dites « dures » est générale, quelle que soit la réputation de la cité.

« *Les jeunes ont un point de vue fermé sur les drogues* », disent également Manor, Medhi, Lily et Maeva.

## 2°) Des usagers clandestins dans leur cité

Maeva et Lily sont toujours en relation avec des camarades de classes, des amis ou relations avec lesquels elles écoutaient du Rap, il y a peu. En général, elles évitent de parler de leurs consommations de drogues car « *ils ne sont pas dans le même trip* », mais le silence n'est pas systématique.

Maeva (17 ans) en a manifestement discuté avec quelques-uns : « *Certains me disent : « arrêt ». Mais ils n'ont que les a priori de ça, ils n'ont pas essayé, ils n'ont que les côtés négatifs. Je comprends, mais ça me saoule.* »

Encore au stade de l'expérimentation, Maeva ne ressent pas de culpabilité.

Il en est de même de Lily (16 ans), qui considère que se cacher reviendrait à se comporter comme des toxicomanes :

– « *Je ne vais pas le faire dans les toilettes comme une droguée et ressortir la poudre au nez...* »

– « *Il n'y a pas d'amis à qui tu le caches ?* »

– « *Non, je pars du principe que si les gens ont des a priori sur moi, ce ne sont pas des amis.* »

Maeva et Lily sont les seules de ce corpus à justifier leurs expérimentations, mais ni Maeva ni Lily ne se considèrent comme des jeunes des quartiers.

Kader, lui, revendique son appartenance : « *J'ai tous les critères des jeunes des cités, comme dit Sarkozy je corresponds à quelqu'un qu'il faut laver au Karcher* ». Pour lui, la clandestinité est de règle : « *Quand on prend de la cocaïne, ça ne se dit pas, on se cache* ».

Manor (25 ans) confirme : « *Je voulais surtout pas que les gens de ma cité, ils sachent qu'il y ait des trucs qui pouvaient se passer pour moi. Parce qu'ici, à C.\* (cité du 93), c'était mal vu, alors qu'ils n'ont jamais su que je prenais ça. Si je leur avais dit que je prenais ça, ils auraient fait « merde ». Tu vois, ça les aurait dégoûtés alors qu'ils ont vécu les mêmes moments que moi, sans savoir que je prenais ça.* »

Manor aurait déçu les jeunes de son quartier, car, à leurs yeux, il se serait condamné lui-même à l'exclusion, à la maladie, à la mort. C'est là une conviction collective, des plus jeunes aux plus âgés.

Dans les cités, le respect est une valeur cardinale et il repose sur cette « *terrible réputation* », dont Mrs A. nous dit qu'elle en avait « *tellement peur* ». Les filles ne sont pas seules à se soumettre à ce contrôle social. L'expression « *les gens de la cité* », utilisée par Manor ou Médhi, renvoie au collectif où la rumeur circule et que tous deux se montrent également soucieux de contrôler : « *Dans mon quartier, je fume même pas avec eux les jeunes. Je veux pas qu'ils entendent parler parce que les bruits, ça tourne vite. Mon père, c'est quelqu'un d'influent, il a le statut de hadj (sage).* »

Medhi lui-même a acquis le respect des habitants de son quartier en apprenant l'arabe, alors que sa mère est Française. Il ne se sent pas en porte-à-faux avec son quartier parce qu'il est « *très engagé dans sa communauté d'origine* ». Il reconnaît qu'il y a bien une contradiction entre ses consommations de drogues, le milieu gothique qu'il fréquente en ce moment, et ses aspirations religieuses : « *Je ne suis pas particulièrement en paix avec ce que je fais. Après, te dire et t'expliquer le pourquoi du comment, déjà ça mettrait super longtemps. Pour simplifier les choses, des fois je suis attiré vers les trucs de destruction, des conneries, des machins comme ça, tu vois ? C'est que je suis attiré vers les trucs que je sais clairement négatifs. C'est comme ça, j'aimerais bien ne pas être comme ça, mais c'est comme ça.* »

Medhi ne revendique pas sa consommation de drogues dont il reconnaît la dangerosité. S'il s'autorise ces expérimentations, c'est que sa recherche d'identité le conduit à explorer cette part obscure de lui-même, et cette exploration est vécue comme transitoire. En tenant secrètes ses consommations, il témoigne de son adhésion à des principes moraux et religieux qu'il respecte. Medhi considère que l'interdit est protecteur, en particulier pour les plus jeunes.

À l'opposé, Chacha conteste le moralisme ambiant. S'il tient secrètes ses consommations, c'est uniquement parce qu'il craint les relations conflictuelles, « *les embrouilles* » : « *Je n'aime pas trop l'idée de fréquenter des gens qui habitent juste à côté de chez toi. Si tu t'embrouilles et tout, voilà...Je préfère aller dans d'autres milieux, comme ça, du jour au lendemain, si je veux, je coupe.* »

La protection de la santé et le respect de la morale ne sont pas les seules fonctions du tabou. Le secret des consommations de drogues est tenu, comme il doit être tenu pour toute activité délinquante. S'afficher comme consommateur de drogues, c'est donner sur soi une information qui peut être utilisée.

Manor : « *Je ne pourrais pas consommer avec les mecs du quartier. Au pire, il y en a qui comprendrait mais ils s'en serviraient pour d'autres trucs. Une faiblesse, un machin, un truc, tu vois.* »

Les usagers ne cherchent pas à s'identifier entre eux. Chacun respecte ce qui est considéré comme relevant de la vie personnelle de chacun. Manor a pu voir que certains de ses copains consommaient, parce qu'il a pu observer le changement de comportement sous produit. Il les a vu « *se déclencher* » dans des soirées, autrement dit être défoncés, mais il n'en parle pas : « *Donc mon pote M., jamais je le verrai prendre ça, mais je sais qu'il en prend, mais jamais je ne le verrai en prendre. Il me l'a suggéré pour pas trop me gêner au cas où, un jour, je vois un truc. Donc je sais qu'il en prend.* » Voir un de ses amis, être vu, peut être « gênant » parce que la consommation de drogue est considérée comme une pratique relevant d'une intimité qui ne se partage pas.

### **3°) Entre la protection des jeunes et la protection du trafic**

Si Manor ne tient pas à partager le secret de ses propres consommations de drogues, ce n'est pas seulement pour garantir sa sécurité personnelle. Afficher ses consommations de drogues, c'est prendre le risque d'inciter les plus jeunes à consommer des drogues. Respecter le tabou, c'est reconnaître la dangerosité de la consommation, non seulement pour les personnes, mais aussi pour le quartier.

L'exacerbation des violences interpersonnelles a accompagné la diffusion de l'héroïne dans les quartiers. Chacun sait désormais que « les embrouilles », qu'elles soient dues aux arnaques ou aux balances, accompagnent irrémédiablement le monde de « la » drogue, c'est-à-dire ici de l'héroïne mais cette dégradation des relations devait-elle être attribuée à la consommation ou au trafic ? Dans les représentations collectives, trafic et consommation ont partie liée. « Chasser les trafiquants de drogue du quartier », le mot d'ordre a fait consensus dans les années 90, au nom de la protection des plus jeunes. Ceux qui n'ont pas voulu renoncer aux profits du trafic ont accepté la protection du quartier qu'exigeait le consensus des habitants. L'organisation du trafic s'est construite sur l'exclusion des toxicomanes. Ainsi les trafiquants ont-ils interdit aux plus jeunes la consommation de drogues autres que le cannabis, y compris lorsqu'ils utilisaient les plus petits dans le trafic.

Mathias :

- « *C'était que pour du shit, parce que les grands ne voulaient pas qu'on touche aux autres trucs. Si on se faisait prendre, ben...* »
- « *Ils vous disaient qu'il ne fallait pas y toucher ?* »
- « *Non, en fait, non, ils savaient qu'on n'allait pas le faire. Si on prenait, ils s'en apercevraient, on savait qu'ils allaient venir nous taper. Donc voilà, on rigolait avec eux, mais on savait qu'il ne fallait pas faire les malins.* »

Plus l'organisation du trafic est clandestine, mieux elle résiste à l'intrusion policière. Pour Jo, c'est là un des enseignements hérités de la vague de consommation de l'héroïne. Son inquiétude, c'est que les cités entrent aujourd'hui dans une nouvelle période qui bouscule toutes les règles héritées de l'histoire.

## **8. 2. UN HÉRITAGE DE L'HISTOIRE**

Jo a 25 ans, son enfance a été marquée par l'épidémie d'héroïne des années 80 : « *J'étais petit dans les années 88, les mecs, ils ont pris des milliards et des milliards, il y a eu des morts... Avant que la cocaïne elle revienne bien, il y avait une période de deuil on va dire.* »

Ce que Jo appelle « *la période de deuil* » commence au milieu des années 90, au moment où lui-même se lance dans le trafic de cocaïne.

De cette période, il retient deux caractéristiques : le tabou qui porte sur les morts et la clandestinité du trafic : « *Déjà leurs frères qui étaient au-dessus d'eux, il y en a plein qui sont morts de l'héroïne. C'était un sujet tabou. Il y avait du business, mais pas au grand jour.* »

Pour Jo, à l'évidence, l'interdit, qui a porté sur la consommation de drogues ces dernières années, est une des conséquences de la catastrophe qui a frappé les cités avec l'épidémie d'héroïne.

Personne dans les cités ne doute de la dangerosité des drogues. La peur est un héritage commun à tous les acteurs, parents et voisins, enfants et jeunes.

C'est aussi l'analyse de Sonia, Manor et Medhi Les témoignages des plus jeunes, comme Kader, Mathieu ou Mathias, sont plus fragmentaires mais, directement ou indirectement, chacun d'entre eux apporte des éléments d'information congruents sur les attitudes et comportements des trois acteurs en présence, les familles, les jeunes, les trafiquants :

- 1°) Les familles ont réagi par le silence. L'histoire n'a pas été pas transmise.
- 2°) Les jeunes, adolescents et jeunes adultes ont été convaincus de la dangerosité des drogues. Ils ont élaboré un ensemble de règles qui vise à contrer la diffusion de la consommation, particulièrement par l'initiation des plus jeunes.
- 3°) Les trafiquants se sont organisés sur une base plus clandestine. Les usagers de drogues ont été exclus de l'organisation.

### **1°) Le silence des familles**

D'une génération à l'autre, il n'y a pas de transmission. Ce que les enfants apprennent des parents, ou des plus grands, c'est ce qu'ils observent par eux-mêmes, ce sont les conséquences catastrophiques de la consommation d'héroïne de la génération des parents.

Autant que possible, les familles tiennent secrètes les consommations de drogues d'un des leurs. L'histoire n'est véhiculée que par la rumeur.

Jusqu'à l'âge de 19 ans, Sonia, dont les parents étaient toxicomanes, n'était « *au courant*

de rien ». Pourtant des rumeurs circulaient, mais elle n'en avait pas la clé : « *Quand t'es petit et que tu rencontres des gens, ils disent : na, na, na, ton père c'était quelqu'un de très bien, faut pas croire. Et après, t'approfondis, enfin j'ai toujours voulu savoir qui était mon père, vu que la famille de ma mère me l'a toujours caché [...] Enfin, par exemple, mon père, on m'a dit qu'il était mort d'une crise d'asthme et ma mère, elle est super malade, donc au bout d'un moment, tu te poses des questions sur : pourquoi ta mère, elle pèse 30 kilos, pourquoi elle est toute grime (maigre) ? Pourquoi est-ce qu'elle prend des milliers de cachetons ? Et en fait, t'apprends qu'elle est séropositive et que ton père, en fait, il est mort du sida, il est pas du tout mort d'une crise d'asthme. En fait, eux ils étaient héroïnomanes. Ma mère, on la surnommait l'aspirateur. Et à l'époque, dans les années 70-80, c'est mon père qui a fait rentrer la drogue dans les cités, dans la cité où j'habite aussi. »*

Sonia a « idéalisé » son père, décédé, tandis que sa mère, venue se réfugier auprès de sa propre mère, est devenue une charge : « *Déjà ma mère comptait vachement sur moi, dans le sens où c'est moi qui m'occupais d'elle et maintenant qu'il n'y a plus de tabou, c'est carrément moi qui vais lui chercher son subu (Subutex) à la pharmacie. Du coup, c'est vrai que là où ça a commencé à dégénérer, c'est que j'ai vraiment pris le rôle de la mère pour elle, et elle, elle a carrément plus du tout été là pour moi [...] C'est pas que c'est un fardeau en plus, mais c'est une personne en plus dont il faut s'occuper, quoi. »*

Sonia a vu sa mère revenir en manque dans sa famille : « *Ma mère à l'époque, quand j'étais petite, elle m'a abandonnée, puis elle est revenue plus tard. Elle revenait quand elle était mal. Moi, ma mère, quand j'étais petite, je ne la voyais qu'en manque, donc du coup, je ne comprenais pas trop le truc. »*

L'histoire de Medhi est proche de celle de Sonia. Lui aussi a découvert la toxicomanie de son père tardivement, à l'âge de 19 ans. Pourtant, il a subi, dès l'enfance, les conséquences de la consommation de son père :

– « *Mon père à un passé très difficile, c'était assez horrible à la maison. Il n'était pas souvent là et quand il était là, on prenait des raclées, surtout moi [...] Malgré tout, c'était notre père, on continuait à l'aimer. On lui en voulait, quoi. Moi je n'étais pas tellement conscient de ces trucs-là, j'ai su ça, il y a peu, en fait. »*

– « *Est-ce que tu t'en doutais, avant que ta mère te le dise ? »*

– « *Bah justement je ne sais pas. C'est un peu bizarre, mais en fait mon père à l'époque était tout le temps défoncé. C'est pas que je m'en doutais, mais il y'avait quand même des choses qui se passaient à l'époque qui étaient bizarres. Mon père, il se ramenait, des fois il pissait le sang, il avait sa bagnole blindée d'impacts de balles, parce qu'il rentrait, il avait des problèmes avec des histoires de gangs, des histoires de deal. Moi j'avais tendance à énormément idéaliser mon père. Mon père c'est le plus fort, ce qui faisait que je ne me doutais pas. »*

Comme Sonia, il cherche à comprendre ce qui s'est passé, mais il ne lui vient pas à l'esprit d'en parler avec son père.

Laura est la seule de ce corpus qui a été informée par ses parents, tous deux toxicomanes, information qui n'a pas fait fonction de prévention comme l'espéraient ses parents puisqu'elle interprète cette tentative comme une infantilisation.

Entre parents et enfants, le cannabis est tout aussi tabou. Mathias a compris récemment que son père en fumait au cours des soirées « *apéro* » avec un voisin, mais il n'est pas question de parler de « *ça* » avec son père. Il en est de même pour Lily qui soupçonne son père, mais qui n'en parle pas avec lui.

Le tabou redouble la peur qu'inspirent la mort, la maladie, la déchéance. C'est que dit Jo : « À force, plus c'était caché, plus c'était tabou, plus ça te faisait peur ».

## 2°) L'interdit de l'initiation

**L'initiation d'un jeune est sanctionnée. L'interdit relève d'une stratégie volontaire de couper la chaîne des « transmissions » d'usager à usager.**

Kader, 20 ans, énonce la règle : « *On est capable de tourner le dos à quelqu'un qui prend ça, des drogues dures. Ou même se battre avec lui pour pas qu'il influence quelqu'un d'autre, comme un petit frère ou un grand frère.* »

L'interdit repose sur l'expérience acquise du processus de diffusion des drogues. « *Engrainé* » est le terme utilisé dans les cités pour désigner le jeu des influences qui conduisent à adopter un comportement déviant qui ne se limite pas à la consommation de drogues. Le terme est péjoratif. Il renvoie aux « mauvaises fréquentations » dont les parents responsables doivent protéger leurs enfants. Traîner dans la rue avec « les jeunes de la cité » est l'exemple même de ces « mauvaises fréquentations ». C'est là que les jeunes s'entraînent les uns les autres « *à faire des conneries* », à commencer par boire de l'alcool, fumer du tabac et du cannabis.

Kader, Manor, Sonia et Medhi reconnaissent la puissance de l'influence qu'un usager de drogues peut exercer sur son entourage. Que la consommation de drogue soit initiée dans un jeu d'influence est, pour eux, une évidence.

Lolotte, la plus proche du mouvement techno, est la première à reconnaître qu'elle a fumé du cannabis « *pour faire comme les autres* ». Si elle refuse de penser la consommation de drogues en termes « *d'incitation* », c'est qu'elle considère sa propre consommation comme un choix personnel et volontaire. Lorsque la Kétamine s'est introduite dans son groupe d'amis, elle a refusé d'en expérimenter l'usage.

La consommation festive est considérée comme un choix ; à chacun de s'imposer ses propres limites. Dans les cités, la dépendance est la conséquence inéluctable de la consommation des drogues dites « dures » : il n'y a pas là de libre-arbitre. Lorsque des jeunes sortent de leur cité, ils découvrent un milieu où la consommation est acceptée, à la condition de ne pas être dépendant. C'est là un changement du cadre d'interprétation que Medhi, Manor ou Sonia constatent, sans y adhérer nécessairement.

Sonia, qui veut expérimenter la consommation de certaines de drogues, mais qui veut le faire avec une prise de risque minimum, a observé attentivement le jeu des influences qui incitent à la consommation : « *Il y a des gens avec qui j'irais en teuf, et il y a des gens avec qui je n'irais pas [...] Ces gens-là, ils n'ont pas conscience, enfin, ce qu'ils veulent, c'est te mettre bien, mais le problème, c'est qu'ils te mettent bien, euh, tout est relatif, tu vois. Ils proposent des produits à des gens, je veux dire, Thom et Lydia, ils ont quand même fait taper (consommer) de l'héroïne à quelqu'un, en lui disant : t'inquiète, tu verras, tu testeras.* »

Son amie, plus expérimentée, l'avait mise en garde : « *Ce qui m'a surtout fait tilt, c'est qu'elle me disait : regarde, il y a deux semaines, tu disais : je ne prendrai jamais de speed, et là t'as pris quoi ? Tu as pris du speed [...] Déjà, à la base, je savais que la tolérance, c'est un chewing-gum, tu te mens trop à toi-même : je ne ferai jamais ça, je ne ferai jamais ça, je ne ferai jamais ça. Et en fin de compte, voilà. Elle m'a dit : aujourd'hui c'est du speed et demain, ça sera quoi ? Et elle a raison.* »

Medhi se culpabilise d'avoir entraîné certains de ses amis : « *Il y a des gens qui étaient autour de moi et qui, sachant que je consommais, se sont sentis inévitablement attirés par ça et, malgré, moi j'ai initié des gens à ça. J'ai beaucoup regretté parce qu'il y a des gens qui l'ont mal vécu.* »

Il est désormais très prudent lorsqu'il emmène avec lui des non-consommateurs dans les teufs : « *Parce que je l'ai fait avant et que je l'ai beaucoup regretté. Je ne trouve pas que ce soit une bonne chose en soit. Je veux dire, si j'ai envie de me détruire la tête, c'est mon problème, c'est pas celui des autres. Je veux pas ressentir la responsabilité en fait... Je me sens assez responsable des autres. J'ai ramené déjà des non-consommateurs en teuf et je fais très attention. Je fais très attention à eux-mêmes si ça m'arrive de consommer alors qu'ils sont là. Des fois, même je leur en parle pas du tout, mais je fais très attention à eux.* »

Si Medhi tient secrètes ses consommations, c'est qu'il veut protéger ses amis et ses relations de l'influence qu'il pourrait exercer sur eux. Il sait d'expérience qu'en parler conduit presque inévitablement à partager.

Même Lily, pourtant peu culpabilisée, cherche auprès de son amie Maeva l'assurance qu'elle ne l'a pas entraînée malgré elle, lorsqu'elle lui a fait goûter de la cocaïne.

Lily : « *J'ai fait tester à Maeva, c'est pas bien...* »

Maeva, 16 ans : « *Non, la drogue, ça m'a toujours un peu attiré, j'ai toujours voulu tester tout.* »

Quand l'intervieweur lui demande si elle a des amis qui ne sont pas consommateurs, elle répond : « *Oui, j'en ai, mais à cause de moi maintenant ils consomment* ». La formulation est provocatrice.

À 16 ans, Lily est la première de son groupe d'amis à consommer des drogues dures, elle assume son rôle d'incitatrice parce qu'elle ne partage plus de jugement de valeur sur les drogues, qui est celui des jeunes des cités, celui de son enfance. Elle considère qu'elle a choisi de consommer des drogues et elle offre sans culpabilité le même choix à son réseau relationnel, mais cette initiation n'a pas pour cadre le quartier. Lily s'introduit dans le monde de la nuit, cadre dans lequel une partie des usagers de ce corpus a été initiée à la consommation.

Robert (25 ans) a vu lui aussi ses copains suivre son exemple : « *Dans mon entourage, on s'est tous drogué au même moment à peu près... Moi dans les premiers, mais les autres, ils ont suivi quelques mois après. Personne ne se droguait avant.* »

Robert a pris rapidement ses distances avec ses copains de cité. Comme Lily, il est entré dans le monde de la nuit, associé pour lui à des consommations de drogues : « *Tu peux avoir des amis qui ne prennent pas de drogues, mais tu peux pas sortir avec une personne qui prend pas de drogues.* »

Mrs A. ne dit pas autre chose. Lorsqu'elle décide de ne plus consommer des drogues, elle renonce aux sorties en boîte.

Dans ce milieu, l'interdit de l'initiation se limite à l'héroïne mais il est respecté. Robert, 25 ans, a beau être à la fois un consommateur et un trafiquant aguerris, son copain tient à le protéger : « *J'ai quand même voulu une fois, parce qu'il n'y avait pas de drogues qui tournaient, et j'en ai demandé à mon pote, il n'a pas voulu m'en donner, il n'a jamais voulu me faire goûter en fait, il m'a dit : non, si tu veux, tu demandes à quelqu'un d'autre mais moi je te ferai jamais goûter* »

**L'incitation fait l'objet d'une réflexion collective. Dans les cités, il n'ait pas d'échappatoire à l'alternative « toxicomanie » ou abstinence alors que, dans les milieux festifs, l'interdit de l'initiation porte sur l'héroïne, l'injection et le crack.**

La liste des interdits n'est pas limitative, d'autant que, dans le milieu techno, il appartient à chacun de déterminer quels produits et quels usages, chacun peut s'autoriser ou doit s'interdire. Expérimenter ou non des hallucinogènes relève d'un choix individuel. Les jeunes qui sortent de leur cité, pour fréquenter les milieux festifs, sont confrontés à deux systèmes de représentations différents de la question des drogues : un système repose sur les produits, l'autre sur les usages.

Faut-il s'interdire toutes « les drogues dures » ou bien faut-il exclure les usages dépendants ? Les toxicomanes sont-ils des consommateurs d'héroïne ou bien sont-ils des gens « *qui ne bougent pas* », qui « *n'ont pas de projet* » ? Les statuts de l'alcool et du cannabis, d'une part, de la cocaïne et autres stimulants, d'autre part, dépendent de la réponse.

### 3°) L'exclusion des usagers des réseaux de trafic

L'exclusion des usagers de l'organisation du trafic est un événement qu'on ne peut dater : il est passé inaperçu. Il a pourtant profondément transformé la question des drogues et a eu de nombreuses conséquences, dont la première est le renforcement de l'organisation du trafic.

Dans les années 80, les héroïnomanes ont introduit l'héroïne dans leur cité. Ils en ont été les premiers trafiquants. Le père de Sonia est caractéristique à cet égard. Quand Jo commence à faire du trafic de cocaïne au milieu des années 90, il y a « belle lurette » que les usagers ne font plus partie des réseaux de trafic. À 16 ans, Jo, lui-même, ne consommait que du cannabis et c'est sans doute une des raisons pour lesquelles les trafiquants lui ont fait confiance : « *À 16 ans il y a des anciens, ils voient qu'ils peuvent faire confiance, ils voient que j'avais un potentiel, que j'étais sérieux, ils ressentaient que c'était mon truc.* »

L'exclusion des usagers du trafic est toujours la règle. Manor, Maeva Lily le rappellent avec les mêmes mots que Robert : « *En général, ceux qui dealent ne consomment pas.* »

La logique de ceux qui trafiquent est purement financière que dénoncent ceux qui comme Lily assument leur consommation : « *Le biz, c'est juste du business. Ici, même les autres drogues, souvent, ils ne les consomment pas. Pour eux, c'est de la merde. Après, ceux qui consomment et qui veulent de l'argent pour en prendre, ils vendent aussi. Mais souvent ils ne consomment pas, sauf le shit, presque tout le monde consomme, mais la coke c'est pas souvent.* »

Ceux qui comme Maeva habitent les cités savent que la logique financière est associée au mépris du consommateur : « *Je sais très bien comment ils parlent des gens qui en prennent, c'est les drogués ou les junkies... Ils le coupent au maximum parce qu'ils s'en foutent. Ils font ça pour faire de l'argent, ils s'en foutent que ce soit de la merde et que l'autre s'intoxique avec je ne sais pas quoi. C'est du mépris.* »

Le client est « *un porte-monnaie, juste un billet comme ça qui se trimballe, à prendre* » explique Mathias. « *Ils viennent, ils gaspillent de la tune dans de la merde* », c'est le discours que tient le cousin de Mathieu, trafiquant non-consommateur.



Entre consommateurs et dealers, la barrière est infranchissable. Elle est en partie liée à l'appartenance de classe. Dans le clubing, Maeva décrit des jeunes privilégiés qui manifestement l'agacent : « *Ils sont jeunes, ils ont la tune des parents. Ils sont ostensibles, ils montrent qu'il y a de la coke, des lignes sur la table. J'ai vu ça, dans une soirée hardtek, ils se faisaient des traces partout. Toutes les personnes que tu croises te demandent où il y a de la coke, du speed. Moi j'aime pas trop [...]. Les gens, c'est des légumes, affalés sur le canapé, pitoyables, même les squats sont mieux.* »

Les jeunes, dont la consommation de stimulants est connue, sont exclus des réseaux de trafic. Ils peuvent être « grillés » (surpris) par leurs comportements, pour ceux qui connaissent les effets, par la rumeur, qui contrôle chacun et chacune, et qui circulent par des « balances », des jeunes qui règlent ainsi leurs conflits. Lorsqu'un plan est connu de la police, la rumeur incrimine immédiatement l'usage : « *C'est parce qu'ils sont tombés dedans* », explique-t-on à l'équipe de rue alors que la veille, chacun protestait que « *ici, il n'y a pas de drogue dure* ». La rumeur a une fonction de protection. Elle rappelle les sanctions qui attendent le consommateur. Il est condamné à la toxicomanie, c'est-à-dire à la prison, à la folie, à la mort.

### 8.3. L'ÉROSION DES INTERDITS

Le silence des familles, la peur des drogues, l'interdit de l'initiation, l'exclusion du trafic de ceux qui consomment des drogues, telles sont les réponses que les habitants ont apportées à la vague de consommation d'héroïne des années 80. Attitudes et comportements, représentations sociales, normes en vigueur et sanctions ont protégé les jeunes habitant des cités de la vague des consommations festives qui a marqué les années 90. Pour consommer des drogues, ceux qui étaient issus des cités devaient nécessairement en sortir. Les cités y ont perdu le statut de « scènes ouvertes » des années 80 où la consommation et le trafic d'héroïne étaient « publics », c'est-à-dire connus de la rumeur.

C'est ce que Jo a nommé « *la période de deuil* ». Or, selon Jo, cette période s'achève. Sans doute faut-il nuancer le diagnostic. Il faut d'abord prendre en compte la tendance à la mythologisation du passé, dont Michel Kokoreff décrit le processus<sup>21</sup>. À coup sûr « *c'était mieux avant* », pour Jo en particulier, qui, hier, était au sommet de sa gloire et qui, aujourd'hui, est incarcéré.

**Le silence des familles, la peur des drogues, la stigmatisation des toxicomanes, la clandestinité du trafic sont toujours d'actualité. Il reste qu'avec la consommation de stimulants, particulièrement la cocaïne, une nouvelle période s'annonce. Elle est marquée par l'érosion des interdits de « la période de deuil ».**

Le silence des familles n'est certainement pas rompu. Ce n'est pas seulement l'histoire des drogues qui ne se raconte pas. L'histoire des familles issue de l'immigration est silencieuse<sup>22</sup>. Mais aujourd'hui, les enfants de parents héroïnomanes de la première génération sont devenus des jeunes adultes. Sonia et Medhi savent ce qui s'est passé pour leurs parents. Les survivants de la génération sida sont en traitement. La violence du choc s'estompe peu à peu.

---

<sup>21</sup> KOKOREFF, 2003, *op. cit.*

<sup>22</sup> LEPOUTRE, 1997, *op. cit.*

Aux héroïnomanes des années 80 a succédé une ou deux générations d'usagers de drogues. « *Le grand* » qui a accepté d'initier Mathieu à l'injection est âgé de 28 ans. C'est un usager des années 90. L'initiation a été négociée en échange de quelques snifs de cocaïne et d'une sortie en *free party* : « *Je lui ai demandé s'il ne pouvait pas nous faire tester sa came. Après il nous a montré comment ça marchait. Au début, j'ai oublié de dire ça, au début, il ne voulait pas, comme il faisait attention à moi... Il connaissait bien ma mère, il avait peur, normal. Après il a été sympa, il nous a préparé notre matériel, il nous a montré comment il fallait faire et il nous l'a injecté.* »

Mathieu a enfin obtenu ce qu'il désirait enfant : être accepté par les toxicomanes de sa cité. Il obtient désormais toutes les informations qu'il souhaite auprès des plus grands : « *Si on a des questions à poser, si y en a qui cherche de la substance, on peut aller les voir pour savoir les effets sur une drogue. On va dire que ce sont un peu nos ancêtres à ce niveau-là.* »

Si l'interdit qui porte sur l'initiation a été longtemps respecté, c'est en partie parce que les héroïnomanes n'étaient pas en mesure de transmettre leur expérience. Les traitements de substitution ont joué un rôle déterminant dans cette rupture des transmissions. L'usager n'a pas le même besoin de se construire une clientèle, il n'a pas besoin de compagnons. L'absence d'intérêt vital n'est certainement pas la seule motivation des héroïnomanes qui ont respecté l'interdit. La règle s'est imposé au cours des années 90, bien au-delà de la cité. A ASUD, aucun injecteur ne se serait permis d'initier qui que ce soit à l'injection ; la dangerosité de l'usage ne pouvait faire de doute.

Au-delà de l'injection, la réprobation qui porte sur l'initiation reste d'actualité. Jack (20 ans), en prison, incrimine « *les mauvaises fréquentations* », « *les bâtards* » qui n'hésitent pas à inciter à la consommation : « *Ils te disent : vas-y, tape. Ça dépend des grands, il y en a, c'est des bâtards* ». Jack a la rage, il ne plaisante pas. Mais Laura et Kader se permettent un jeu avec la norme qui aurait été inenvisageable « *dans les années de deuil* ».

Laura, en bonne provocatrice, revendique son rôle de « *bad girl* ». Les élèves de sa classe ne consommaient pas de stimulants avant de la connaître. Aujourd'hui, elle s'est fait une clientèle.

Sans doute Kader fait-il « *le bouffon* » lorsqu'il entre dans le rôle du « *bâtard* » : « *Moi je n'étais pas l'engrainé, j'étais l'engraineur, j'ai engrainé beaucoup de personnes. Moi-même je me suis fait engrainer sans penser me faire engrainer.* »

Cette fanfaronnade témoigne indirectement du changement des représentations. Il y a dix ans, Jo n'aurait pu prétendre faire partie de ceux qui comptent dans le quartier, s'il avait été identifié comme consommateur.

Aujourd'hui, les plus jeunes comme Kader (20 ans) sont persuadés que « *la jet set du quartier* », « *les gens qui pèsent* » sont des « *consommateurs modernes* » : « *Consommateur moderne, c'est par rapport au plaisir, pour des occasions, pour aller en boîte [...] On en prend quand on est en boîte avec des filles, quand on est en train de faire du sexe, quand on est en train de danser, on est bien, on est là, on est beau gosse, on est fashion.* »

La cocaïne fait désormais partie des attributs des « *chauds* ». Il est certain que les grands n'ont pas la même autorité pour interdire la consommation des plus jeunes, si la rumeur de leur consommation circule. Dans certaines cités, on peut déjà observer un changement d'attitude des « *jeunes de la cité* », c'est-à-dire ceux dont les sociabilités sont visibles. C'est le

cas, dans les cités, de Mathieu et de Mathias, cités connues pour avoir été des hauts lieux du trafic, héroïne puis cocaïne, pendant plus de 20 ans. Mathieu (18 ans) et Mathias (17 ans) sont tous deux consommateurs de stimulants. Ni l'un ni l'autre ne prennent la peine de tenir secrètes leurs consommations.

Amateurs de musique hard-core ou métalleux, Mathieu et Mathias sont marginaux au regard du groupe « *des jeunes de la cité* ». Mais les échanges sont nombreux : ils rendent des services. Mathieu sert d'intermédiaire entre son cousin trafiquant non-consommateur, et les usagers de drogues. Pour Mathieu (18 ans) la consommation est un choix personnel et il semble qu'il en soit de même pour son cousin, qui se protège contre la tentation de consommer : « *Il n'arrête pas de me dire : c'est ton bordel, moi, je touche pas à ce truc.* » Le cousin de Mathieu n'a aucun respect pour ses clients, qu'il considère comme des pigeons, mais il ne porte pas de jugement sur la consommation de Mathieu.

Etre respecté par son dealer est une exigence nouvelle à laquelle les toxicomanes ne pouvaient prétendre dans les années 90.

Laura se targue de l'obtenir des dealers de sa cité à qui elle achète la cocaïne qu'elle revend.

– « *C'est souvent des gens un peu caillera (racaille), mais après, quand tu parles avec eux, c'est souvent des gens vachement intelligents.* »

– « *Quelle attitude ont les dealers de cocaïne ? Ils te respectent ?* »

– « *C'est les grands frères ou les grandes sœurs, ou des gens que je connais plus ou moins avant, donc... Le feeling passe bien, je vois les autres personnes qui viennent acheter c'est : bonjour, vas-y, je te file ton gramme, non y a pas moyen que tu goûtes, bon vas-y casses-toi, tu me files mon argent.* »

Elle a d'ailleurs une opinion très précise sur la consommation des trafiquants : « *Généralement, quand ça vend, ça consomme.* »

Medhi, Laura, Mrs A ou Manor se fournissent également en banlieue auprès de dealers qui, comme ceux de Laura, sont également des consommateurs :

Manor, 25 ans :

– « *C'est ces vendeurs qui consomment ce qu'ils me vendent.* »

– « *Donc ils sont aussi consommateurs ?* »

– « *Ah bah oui, ils consomment ce qu'ils vont me vendre. Parce que, la plupart, ils consomment avec moi ce que je vais acheter. Pour goûter devant moi, je veux dire, ils savent que moi je ne pourrais pas acheter une chose que moi je ne pourrais pas consommer.* »

La vente de cocaïne en appartement est un des changements en cours. Ces changements de pratiques infléchissent insidieusement le système des représentations. Dans leurs discours, les jeunes des cités rejettent toujours « les drogues dures », mais la réalité des pratiques se révèle beaucoup plus complexe que ne laisse penser un discours apparemment univoque.

#### **8.4. L'IRRUPTION DE LA COCAÏNE SELON LES QUARTIERS**

Tous les usagers de ce corpus observent la progression de la cocaïne dans leur entourage. Le produit est de plus en plus accessible, les consommateurs sont de plus en plus nombreux et les témoignages recueillis dans les entretiens l'attestent.

Dans les cités, la situation reste variable. Nous ne pouvons prétendre à une géographie des drogues de la banlieue parisienne. L'échantillon n'est pas suffisant pour couvrir l'ensemble de la zone ; en outre, la qualité de l'information est inégale selon les usagers. Nous signalerons

les départements où habitent les usagers pour deux raisons : d'une part, c'est la seule information que nous avons recueillie de façon systématique, d'autre part, quelques usagers, dont Mrs A., fournissent des éléments de comparaison par département. C'est leur discours dont nous rendons compte ici.

### 1°) La variabilité de l'accessibilité selon les sites

Plusieurs usagers de ce corpus considèrent qu'il n'y a pas d'autres drogues illicites que le cannabis dans leur cité.

C'est le cas de Sonia dont le père était un de ceux qui avaient introduit l'héroïne dans sa cité du 91. Quand il lui est demandé si les consommations de « drogues dures » sont devenues moins visibles, plus clandestines, Sonia précise que, dans sa cité du moins, la règle est effectivement appliquée : *« Il n'y a que du shit, vraiment que du shit [...] Dans ma cité en tout cas, c'est mort, c'est mort de chez mort, chez moi. »*

Maeva vit dans une cité du 94 où il est possible de se procurer de la cocaïne, mais, contrairement au cannabis que les jeunes proposent à tout va, il faut en passer par des relations personnelles : *« Si j'en voulais, je n'irais pas crier dans une cité : je veux de la cocaïne. Je verrais avec les relations que j'aie ».*

C'est aussi l'expérience de Charles B. qui vit dans une cité du 20<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. Dans les trois grosses cités à proximité de son lycée, il est facile de se procurer du cannabis, mais, pour la cocaïne, il faudrait passer par *« les gros matous du quartier »*, ce que Charles B. évite de faire.

Laura (17 ans) habite dans une cité « chaude » du 93. Elle ne vend pas dans sa cité. Sa clientèle privilégiée est en partie celle des élèves, pas nécessairement en grande exclusion. Elle précise que, dans ce milieu, la cocaïne n'est pas un produit banal, comme peut l'être le cannabis. Cette drogue reste un produit cher et relativement rare : *« En ce moment, j'ai des plans. Je peux en avoir alors que des fois, la cocaïne, à des périodes, c'est un peu comme de l'or. »* Elle reconnaît que *« en ce moment, c'est plus facile »*, mais la consommation est toujours limitée *« à des cercles fermés »*.

Ceux qui, comme Charles ou Maeva, n'ont pas ces connexions se gardent d'acheter directement dans les cités.

Jéré (20 ans) constate que, dans les cités du 95 qu'il connaît, il est de plus en plus facile de trouver de la cocaïne, même si ce trafic est aux mains d'une toute petite minorité, qu'il évalue à un ou deux par quartier : *« On peut en avoir en cité, en campagne, un peu partout quoi, et puis plus les jours passent plus il y en a partout. Le shit, c'est en train de diminuer [...] Généralement, ils sont plus nombreux à vendre du shit que de la coke. Normalement ceux qui vendent de la coke, ils sont au grand maxi deux, il y en a un qui vend et l'autre qui cherche à droite, à gauche les personnes qui sont intéressées par ça. »*

Ni Mathieu, ni Mathias n'ont de problèmes d'approvisionnement, mais leur cité a toujours eu mauvaise réputation.

Mathieu, 18 ans :

– *« Mais tu te la procures comment ? »*

– *« C'est simple, je passe un appel à mon cousin, c'est lui qui me prévient quand il en a. On se téléphone souvent, et puis il me fait : ta blanche, elle est là. Et donc on se voit. »*

## 2°) Une circulation qui va du Nord au Sud

Pour Mrs A., la géographie des drogues en Ile-de-France oppose les cités situées au Nord de Paris, des cités situées au Sud.

La consommation serait plus fréquente au Nord : « *Je sais que les mecs de cité, ils tapent (consomment) plus dans le Nord que dans le Sud. Dans le Sud, c'est pas vraiment habituel, c'est pas courant, alors que dans le Nord, c'est trop courant. Ils tapent, ils tapent, ils tapent consomment.* »

Mrs A. fonde son opinion sur son expérience personnelle. Elle habite une cité du 91 où la consommation et le trafic de cocaïne restent limités à « *une clientèle d'habitues, toujours la même* ». Mais son expérience de consommatrice, elle l'a vécue avec des amis qui habitaient, pour certains, dans le 94 mais surtout dans le 95 : « *Moi j'habite dans le 91, mais toutes mes expériences de foncée (défoncée), ça été soit dans le 94, soit dans le 95. 94 c'est peut-être un peu plus Sud, mais c'est sûr que le 95 et le 92, franchement y'a trop de drogues. Moi mes potes qui se lâchaient à tout va, qui avaient des tarots (prix) de malades, c'était des mecs qui étaient dans le 95 et le 92.* »

Selon Mrs A., la réputation du 93, comme haut lieu du trafic, serait donc un peu « *surfaite* » alors que les cités du Nord de Paris auraient été à l'origine de la vente des drogues de synthèse : « *Tout arrive du Nord de Paris, et franchement les tarots de ouf (des tarifs de fou) qu'ils ont, j'hallucine. Mais franchement, c'est dingue de se dire, le prix auquel ça se vend et le prix auquel ça se touche, ça fait une grosse différence. Les mecs, j'avoue, ils se font des couilles en or. Franchement vendre un cacheton (cachet) d'ecstasy 10 ou 15 euros, quand tu l'as acheté 30 centimes, attends...C'est dingue.* »

Mrs A. a commencé à consommer des drogues sur un mode festif, il y a cinq ou six ans. Avec ses amies, elle achetait dans des cités du 95 les produits qu'elles consommaient et qu'elles revendaient à l'occasion dans les boîtes : « *On les achetait [...] franchement, on en revendait deux à 15 euros [...] c'était mieux pour nous, tu vois, on en prenait au minimum 10 chacune, donc ça nous faisait 10- -15 euros par personne et on en revendait 1 ou 2 sur tout, mais franchement, je t'avoue, on n'en revendait pas souvent, mais bon, des fois, on essayait.* »

Aujourd'hui, la cocaïne a pris le relais des drogues de synthèse. Selon Mrs A., l'amélioration de la qualité atteste de l'augmentation de l'offre : « *Aujourd'hui pour moi, la coke, elle a recouvert le marché. Avant il y en avait, mais pas des grosses quantités et, la qualité, elle n'était pas terrible. Maintenant la qualité, elle tue. Avant on disait : ouais, touche pas à la pure. La pure, il y en avait pas trop, mais maintenant, je sais pas d'où est-ce qu'elle vient mais franchement, c'est même pas qu'il y en a de plus en plus, il y en a énormément* »

Mrs A. considère que la baisse de la qualité de l'ecstasy a entraîné une consommation accrue de cocaïne : « *Les mecs avec qui je traînais, ils aimaient bien ça aussi, tu vois, surtout parce que je leur bourrais le crâne avec le fait que les cachetons (cachets) d'ecstasy, c'était de la merde, donc on tournait grave à la C, on consommait beaucoup de cocaïne.* »

### 3°) Le développement du trafic, selon les usagers les plus insérés dans le monde des cités

**Plus les usagers de ce corpus sont insérés dans le monde des cités et plus ils sont convaincus de la diffusion actuelle du trafic associé à la consommation.**

C'est le cas de Manor et de Medhi pour le 93, de Jo et Kader pour le 92. Tous vivent dans des cités particulièrement chaudes. Tous font le même constat que Manor, la cocaïne, le trafic et la consommation sont en pleine expansion : *« C'est un produit, qu'il y en a énormément. Il y en a même beaucoup. En l'espace de 10 minutes, je peux t'en trouver [...] Quand t'arrives dans le hall, ils te proposent, C ou weed (cocaïne, herbe ou shit), alors qu'avant fallait vraiment pas passer par eux, les gamins du quartier. Dès qu'ils entendaient parler, tu te faisais chasser. »*

Les plus jeunes n'hésitent à trafiquer et à consommer. Selon, Jo (25 ans), ils ne prennent même plus la peine de se cacher : *« Ce qui me fait peur aujourd'hui, c'est qu'ils consomment jeunes. Moi aussi j'ai consommé jeune, mais c'était rare. Je me rappelle, j'avais 16 ans, dans mon quartier, je pouvais compter sur les deux mains ceux qui consommaient de la C. Même les mecs plus âgés, il y avait une crainte et à force de la vendre, la C. (cocaïne)... C'est surtout les gains qui a tout changé. »*

Ce qui, selon Jo, différencie sa génération de la génération actuelle, c'est la visibilité de la consommation : *« Ils sont inconscients mais pas dans le bon sens. Avant, on était inconscient dans le deal et dans le danger. Maintenant, c'est inconscient dans la consommation de drogues. »*

Medhi décrit le même phénomène dans le 93. Les plus jeunes ne se contentent plus de faire du trafic, ils consomment : *« Comme je t'avais dit la dernière fois, ça a infesté un peu le quartier, les délires de cocaïne. Ils sont un peu tous tombés dedans. Et c'est super malheureux parce que... ça a commencé par du deal et ça a fini en grosse consommation. »*

L'opinion de Medhi se fonde sur les jeunes qu'il connaît, les copains de son petit frère ou encore l'évolution de ses propres camarades de classe : *« Mon petit frère, il a 16-17 ans. Y a des mecs de son âge, ils sont au gnouf (prison) pour trafic de coke, consommation. Je pète un câble. Pourtant, ces mecs, je les ai vus, ils étaient dans le berceau, ils marchaient même pas, ils ne parlaient pas et je les vois, ils tombent dedans. Ils se font arrêter par les flics. Ils les tabassent en pleine rue [...] J'ai des potes d'enfance, je les vois le soir, ils viennent me voir, ils ont un discours super incohérent, la pupille dilatée. Enfin c'est auch (chaud). C'est horrible de les voir comme ça, on peut vraiment parler de déchéance. Parce que c'était des mecs, j'étais dans le même club de foot qu'eux, j'étais en primaire avec eux, j'ai grandi avec eux, je les ai vraiment bien côtoyés et je les vois maintenant, les mecs, ils ressemblent plus à rien. »*

Pour Medhi, comme pour Jo, la cocaïne a changé d'image : *« Les mecs, ils n'ont pas de demi-mesure. Ils se mettent dedans, ils se mettent à fond dedans. Puis ils ont tous l'image du Tony Montana, le mec qui est à fond dedans, et ils ne gardent que le côté positif. Le mec, à la fin, il s'esquinte comme une merde. Et il se fait buter. C'est ça qu'ils ne retiennent pas en fait, c'est que le mec, il s'est brûlé les ailes. »*

### 3°) L'accélération des changements

Medhi vit dans une cité du 93, proche de Paris. Pour lui, ces changements se sont introduits au cours des deux ou trois dernières années. Hakim, lui, observe ce changement depuis un an et, pour Tony, ce serait depuis les six derniers mois.

Pour Manor, l'évolution est plus récente encore. Manor est persuadé qu'il y a une relation entre la pénurie de cannabis de l'été 2005, les émeutes de décembre et l'augmentation de l'offre de cocaïne :

- « *T'as vu dans les cités une recrudescence très nette de la cocaïne ?* »
- « *Depuis cet été, oui, parce qu'il y a eu un clash (rupture). Y a eu stop de vente à cause du Maroc. Enfin ils ont arrêté la weed (herbe). Et qui dit pénurie de shit, dit beaucoup de vente de ça. C'est un peu à cause de ça qu'il y a eu les émeutes. Parce qu'il y a eu la pénurie, c'est pas que Sarko, hein. Quand Sarko et tout le bordel, ils sont arrivés, y a eu la pénurie, y avait les esprits chauds. Ils ont fait la fête, c'est tout [...] Maintenant, je dis, c'était la pénurie, ils avaient les esprits chauds, mais il y avait de la C [...] Deux à trois semaines après les émeutes, j'ai été et j'ai vu des petits en vendre dans le quartier.* »

Or les petits ne se contentaient pas de vendre. Même si, apparemment, ils se comportaient normalement, Manor n'est pas dupe :

- « *Ils avaient l'air normaux, mais me re-décrire leur rapidité, leur manque de tact, j'aurais pu me dire : ils en ont pris.* »
- « *Enfin bon, c'était quand même des minots pendant les émeutes ?* »
- « *Ils ont pris de la C quand même. Des minots quoi, ils avaient 17 ans.* »

Manor n'en sait pas plus. À 25 ans, il fait partie des grands et les petits ne parlent pas de leurs consommations avec les plus âgés. La discrétion reste de rigueur, mais les signes de l'évolution des comportements et des représentations se multiplient.

La protection des « *petits* » est la préoccupation première de Manor. Elle est aussi celle de Medhi et de Jo, dont les motivations ne sont pas toutes altruistes. Manor, Medhi et Jo sont très attachés à leur quartier et **s'il y a une conviction qu'ils partagent, c'est que l'avenir des quartiers se joue sur la protection des petits.**

## CONCLUSION : UN AVENIR INCERTAIN

La recherche exploratoire a été menée auprès de consommateurs. Elle décrit les évolutions que les usagers constatent dans leur environnement. Ceux qui consomment des drogues voient des usagers de drogues ; ceux qui font du trafic dans les quartiers sont dans le milieu des trafiquants. Leurs points de vue sont nécessairement partiels. Ils ne peuvent prétendre à un diagnostic général des attitudes et comportements face aux drogues. L'enquête exploratoire ne peut que rendre compte du jugement de ceux qui consomment

Les plus âgés de ce corpus (de 21 à 25 ans) ont tous le sentiment que, face aux drogues, une page se tourne. Ce que Jo appelle « *la période de deuil* », qui a marqué les années 90, s'achève. Jo a connu, enfant, la première génération des usagers de drogues dans les cités, celle des héroïnomanes des années 80. Ce n'est pas le cas des plus jeunes, ceux qui sont âgés de 16 à 20 ans. « *Les grands* » de cette nouvelle génération ont entre 25 et 30 ans. Ils appartiennent à la génération qui a réagi face à la catastrophe sanitaire, en refusant l'injection et l'héroïne. La stigmatisation de la toxicomanie qui caractérise « *les années de deuil* » des années 90 est toujours d'actualité, mais la réalité à laquelle renvoie le mot « toxicomanie » n'est plus la même. Il y a bien quelques survivants de l'époque « héroïne », souvent malades, souvent en traitement de substitution « *affaiblis, brisés, K.O.* ». Mais pour Kader comme Mathias qui appartiennent à la dernière génération des usagers, « les toxicomanes » sont plutôt des jeunes qui consomment du cannabis et de l'alcool, qui « *ne bougent pas* », « *qui tiennent les murs* » de la cité, déprimés, exclus, sans avenir. Le cannabis, toléré dans les quartiers, est associé au stigmate des quartiers. La cocaïne a une tout autre image, elle est associée à la réussite.

Manor et Mehdi sont un peu plus âgés ; tous deux sont également soucieux de l'avenir de leur quartier ; tous deux s'inquiètent de l'évolution qui peut conduire à la banalisation de la consommation des drogues dites « dures ». Tous deux sont convaincus que la consommation de cocaïne ne peut manquer « *d'envenimer le quartier* ». Ni Mehdi ni Manor ne portent de jugement à l'emporte-pièce sur la consommation de drogues ; l'un et l'autre font un bilan nuancé de leurs épisodes de consommation, dont ils reconnaissent les risques mais qui leur a permis de sortir de leur quartier. Tous deux s'inquiètent des gens qui, sous l'emprise de produits, « *font n'importe quoi* ». Les « *mauvais délires* » ont des conséquences graves pour les personnes, mais ils pèsent aussi sur les relations interpersonnelles. Ils mettent à mal le respect, valeur cardinale qui, pour les habitants des quartiers, est le fondement des relations sociales.

Les plus jeunes (de 16 à 20 ans) ne se situent pas par rapport au quartier. Lily, Laura, Mathias ou Kader sont plus soucieux de se définir eux-mêmes, de se confronter à leurs limites. Les prises de risques sont assorties d'un sentiment d'invulnérabilité qui met les questions de santé en arrière-plan. Les plus jeunes ont le sentiment de vivre une aventure exceptionnelle. Leur avenir n'est pas tracé d'avance. Pour quelques-uns de ces usagers festifs, la consommation aura été un épisode qui modifie peu leur trajectoire sociale. Manor, Mehdi, Hakim, Tony sont des exemples de ces parcours précaires, marqués par des alternances d'emplois, de formation et de chômage. Leur avenir est incertain, mais pour autant que l'on puisse l'évaluer, c'est celui de leur classe d'âge en milieu populaire. D'autres, au contraire, n'ont pas les ressources qui leur permettent de surmonter les conséquences de leurs prises de risques. Mrs A. est sortie de l'aventure par le haut, mais le cadre des entretiens n'a pas permis d'atteindre ceux qui ont pu vivre des décompensations graves ou qui sont enfermés dans une logique d'exclusion,



comme c'est souvent le cas de jeunes qui ne parviennent pas à surmonter l'obstacle que représente le casier judiciaire.

**Il est certain que, face à la consommation de drogues, les cités entrent dans une nouvelle période**, marquée par un changement des attitudes et des représentations.

Rappelons les principales caractéristiques de ces changements :

- L'usage de la cocaïne échappe à la stigmatisation qui frappe les toxicomanes : un usager de cocaïne « bouge », il sort de son quartier, il a « des projets ». Ce sont, là, des valeurs que les jeunes usagers de cocaïne partagent avec les jeunes non-consommateurs de leur génération.
- La cocaïne est auréolée d'une mythologie qui fascine une partie des plus jeunes. Vivre vite et intensément, c'est là une mythologie qui, depuis les « Blousons noirs » des années 50, se renouvelle à chaque génération auprès des adolescents.

Les risques liés à l'abus ne sont identifiés que par ceux qui ont un accès large aux produits, c'est-à-dire essentiellement par ceux qui en font le trafic. Pour les autres :

- La dépendance aux stimulants n'est pas identifiée : seuls les gros consommateurs observent les effets particuliers du « *craving* », c'est-à-dire du désir d'en reprendre, effet caractéristique de la dépendance aux stimulants.
- Les risques somatiques ne sont pas connus, en particulier les risques cardiaques.
- Les risques psychiques, comme la dépression, exigent une introspection que les garçons pratiquent peu. Les troubles psychiques sont volontiers interprétés comme un signe de faiblesse. Il est beaucoup plus difficile de les identifier pour soi que pour les autres.

La connaissance collective des effets de stimulants est aujourd'hui encore très limitée. Il a fallu plus de 20 ans de consommation de cannabis pour que les effets en soient connus. L'expérience de la consommation a fini par construire un savoir collectif qui intègre les résultats des recherches scientifiques. À défaut de l'expérience, les résultats mais aussi les débats sur l'interprétation de ces résultats restent inaudibles. Il en est de même de l'héroïne, qui a bénéficié simultanément de l'expérience et de la recherche. Ce qui fait défaut aujourd'hui, c'est une culture collective des stimulants, culture qui s'élabore au croisement de l'expérience et de la diffusion des résultats de recherches. Le développement de cette culture commune est certainement l'une des tâches à entreprendre aujourd'hui.

L'avenir des quartiers, face à la consommation de drogues, est lié à des facteurs qui, pour une grande part, ne sont pas spécifiques aux drogues. La réaction des habitants, des adultes aux plus jeunes, est fonction de l'équilibre des différentes forces sociales, du niveau le plus sociétal au plus institutionnel. Les formes que prend l'appartenance communautaire, des plus citoyennes ou plus religieuses, l'impact de la répression policière sur les consommations et le trafic, mais, aussi plus largement, les relations entre la police et les habitants, tous ces facteurs entrent en ligne de compte. Sans oublier la réaction du milieu de la délinquance qui joue aussi sa part dans ce rapport de forces. Ce milieu s'est protégé de la consommation de drogues au cours des années 90 et il a mis en place un système de protection « pour les petits ». L'efficacité de cette protection est en partie due au fait que les plus jeunes ne pouvaient soupçonner la consommation des plus grands. Il est certain que si la rumeur incrimine la consommation de drogue des plus grands, l'interdit perd de sa crédibilité.

Si l'on avait pu interroger les usagers d'héroïne dans les quartiers, à la fin des années 80, ils n'auraient pas été en mesure de prévoir la réaction des habitants, jeunes et adultes, au cours des années 90. Très certainement, ils auraient attesté que des usagers d'héroïne, il y en avait

dans leurs quartiers. La consommation s'initie toujours auprès de consommateurs qui peuvent témoigner de l'incidence dans les quartiers « chauds ». Les cités « tranquilles » échappent à leurs observations. Personne n'aurait pu imaginer que les habitants des cités parviennent à sortir leur quartier du statut de « scènes ouvertes », statut qu'ont ceux des cités les plus chaudes, à Nanterre, de Gennevilliers ou de Bagneux, pour les Hauts-de-Seine. Au cours des années 90, quelques usagers d'héroïne accueillis à ASUD ont parfois apporté des témoignages qu'il nous est possible de comprendre rétrospectivement : la répression s'accroissait, les plus âgés n'avaient pas de relation avec les plus jeunes. Cette rupture générationnelle rendait illisible l'évolution de la situation.

C'est encore le cas aujourd'hui. Seuls les plus jeunes savent ce que font les plus jeunes. C'était aussi le cas, dans les années 80 alors que la consommation d'héroïne était en plein développement, un développement qui était alors parfaitement invisible : « *Le cannabis oui, mais les drogues dures, on n'en veut pas* ». C'est que les jeunes disaient dans les années 80, c'est qu'ils ont répété dans les années 90, c'est encore ce qu'ils disent aujourd'hui. Les jeunes ne mentent pas, ils rendent compte d'une réalité épidémiologique : de fait, les consommations de drogues dites « dures » ont toujours été minoritaires. Il n'en reste pas moins que ce discours masque des réalités fort différentes selon les périodes. Ainsi, même si les consommations d'héroïne ont été minoritaires, elles n'en ont pas eu pour autant des conséquences moins catastrophiques.

La consommation de stimulants reste très clandestine dans les cités ; l'incidence est très inégale mais y compris dans les quartiers incriminés par la rumeur, elle reste marginale. A quelques exceptions près, c'est toujours hors de leurs quartiers que les jeunes s'initient à la consommation de stimulants. Ceux que nous avons pu contacter sont tous plus ou moins marginaux au regard des sociabilités locales, à l'exception des usagers interviewés en prison. Mais la recherche atteste également de l'érosion des interdits qui a protégé les jeunes habitants des cités au cours de ces dix dernières années. Entrer en relation avec les jeunes les plus exposés aux risques est une urgence, tant pour l'avenir de ces jeunes eux-mêmes que pour leur entourage.

## RECOMMANDATIONS

Les recommandations portent sur les actions à mener par les équipes de réduction des risques auprès des jeunes habitant dans des cités ou, plus largement, de milieu populaire ainsi qu'auprès des différents acteurs en relation avec ce public.

Les principaux résultats de cette recherche exploratoire aboutissent à des recommandations portant sur :

- 1°) Les lieux de rencontre avec les jeunes
- 2°) Les populations cibles
- 3°) Les outils de réduction des risques

### 1°) Aller à la rencontre des jeunes exposés aux risques

Aller à la rencontre des jeunes, c'est aller dans les lieux qu'ils fréquentent plus particulièrement sur leur temps de loisirs. Pour la grande majorité, ces lieux sont extérieurs à la cité (jusqu'à 90 % des jeunes habitant la cité échapperaient au quartier).

C'est d'autant plus nécessaire qu'au sein du quartier, la stigmatisation de la consommation des drogues dites « dures » rend difficile, voire interdit, la prise de contact avec les jeunes usagers dans leur lieu d'habitation.

Quatre secteurs d'intervention doivent être privilégiés :

#### a) Associations intervenant dans le milieu culturel :

Ces dernières années, une alliance s'est construite avec le mouvement techno : des messages et une offre de services spécifiques ont pu être proposés. La même démarche d'alliance doit être adoptée dans les univers culturels et musicaux des jeunes, de milieu populaire. C'est particulièrement le cas du milieu hip-hop, actuellement confronté au développement de drogues stimulantes :

- sensibiliser les acteurs de la vie associative aux prises de risques de leur public ; les associer à l'élaboration de messages de promotion de la santé adaptés ;
- associer, en particulier, des acteurs significatifs de la culture hip-hop (chants, graph., danse) à l'élaboration de message de réduction des risques, en utilisant les modes d'expression propres à ce milieu.

#### b) Les night-clubs

Les night-clubs sont un des lieux privilégiés d'initiation et de socialisation de la consommation de psychotropes (poly-usage avec alcool). Malgré plusieurs tentatives, ces lieux sont restés d'autant plus difficiles d'accès, que les gérants craignent la fermeture de leur établissement. Des conventions devraient être signées entre les pouvoirs publics, les établissements et les acteurs de réduction des risques, sur la base d'une charte favorisant :

- l'accès à un local de repos ou *chill out* ;
- l'accès à des boissons non-alcoolisées moins chères et de l'eau potable gratuite ;
- la mise à disposition de préservatifs ;
- des actions visant à réduire les accidents de la route, dus aux abus d'alcool ;
- une information sur les poly-usages.

### **c) Activités sportives**

Près de 70 % des jeunes ont des activités sportives. Dans les représentations collectives, l'engagement dans les activités sportives est considéré comme le meilleur rempart contre les consommations de drogues. Les pratiques de consommation n'en sont pas moins attestées, qu'il s'agisse de l'alcool associé à certains sports d'équipe, ou de dopants divers et stimulants. Des actions devraient être mises en place afin de :

- engager une réflexion collective avec les animateurs et responsables associatifs sur les consommations associées au sport ;
- engager un travail sur l'abandon des activités sportives après la pré-adolescence, ainsi que sur les consommations de psychotropes, alcool ou autres drogues qui succèdent souvent aux activités sportives très investies.

### **d) Dans le cadre des quartiers**

Si le quartier n'est pas un lieu privilégié où les jeunes usagers peuvent être rencontrés, pour autant l'action locale ne doit pas être abandonnée. De plus, l'action locale apporte des informations précieuses sur l'évolution du terrain. Il serait regrettable d'abandonner l'intervention au moment où, précisément, les quartiers sont confrontés à de nouveaux modes de consommation. Le lien avec des acteurs locaux est une source d'information de la situation. Des actions menées en réseau, dont l'accompagnement de jeunes en difficulté doivent permettre d'adapter l'action aux évolutions du terrain :

- identifier les acteurs crédibles implantés localement : « *grands frères* » ou médiateurs, associations de femmes-relais ;
- apporter un soutien aux acteurs confrontés à des jeunes en difficulté et proposer des accompagnements en réseau (information, accès aux soins, soutien à l'environnement) ;
- informer et sensibiliser les Clubs de prévention sur les prises de risques ; donner accès au matériel de réduction des risques, mettre en place des prises en charge en réseau.

## **2°) Les populations cibles**

Les populations les plus exposées aux risques dans le corpus sont les suivantes :

### **a) Les mineurs, ou jeunes majeurs, incarcérés et sortant de prison**

La consommation excessive est attestée à la sortie de prison. Des contaminations VHC ont été constatées en prison.

#### **Actions à mener :**

- élaborer des messages de réduction des risques adaptés (poly-usage, médicaments, Subutex, cocaïne) et crédibles, c'est-à-dire cohérents avec l'expérience que peuvent en avoir les usagers incarcérés ;
- informer sur les possibilités de recours aux traitements (traitement d'urgence, VIH-Sida, hépatites) ; intérêt du dépistage ;
- proposer des accompagnements individuels à la sortie de prison ; prévention des overdoses à la sortie de prison, prévention de la rechute (accompagnement, accès aux soins, insertion) ;
- informer et sensibiliser les professionnels de santé et les éducateurs à la promotion de la santé.

### **b) Les filles de 15-16 ans**

Moins nombreuses à consommer des drogues illicites que les garçons, les filles peuvent être confrontées à des prises de risques importantes.

#### **Actions à mener :**

- des messages spécifiques doivent être élaborées en direction des filles afin de renforcer les facteurs de protection, informations sur la contraception, MST, préservatif féminin, information sur les risques spécifiques, particulièrement sur l'abus de l'alcool et le tabagisme ;
- les associations doivent être encouragées à offrir des lieux de rencontres spécifiques, par exemple : soin du corps, sauna, groupes de paroles sur les relations familiales, les relations entre garçons et filles.

Au-delà du corpus, trois types de population exigent un travail spécifique :

- les jeunes en errance, poly-usagers, souvent injecteurs ;
- les jeunes injecteurs de cocaïne ;
- les jeunes consommateurs de free-base ou de crack.

### **3°) Outils de réduction des risques : contenus des messages et supports**

#### **a) Une approche de la promotion de la santé :**

Les problèmes liés à la consommation de stimulants, sur lesquels porte cette recherche exploratoire, participent des comportements à risques des adolescents qui ne se limitent pas à la prise de produit.

De plus, aucun des usagers interviewés ne limite sa consommation qu'aux stimulants. Alcool et tabac sont systématiquement associés à la consommation de stimulants, le cannabis est presque aussi fréquent et la grande majorité des usagers de ce corpus consomme également d'autres psychotropes, dont les drogues de synthèse ou même les hallucinogènes.

L'action à mener doit s'intégrer dans une approche globale de promotion de la santé :

- **Abus d'alcool et poly-usage :** l'information doit privilégier les effets de l'abus de l'alcool et des poly-usages.
- **Concernant les abus de stimulants,** les messages doivent prendre appui sur les usagers les plus expérimentés et doivent porter sur les effets psychiques de l'abus de stimulants (dépression, agressivité, idées paranoïaques), sur le « craving » en tant que manifestation de la dépendance et enfin, les risques somatiques (troubles cardiaques, dentition, etc.).
- **Concernant les hépatites :** outre les messages portant sur les modes de contamination, une information accessible doit être donnée sur la maladie elle-même. L'accès au traitement doit être encouragé.
- **Concernant les risques sexuels et MST :** accès aux préservatifs et messages de réduction des risques sexuels.

#### **b) Une démarche de santé communautaire :**

- Des messages spécifiques aux populations et aux différents cadres d'intervention : prison, quartiers, boîtes de nuit, sites internet
- Ces messages doivent être élaborés avec des acteurs crédibles dans chacun de ces cadres, c'est-à-dire s'appuyer sur l'expérience des usagers.

- Ces messages doivent répondre aux préoccupations des usagers : effets des produits selon l'usage ou le poly-usage, qualité des produits, précautions à prendre.
- Ces messages doivent renforcer les facteurs de protection et transmettre, aux plus jeunes, l'histoire des drogues dans les cités, la réaction des habitants face à la catastrophe sanitaire des années 80.

**c) Des supports adaptés à la tranche d'âge et aux référents culturels :**

- Création d'une compilation (exemple : « *Les lascars contre le sida* » de Médecins du Monde), court-métrage (CRIPS), articles dans des revues spécialisées (Grouve, RAP US, Traxx, Raga...).
- Intervention dans les émissions spécialisées de radio (Skyrock, Génération, Ado FM) ou télévisées (MCM, MTV, Trace TV)
- Aller à la rencontre des jeunes par le biais d'Internet : dialoguer sur les sites (MSN Messenger ou Windows Live Messenger), création d'une adresse email pour se connecter et « tchater ».
- Création d'un site Internet avec mise à disposition des brochures en téléchargement gratuit ; mise en réseau des ressources existantes (CRIPS, Drogue Info Service, doctissimo.fr)

Les outils doivent être diffusés auprès de tous les acteurs intervenant auprès des jeunes, pour former et sensibiliser aux prises de risques : communauté éducative, professionnels de santé somatique et santé mentale, dispositifs d'insertion, acteurs de prévention.

## RÉSUMÉ

L'enquête exploratoire s'est déroulée de janvier à juin 2006. Vingt entretiens ont été recueillis par des enquêteurs de l'équipe de Sida Paroles, des étudiants recrutés dans le cadre de la consultation « jeunes consommateurs » de l'Université de Nanterre et, enfin, par des acteurs de la réduction des risques de différentes équipes (Association Clinique Liberté, La Fratrie, Techno-Plus).

### 1°) Méthodologie

L'observation sur les sites d'intervention de Sida Paroles a permis de contextualiser l'analyse des entretiens. La méthodologie est qualitative. Un guide d'entretien a été proposé, mais il était recommandé d'obtenir, autant que possible, le récit de la trajectoire de ces usagers consommateurs de stimulants. Les entretiens, souvent longs, plus d'une heure pour la moitié d'entre eux, ne sont pas standardisés.

L'enquête, menée immédiatement après les émeutes des banlieues de novembre 2005, a rencontré nombre de difficultés d'accès au terrain. C'est pourquoi, les premiers entretiens ont d'abord été recueillis en sollicitant des usagers dans l'environnement des enquêteurs, en particulier pour les étudiants. L'approche des « jeunes des quartiers », c'est-à-dire des jeunes les plus visibles, et dont les sociabilités sont strictement locales, s'est faite par étapes et il a fallu mener des entretiens en prison pour atteindre le cœur de cible. En effet, sur site, les consommations de stimulants, clandestines, ne sauraient être divulguées.

Ont donc été approchés successivement : des usagers proches du mouvement techno, dit milieu « *teufeur* », des usagers-revendeurs dans les événements festifs et des jeunes sortant régulièrement en boîtes de nuit. Les profils particuliers illustrent la diversité des trajectoires individuelles de ces usagers : milieu hip-hop, dont l'un d'entre eux revendique son appartenance à un milieu « *transpédégouine* », jeunes à l'intersection de plusieurs milieux musicaux et culturels (rock, « métalleux », hardcore, « gothique »).

Si ce corpus ne prétend pas être représentatif, deux entretiens parvenus trop tard pour être intégrés, attestent que l'éventail des attitudes et des comportements est suffisamment large pour être significatif quant à l'usage qui se définit comme festif.

### 2°) Profil des usagers du corpus

Le corpus est constitué de sept filles et treize garçons. Six usagers ont entre 16 et 18 ans, huit usagers entre 19 et 21 ans et six entre 22 et 25 ans.

Onze habitent en cité chez leurs parents, six ont un logement autonome, dont quatre sont hébergés chez des amis en sous-location. Trois sont incarcérés.

Sept sont bacheliers, dont cinq poursuivent des études supérieures. Quatre sont en cours de scolarité avant le baccalauréat et trois ont un BEP. Cinq usagers enfin sont sortis du système scolaire et n'ont pas de diplôme. Les diplômés sont sur-représentés, essentiellement du fait du profil des enquêteurs.

La trajectoire sociale est caractéristique des jeunes de milieu populaire. Quatre usagers font alterner périodes de chômage et d'emplois, les autres étant encore en cours de scolarité.

Au regard des quartiers, nous avons distingué quatre positionnements :

- Six n'ont pas de sentiment d'appartenance à la cité, même s'ils en sont originaires.
- Six ont un sentiment d'appartenance à la cité ou à leur communauté, sans pour autant faire partie du groupe désigné comme « *jeunes du quartier* ».
- Trois gardent des liens avec leur quartier, sans pour autant faire état d'un sentiment d'appartenance au quartier.
- Cinq se définissent, au regard des sociabilités locales, comme des jeunes de leur quartier.

Aucun ne relève de la grande exclusion, même si trois usagers interviewés sont actuellement incarcérés.

### 3°) Typologie des consommations de drogues

Du point de vue de leurs consommations, 17 usagers définissent leur usage comme « festif », terme qu'ils opposent à la toxicomanie. Être un usager festif, ce n'est pas seulement consommer dans un cadre festif, c'est avant tout « *bouger* », « *avoir des projets* », donc ne pas penser sa consommation comme centrale dans l'existence, ni la considérer comme un destin. L'usage ne doit pas empêcher d'autres investissements, il s'agit d'éviter la dépendance.

- Trois usagers sont proches du milieu « *teufeur* » ; trois autres usagers ont commencé à consommer des drogues dans le cadre d'événements festifs, sans pour autant se définir comme « *teufeur* ».
- Quatre usagers peuvent être définis comme night-clubbers.
- Quatre usagers s'initient à la consommation au sein de leur bande de copains.
- Cinq usagers se sont initiés à la consommation, seul ou avec un unique copain de leur cité (secret partagé).
  
- Sept usagers sont dans une phase d'expérimentation de la consommation de stimulants
- Cinq sont dans une phase de sortie d'un milieu festif (mouvement techno ou boîtes de nuit).
- Pour trois d'entre eux, ces sorties débouchent sur une consommation de cocaïne dans un cadre privé, avec des amis.
- Trois sont abstinents (car en prison)
- Cinq sont dans un usage régulier

### 4°) Les produits consommés

Les plus jeunes (16-18 ans), comme Mathieu, Mathias, Lily, Maeva, et Mrs A. lorsqu'elle avait 16 ans, se caractérisent par des poly-consommations effrénées, toujours avec alcool et associant, selon les opportunités, amphétamines, méta amphétamines, ecstasy, cocaïne, également LSD, consommé de façon précoce entre 14 et 15 ans.

Ce mode de consommation est caractéristique des night-clubbers mais également de Mathieu et Mathias, jeunes des cités qui ont initié leurs consommations dans le cadre de *teknivals* ou *teufs*, ouverts à tous public.

Les usagers les plus proches du mouvement techno sont également des poly-usagers, mais ils adoptent une stratégie planifiée, fondée sur une connaissance des effets et des risques. La cocaïne est consommée par tous les usagers du corpus. Les représentations de la cocaïne sont d'autant plus positives que ce produit, avant sa consommation, était diabolisé. En franchissant l'interdit, les usagers découvrent un produit qu'ils considèrent comme agréable, voire, même, anodin pour certains, sans risques majeurs. Le produit est associé à



la réussite. Les plus expérimentés, souvent trafiquants, sont les seuls à identifier les risques liés à l'abus.

### 5°) Les significations de l'usage

Celles-ci sont relativement classiques : être dans le même état d'esprit au sein d'un groupe de consommateurs, sortir de la cité, s'ouvrir aux autres, faire comme les grands, rechercher à définir son identité. Les consommations peuvent également relever d'enjeux identitaires. La mythologie du personnage de Tony Montana (héros du film *Scarface* avec Al Pacino : dealer et consommateur de cocaïne, mafieux et violent) est également citée, en particulier dans le milieu hip-hop, illustrée en France par la figure de Joey Starr (chanteur de rap, ex-fondateur du groupe NTM 93).

Pour les filles, la consommation de produits participe d'une conquête de l'autonomie. Elles sortent de la cité entre filles et peuvent aussi consommer entre filles, ce qui est une particularité de cet échantillon.

### 6°) Les obstacles à l'identification des risques :

Les principaux obstacles, quant à la prise de conscience des risques, sont le déficit d'information, les poly-consommations avec alcool, ainsi que la clandestinité des usages. Le jeune qui consomme est contraint de découvrir par lui-même comment « gérer sa défonce », une expérience qui se fait à ses risques et périls. Aucun ne songe à solliciter une source officielle d'information, qualifiée « d'info TFI ». Être identifié comme usager de drogues est souvent considéré comme le premier des risques.

La consommation est donc cachée aux parents ainsi qu'aux grands frères, qu'ils soient en insertion ou au contraire engagés dans une carrière délinquante. La consommation est également tenue secrète entre jeunes.

- Plus l'usage a été initié ou socialisé dans le cadre du mouvement techno (où des actions de prévention et de réduction des risques existent), plus l'usage festif est revendiqué entre usagers, mais aussi, plus les usagers connaissent les effets des produits et plus ils tiennent un discours construit sur les risques.
- Plus le lien avec le quartier est maintenu, plus l'usage est culpabilisé. Plus l'accès à l'information est limité et plus le renoncement à la consommation de drogues est considéré comme la seule protection efficace.

### 7°) Les risques à l'épreuve de l'expérience

#### • Le risque de dépendance

C'est le risque le plus stigmatisé, mais il est difficile à identifier avec les stimulants. Il est identifié par ceux dont l'usage est régulier, ou bien dans une phase de sortie dans le milieu festif. Il est au contraire ignoré des plus jeunes dans la phase d'expérimentation. Le « craving » (ou envie d'en reprendre) n'est pas identifié comme une manifestation de la dépendance.

#### • Les troubles psychiques

Les usagers redoutent par-dessus tout les *bad trips* (mauvaises expériences) et les décompensations observées parfois dans les *teknivals* ou dans l'entourage et qui leur font très peur. Les *bad trips* sont souvent attribués à la qualité du produit, mais ils peuvent aussi être vécus comme une épreuve qu'il faut savoir traverser pour apprendre à « gérer sa défonce ». Les risques psychiques, comme la dépression ou la tendance aux interprétations paranoïaques, sont difficiles à identifier. Les filles de l'échantillon sont souvent plus attentives à leur fonctionnement psychique que les garçons. Plus les jeunes, que nous avons interviewés, sont insérés dans les sociabilités locales, moins ils s'autorisent à

reconnaître des troubles psychiques. Quatre usagers font mention d'épisodes traumatisants, associés à de la violence, dont une fusillade et deux bagarres de rue, où l'une d'elle aurait entraîné un décès. Le risque de violences sexuelles (viol) est mentionné par une usagère. Les risques psychiques sont associés aux drogues de synthèse et aux hallucinogènes. Les usagers connaissent aussi les risques de *bad trip* avec le cannabis. En revanche, la cocaïne n'est pas associée à des risques de troubles psychiques. Dans les quartiers aujourd'hui, le cannabis a la réputation d'affaiblir, au contraire de la cocaïne supposée rendre fort.

- **Les risques somatiques**

Ils sont mal identifiés. Sont néanmoins signalés : les dents, les crispations de mâchoires, l'amaigrissement, les symptômes cardio-vasculaires, ainsi que les ulcérations des muqueuses nasales et les difficultés respiratoires. Le risque de contamination des maladies infectieuses est connu par tous. Pour autant, les plus jeunes ont du mal à se sentir concernés par les hépatites.

- **Le risque lié à la qualité des produits**

C'est celui dont les usagers non-trafiquants parlent le plus spontanément. Mais, en matière de qualité, la principale précaution est la confiance que l'utilisateur peut accorder à celui qui lui procure le produit.

- **Les risques liés à la répression**

Ils ne sont mentionnés que par ceux qui sont incarcérés, mais peut-être parce que les usagers estimaient que ce n'était pas le sujet de l'entretien. Un usager incarcéré est devenu usager compulsif, en même temps que trafiquant de cocaïne, à la sortie de sa première incarcération. Selon l'éducateur qui a mené les entretiens en détention, la prison est déjà un des contextes où l'usage de la cocaïne est initié et socialisé. Ce type d'usage est compulsif et toujours associé au trafic.

Quatre usagers connaissent le dispositif de réduction des risques et l'utilisent pour s'informer. Trois autres usagers se montrent défiant. Une usagère, Laura, se montre sceptique devant toute tentative de prévention. Jo, trafiquant, disqualifie une association dont un relais était un de ses clients. Sonia se défie non pas tant des associations que du milieu teufeur qu'elle considère comme incitatif ; elle utilise néanmoins l'information et respecte les recommandations des associations. Les autres usagers ne font pas mention du dispositif, mais tous attestent que les informations concernant la contamination du virus VHC circulent entre usagers. Dans les cités, la réduction des risques est limitée au risque de contamination tandis que, pour les usagers les plus proches du mouvement techno, la réduction des risques définit un rapport au produit, fondé sur la connaissance des effets et des risques.

## 8°) Drogues et cités

Alors que l'imaginaire social associe volontiers drogues et cités, l'interdit s'y trouve renforcé pour « les drogues dures », c'est-à-dire toutes les drogues illicites, autres que le cannabis. Si la consommation de cannabis est admise, toutes les autres drogues illicites sont strictement prohibées dans les cités. Le rejet peut même être violent. Les usagers de stimulants sont donc clandestins dans leur cité. Cet interdit est un héritage de l'histoire des drogues dans les banlieues. En effet, dans les années 80, certaines cités étaient devenues ce qui s'appelle des « scènes ouvertes », c'est-à-dire que l'usage et la consommation y étaient de notoriété publique. Durant les dix dernières années, un véritable tabou a enfoui dans le silence l'histoire des familles marquées par les conséquences catastrophiques de l'épidémie d'héroïne des années 80 (sida, overdoses et plus généralement mortalité liée aux drogues, septicémies, accidents, etc). Jeunes et adultes, usagers et trafiquants, chacun a joué son rôle

pour refouler, hors de la cité, les drogues dont la dangerosité ne pouvait faire aucun doute. L'initiation d'un jeune y est proscrite, sévèrement sanctionnée. Il s'agit là d'une stratégie volontaire de couper la chaîne des « transmissions » d'usager à usager. Les jeunes qui revendent des drogues sont exclus des réseaux de trafic. Les toxicomanes ont été stigmatisés. C'est ce que Jo, usager-trafiquant, incarcéré, a appelé « *la période de deuil* ». Le silence des familles, la peur des drogues, la stigmatisation des toxicomanes, la clandestinité du trafic sont donc toujours d'actualité. Il reste qu'avec la consommation de stimulants – et particulièrement la cocaïne –, une nouvelle période s'amorce, marquée par l'érosion des interdits de « *la période de deuil* ».

Ainsi, plus les usagers du corpus sont insérés dans le monde des cités, plus ils sont convaincus de la diffusion actuelle du trafic, associé à la consommation. Tous observent une recrudescence de la cocaïne, qu'ils font remonter de six mois à un an, et, particulièrement pour l'un d'entre eux, depuis les émeutes de novembre 2005.

La recherche exploratoire a été menée auprès d'usagers de drogue. Il s'agit donc d'un point de vue partiel : les usagers décrivent ce qu'ils voient dans leur environnement. Mais les plus âgés du corpus (de 21 à 25 ans) ont tous le sentiment que la consommation de cocaïne est en progression rapide.

Les plus jeunes ne se situent pas dans une histoire collective, mais leur discours montre l'érosion des interdits.

Dans le milieu des consommateurs, l'image de la cocaïne est bonne, ceux qui en consomment échappent à la stigmatisation de la toxicomanie : « *ils bougent* », ont des projets. Ces valeurs sont collectives.

Les plus âgés s'inquiètent de l'évolution qui risque « *d'envenimer le quartier* », c'est-à-dire du risque de dégradation des relations sociales.

S'il y a une conviction partagée, c'est que l'avenir des quartiers se joue sur la protection des plus jeunes, des « *petits* ». Leur protection a été le moteur de la mobilisation des habitants dans les années 90. Nul ne peut prévoir comment les habitants, jeunes et adultes, trafiquants et usagers, réagiront face à l'évolution des consommations, mais il est certain que les modalités de contrôles de l'usage, des années précédentes, ne sont pas adaptées à ses modalités actuelles. Entrer en relation avec les plus jeunes exige de nouer une nouvelle alliance.

Au-delà des usagers festifs, les populations de jeunes les plus en difficultés doivent devenir des axes privilégiés de l'action. Les sortants de prison en particulier sont particulièrement fragilisés, c'est dans ce cadre qu'ont été observées les consommations les plus compulsives.

Compte tenu de sa méthodologie, cette recherche exploratoire n'a pas intégré les profils suivants :

- les jeunes usagers en grande exclusion et en errance, poly-usagers souvent injecteurs ;
- les usagers de crack ou de cocaïne fumée ;
- les jeunes injecteurs de cocaïne ;

Ces jeunes en grande difficulté exigent de mener des actions spécifiques.

## ANNEXE 1

### TRAJECTOIRE SOCIALE ET TRAJECTOIRE DE CONSOMMATION DES USAGERS INTERVIEWÉS

#### INTERVIEW NUMÉRO 1

**Lolotte, 24 ans**, père commercial, d'origine espagnole, mère photographe, Française. A vécu avec sa famille à Caen jusqu'à l'âge de 18 ans, où elle s'installe à Paris pour entrer dans une école de photo. Pendant 4 ans, elle vit en squat, mais n'en poursuit pas moins ses études. Elle vit actuellement dans un logement personnel d'un quartier populaire d'une ville du 95. Elle a un emploi de photographe depuis 1 an, après une formation de trois ans. Elle vit seule, après une séparation douloureuse.

#### Trajectoire de consommation

Lolotte a commencé à fumer à l'âge de 14 ans ; à 15 ans son cousin l'emmène en *teuf*. Elle consomme de l'ecstasy peu après, puis, très vite « *pour être dans l'ambiance* » du LSD. Au début, c'est l'euphorie « *c'est un peu tout le monde, il est beau, tout le monde il est gentil* ». À 18 ans, elle décide d'aller vivre en squat dans un appartement parisien ; elle va régulièrement dans les *teufs*, mais, à 21 ans, elle y renonce pendant deux ans alors que son groupe d'amis découvre la Kétamine, qui lui fait horreur. Actuellement, Lolotte a renoncé aux *teufs*, elle ne consomme plus, ni ecstasy ni amphétamines, mais le mouvement techno reste sa référence. C'est pour elle un mode de vie que partage ses amis, que son expérience de squatteur l'a conduite à sélectionner des gens qui, comme elle, consomment des drogues mais « *qui bougent, qui ont des projets* ». Ces derniers temps, elle consomme de la cocaïne, sur une base relativement régulière, avec ses voisins, également consommateurs, qu'elle rejoint après le travail. Elle attribue cette consommation à son état dépressif, suite à la rupture avec son ami. Elle compte mettre un terme à cette consommation, comme elle l'a fait précédemment chaque fois qu'elle considérait son usage comme problématique.

#### INTERVIEW NUMÉRO 2

**Medhi, 21 ans**, habite chez ses parents dans une cité, considérée comme chaude, du 93. Sa mère, Française, serait une «bourgeoise» selon lui, tandis que le père d'origine algérienne a des parents ouvriers. Le père lui-même a été toxicomane avant de se réinsérer. Il est actuellement technicien en informatique. Il est aussi très religieux. Medhi est en 1<sup>ère</sup> année de fac d'anglais à Nanterre. Il participe à l'organisation de soirées et se définit comme un « *hardcore gothique* ». Mais, comme son père, il accorde beaucoup d'importance à la religion qui le rattache à la communauté musulmane.

#### Trajectoire de consommation

Medhi a commencé à fumer vers 13-14ans. À 17 ans, il fait une première expérience de consommation d'ecstasy, avec un camarade de classe, dans des conditions qu'il juge « *désastreuses* ». Il décide alors d'aller en *teuf* parce qu'il veut consommer dans de bonnes conditions. C'est là qu'il découvre le son, qui n'était pas sa motivation première. Il a d'abord fréquenté régulièrement les *teufs*, environ une fois par mois, mais ses prises accentuent sa dépression. Impressionné par les *bad trips* de gens qu'il connaît, il devient « agoraphobe » après des soirées « *qui se sont mal passées* ». . Il renonce alors à consommer de l'ecstasy et s'est mis à composer de la musique « *pour ne pas se mêler à la foule* », tout en continuant à aller dans les *teufs*. Il explore différents milieux sociaux et musicaux, dont récemment le

milieu gothique qui correspond, dit-il, à son « *côté sombre* ». Actuellement, il se définit comme « *hardcore* » mais respecte le hip-hop. Il ne consomme qu'exceptionnellement de la cocaïne dans des soirées musicales prévues à l'avance.

### **INTERVIEW NUMÉRO 3**

**Tony, 23 ans**, habite en collocation avec un ami, dans un immeuble à la porte de Clichy, après avoir perdu son appartement. Son père est Guadeloupéen et fonctionnaire, sa mère est d'origine portugaise et a travaillé chez un maraîcher ; tous deux vivent actuellement en Guadeloupe. Tony a quitté l'école à 14 ans, est entré en apprentissage comme pâtissier. Il a travaillé pendant 4 ans comme ouvrier non-qualifié. Chômeur depuis un an, il vient d'intégrer une école de photo pour une reconversion professionnelle. Il sait qu'il a peu de chance d'obtenir un emploi stable dans la photo, mais préfère la précarité dans un domaine qu'il peut investir plutôt qu'un emploi stable sans intérêt.

#### **Trajectoire de consommation**

Tony a commencé à aller en *teuf* avec ses copains, vers 16-17 ans. Il travaillait en semaine comme ouvrier et sortait en *teufs* les week-ends. C'était « *pour se marrer* ». Il a consommé un peu toutes les drogues, découvre les drogues hallucinogènes, qui lui ont fait faire « *un voyage personnel* » auquel il ne s'attendait pas, mais qu'il a apprécié. La consommation est restée limitée au week-end, avec maintien de l'emploi jusqu'à l'année dernière. Il renonce alors à un travail qu'il considère comme purement alimentaire, perd son logement et limite difficilement sa consommation. Cette année marque un tournant. Actuellement en formation, il limite la fréquence de ses sorties, qu'il fait avec une bande de copains.

### **INTERVIEW NUMÉRO 4**

**Hakim, 25 ans**, habite une cité porte de Clignancourt, en collocation avec un ami dans l'attente d'un logement personnel. Ses parents, Marocains, sont arrivés en France en 1970. Ils ont quitté la région parisienne pour ouvrir un petit commerce en Bretagne. Il vit seul depuis l'âge de 18 ans, fait des petits boulots, en particulier dans le Sud de la France où il a passé trois ans. L'année dernière, il se retrouve à Paris, sans emploi. Cette année, il a intégré une école dans la communication. Il recherche un emploi, même précaire, d'animateur, un domaine d'activité qui l'intéresse.

#### **Trajectoire de consommation**

Hakim a commencé à fumer régulièrement du cannabis à 14 ans « *pour faire comme les autres* ». À 18 ans, il part travailler un an en Grande-Bretagne, où il commence à consommer des amphétamines, initié par un collègue du Fast-food. Sa consommation de drogue est socialisée dans le cadre du milieu festif et le Sud de la France qui reste une référence pour lui. De retour à Paris, il fréquente les milieux de la nuit, se laisse déborder par ses consommations, jusqu'à ce qu'il décide d'intégrer une école de formation. Il considère ces années de *teufs* comme des années d'apprentissage. Il veut maintenant construire sa vie d'adulte.

### **INTERVIEW NUMÉRO 5**

**Charles B., 18 ans**, habite chez ses parents dans une cité du 20<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. Son père est responsable administratif dans une école et sa mère est enseignante, d'origine britannique. Il a passé son Bac l'année dernière. Il se consacre à des activités musicales pour un groupe de rock et n'a pas de statut social officiel.

### **Trajectoire de consommation**

Charles B. a commencé à fumer régulièrement en classe de troisième, consommation qu'il met en relation avec la situation de son collègue « à l'épicentre de trois grosses cités ». Il consomme ensuite des amphétamines avec un copain de son lycée, alors qu'il est en terminal. Il se dit fasciné par la génération des rockers des années 60, comme Hendrix, se réfère à Burroughs et est déterminé à expérimenter différentes drogues, mais il compte le faire très prudemment et s'arrêter à la première alerte. Il découvre d'abord l'ecstasy, qu'il consomme d'abord tous les week-ends pendant un mois, mais après un *bad trip* avec sa copine lors d'une *teuf*, il renonce à ce produit. À 17 ans, un copain lui offre une ligne de cocaïne et commence à consommer de « *façon frénétique* » pendant un mois. Il limite alors sa consommation de cocaïne, mais continue d'apprécier les amphétamines, un produit moins cher qu'il n'associe pas à l'idée de dépendance.

### **INTERVIEW NUMÉRO 6**

**Mathieu, 18 ans**, habite une cité du 92 et vit chez ses parents. Son père est ouvrier, sa mère sans travail. Il a passé un BEP de pâtisserie, mais n'a pas de statut particulier, ni emploi ni formation. Sa vie est partagée entre consommation et revente de produits.

### **Trajectoire de consommation**

Fasciné dès l'enfance par « *les grands tox* » de sa cité, il commence à fumer du cannabis tout seul, dès l'âge de 11-12 ans. Puis il sort très vite de sa cité, à la recherche de l'information qu'il ne peut obtenir sur place. Il commence à revendre des drogues dans les *teufs* qu'il fréquente dès l'âge de 14-15 ans. À 15 ans, il prend un premier trip de LSD et qui se passe mal. Jusqu'à aujourd'hui, il consomme 3-4 snif par jour de cocaïne, qu'il revend dans des *teufs*. Il y a moins d'un an, il a été initié à l'injection d'héroïne par un grand de sa cité. Il est possible qu'il soit aussi injecteur de cocaïne mais sans le mentionner dans l'entretien.

### **INTERVIEW NUMÉRO 7**

**Laura, 17 ans**, vit avec son père dans une cité du 93, sa mère est décédée récemment. Les deux parents étaient héroïnomanes et séropositifs au VIH. C'est aussi le cas de Laura, dès sa naissance. Après une petite enfance en banlieue parisienne, Laura et sa famille s'installent dans le Sud de la France jusqu'au décès de sa mère. Laura et son père retournent alors vivre dans la cité du 93, d'où elle est originaire. Son père, technicien dans le son, est au chômage. Laura elle-même est en seconde, mais elle semble se consacrer essentiellement à développer son réseau de relations dans les différents milieux qu'elle a côtoyés.

### **Trajectoire consommation**

Laura connaît presque tous les univers sociaux où les drogues sont consommées. Elle a commencé très tôt à consommer, sa première ivresse à l'alcool et au cannabis se passe à l'âge de 10 ans. Elle dit fumer régulièrement du cannabis depuis l'âge de 12 ans. À 13 ans, elle commence par consommer des amphétamines, puis découvre, émerveillée, l'ecstasy qui lui fait éprouver sa première descente. Entre 14 et 15 ans, elle consomme amphétamines, ecstasy puis LSD. Arrivée à Paris, elle initie ses camarades à l'ecstasy, puis renoue avec les trafiquants de sa cité pour qui elle vend de la cocaïne. Elle a déjà expérimenté le Subutex en injection, la méthadone et vient de commencer à s'injecter du Skénan.

#### INTERVIEW NUMÉRO 8

**Jéjé, 20 ans**, vit avec sa famille dans un pavillon dans le 95. Son père, électronicien, appartient à l'aristocratie ouvrière. C'est aussi le cas de Jéjé, ouvrier qualifié à Airbus après un BEP maintenance.

#### Trajectoire consommation

Jéjé tient à se présenter comme un usager très occasionnel, abstinent actuellement, même s'il reconnaît, en cours d'entretien, avoir connu une période de 3 mois d'abus où il avait cessé de travailler. À 14 ans, il fume du cannabis, mais vit un *bad trip* qu'il ne veut pas renouveler. À 17 ans, il consomme de la cocaïne avec un camarade de collège. Il se met à sortir, prend de l'ecstasy, mais sans rien en dire au cours de l'entretien. On sait seulement qu'après une période où il sort beaucoup, il prend une distance et réinvestit l'emploi. Au cours de l'année dernière, il passe de temps en temps un week-end avec un copain, consommateur régulier de cocaïne, y compris basée. Il tient à préciser qu'il maintient des relations avec des copains non-consommateurs de stimulants. Il se dit abstinent à la cocaïne depuis 4 mois.

#### INTERVIEW NUMÉRO 9

**Sonia, 19 ans**, a été élevée par ses grands-parents et sa tante d'origine tunisienne, dans une cité du 91. Elle est étudiante en deuxième année de psychologie. Les deux parents étaient toxicomanes, le père est mort, la mère est en traitement de substitution, hébergée par les grands-parents. Sonia, bonne élève, a d'abord été très religieuse, mais l'année du baccalauréat elle entre en conflit avec sa famille, en raison du travail qu'elle prend à Auchan pour conquérir son indépendance. Les relations familiales restent conflictuelles, malgré les bons résultats scolaires de Sonia, dont les études sont manifestement très investies.

#### Trajectoire de consommation

Sonia a d'abord été très anti-drogue avant de consommer du cannabis en classe de première, après un conflit avec sa famille. Elle parvient à arrêter cette consommation excessive avant l'entrée en Faculté de psychologie. Elle travaille à Auchan et commence à expérimenter du MDMA. Elle suit attentivement les conseils de prudence d'une amie qui a fréquenté le milieu *teufeur* mais qui a pris une distance avec ce milieu. Arrivée à l'Université, elle se lie avec des *teufeurs* avec qui elle fait ses premières sorties en *teknivals*, mais elle reste à distance de ce milieu qu'elle considère comme trop incitatif. Elle veut expérimenter la consommation, en partie pour comprendre ce que ses parents, tous deux toxicomanes, ont vécu, mais elle tient à garder le contrôle de sa consommation. Au cours de cette année, elle est sortie environ un week-end tous les deux mois, en consommant avec prudence ecstasy et amphétamines. Sa copine lui a offert 1 gramme de cocaïne pour son anniversaire en septembre et depuis, toutes deux s'achètent un gramme de temps en temps.

#### INTERVIEW NUMÉRO 10

**Chacha, 19 ans**, vit en collocation dans un appartement HLM à Montreuil. Il a été élevé par sa mère, employée de banque, dans une cité du 95. Les revenus de la famille sont modestes : « *Il n'y avait pas d'argent à la maison* ». Il est étudiant en deuxième année de sociologie. Depuis un an, il fréquente le milieu « *transpédégouine* ». C'est l'identité qu'il revendique. Depuis quelques mois, il se prostitue, une source de revenu qu'il vient de découvrir.

#### Trajectoire de consommation

Chacha a commencé à fumer du cannabis avec un copain de sa cité. À 15-16 ans, il s'était promis de ne pas consommer de drogues dures « *un truc avec lequel on ne bouge pas* ». Ses expérimentations actuelles sont liées à ses amis de la communauté « *transpédégouine* » qu'il fréquente désormais. Les consommations de drogues participent de la remise en cause du

« *moralisme ambiant* ». Chacha expérimente la consommation avec prudence, il ne veut pas « *en devenir l'esclave* ». Il consomme de l'ecstasy, des champignons, puis expérimente la Kétamine dans un *teknival*. Il fait un très *mauvais trip*. Aussi y renonce-t-il. Pour ce qui est la cocaïne, il ne l'a expérimentée qu'une seule fois dans une soirée, où huit personnes sur vingt sniffaient. Compte tenu des prises antérieures d'alcool et de la petite quantité consommée, il a eu du mal à identifier les effets, mais compte y consacrer une soirée avec un ou deux de ses amis pour comprendre pourquoi cette drogue a « une si bonne réputation ».

#### **INTERVIEW NUMÉRO 11**

**Manor, 25 ans**, vit seul depuis l'âge de 15 ans. Il a été élevé par sa mère, séparée de son père, violent, alcoolique et délinquant. Son père était barman, d'origine espagnole-gitane. Sa mère est employée dans l'aérospatial, est d'origine franco-italienne. À 11 ans, il menace son père avec un pistolet pour protéger sa mère des violences. Jusqu'à 12 ans, il a été élevé à Paris dans le 18<sup>ème</sup>, dans le quartier de Mesrine, qui est aussi le milieu de son père. Puis sa mère s'est installée dans une ville du 93. Son père est décédé et Manor a des relations difficiles avec son beau-père. C'est la raison pour laquelle il s'est éloigné de sa mère, dès l'âge de 15 ans. À 17 ans, il passe son BEP de menuiserie, travaille pendant deux ans avec un contrat en alternance. Il est autonome, a exercé différents emplois précaires, il a aussi fait du trafic. Actuellement, il est en intérim dans une chaîne de produits culturels. Se définit comme la génération « Sky Rock ». Écrit et chante du rap.

#### **Trajectoire de consommation**

Manor a fumé son premier joint à l'âge 11 ans. Il découvre la cocaïne très jeune. Dès l'âge de 15-16 ans, il fréquente « les soirées underground », où il vend des produits qu'il achète dans les cités. On ne sait pas très bien ce qu'il consomme à cette période, mais il semble qu'il se contente essentiellement de fumer du cannabis et de boire de l'alcool. C'est seulement à 22 ans qu'il ose prendre son premier ecstasy selon le mode d'emploi de ses copains gitans, soit 4 ecstasys d'un coup avec un litre de whisky. Résultat, il ne dort pas pendant 4 jours et perd la mémoire de ce qui s'est passé. Il se retrouve dans sa chambre d'hôtel, ravagée : il a cassé la gueule à son copain. Il fume beaucoup d'herbe, mais se méfie de toutes les autres drogues, y compris la cocaïne. Il en a consommé, dit-il, seulement dix fois cette année et a le projet de ne plus en consommer. Il constate la diffusion actuelle de la cocaïne dans le milieu hip-hop, ce qui l'inquiète.

#### **INTERVIEW NUMÉRO 12**

**Sabrina, 21 ans**, a été élevée par sa mère, Française, dans une citée HLM. Le père est d'origine tunisienne. Étudiante en psycho, en 1<sup>ème</sup> année, elle fréquente un groupe d'amis qui habitent à l'extérieur de sa cité, « *pas des bourges, pas pauvres non plus... normal quoi* ». Ses amis sont Français, écoutent de la « house » et sortent parfois en boîte. Elle se définit elle-même musulmane et se montre soucieuse de sa réputation dans sa cité.

#### **Trajectoire de consommation**

Elle a commencé à consommer du cannabis avec un copain à 15 ans, mais elle fume également avec ses copines. Elle restreint ses consommations actuelles à deux joints par jour, de façon régulière. Elle sort régulièrement avec ses copains, qui, comme elle, fume du cannabis et boivent de l'alcool. Sabrina se dit « très anti-drogue ». Elle considère que l'ecstasy comme une « drogue mortelle » et redoute plus que tout de devenir accro. Son problème, c'est que ses copains ont commencé à consommer de la cocaïne, une expérience qu'elle ne veut pas partager. Elle a pourtant fait une exception un soir, en si petite quantité



qu'elle n'a rien ressentie, mais elle ne compte pas renouveler l'expérience. Elle reconnaît pourtant qu'elle se « lâcherait » plus facilement avec ses copines car elle a « une réputation à garder ».

#### **INTERVIEW NUMÉRO 13**

**Mrs A., 21 ans**, est élevée par sa mère, avec ses deux frères. Elle habite une cité « chaude » du 94. Elle est métisse par son père, Sénégalais, absent. Sa mère est employée de nuit avec de très faibles ressources. Dès 15-16 ans, elle commence à sortir en boîte, sorties qui deviennent un véritable mode de vie, durant trois ans. Elle a des aventures diverses avec des garçons mais les personnes qui comptent, celles dont elle cite les noms, sont des filles. Chaque période de sa vie est associée à des amies. Elle garde des liens avec sa cité, même si les copines d'écoles ont souvent « mal tourné » : « *avec deux gosses, ou des traînées* ». Elle reste soucieuse de sa réputation, que ses frères l'ont aidée à conserver. Depuis 2 ans, elle est étudiante en socio et va entrer à Sciences Politiques.

#### **Trajectoire de consommation**

Mrs A. a d'abord consommé cannabis et alcool avec une bande de garçons de sa cité puis, dès 15-16 ans, consomme « *tout ce qui passe* », dans les night-clubs qu'elle fréquente. Essentiellement, il s'agissait des drogues de synthèse et de l'alcool, qu'elle consomme sur un mode effréné : « *J'ai plongé dedans sans savoir ce que je faisais* ». Les descentes sont sévères et les week-ends se terminent bien souvent par des comas éthyliques qui, progressivement, l'amènent à « *gérer sa défonce* » pour éviter d'être malade. Elle fait plusieurs tentatives d'arrêt, mais ne se résigne pas à renoncer aux sorties en boîte, nécessairement associées, pour elle, aux excès. Au bout de trois années, elle ne parvient plus à obtenir l'état de défonce qu'elle recherche, malgré l'augmentation des prises. Elle renonce alors, à la fois, aux sorties et aux consommations de drogues qui étaient associées, dont particulièrement l'ecstasy. Depuis 2 ans, elle consomme de la cocaïne régulièrement, mais dans un cadre festif, soit environ deux fois par mois, en soirée, avec des amis. Elle fume aussi du cannabis, au moins deux joints par jour, plus en soirée. Elle observe qu'elle a tendance à consommer plus d'alcool depuis qu'elle a renoncé aux excès de son adolescence. Ses copines ont des trajectoires de consommations analogues, elles aussi ont adopté la consommation de cocaïne en renonçant aux excès des premiers temps.

#### **INTERVIEW NUMÉRO 14**

**Robert, 23 ans**, a vécu dans une cité du 77 chez ses parents, où il retourne régulièrement. Il n'a pas de diplôme et pas de statut. Il est actuellement hébergé chez un ami. Ses seules ressources sont le trafic.

#### **Trajectoire de consommation**

À 17 ans, il fait une première expérience avec des amphétamines, puis, entre 18-19 ans, se met à fréquenter les *teufs* et à consommer, sans retenue, toutes les drogues qui passent, ecstasy tout d'abord mais également hallucinogènes. Entre 18 et 21 ans, il se partage entre les *teufs* et les night-clubs, entre consommation et revente. C'est toujours son mode de vie, mais ces deux dernières années, il a tendance à consommer moins souvent les drogues de synthèse et hallucinogènes pour privilégier la cocaïne, essentiellement sniffée mais également basée lorsqu'il est avec des usagers de *free-base*, ce qui lui arrive assez fréquemment ces derniers mois. La consommation est revendiquée comme récréative. Robert ne veut pas consommer lorsqu'il est seul, à l'exception du cannabis, mais il s'aperçoit qu'il a du mal à espacer ses consommations. Il n'est pas limité par l'argent puisqu'il vend. Le problème est qu'il ne connaît que des consommateurs et il n'a pas

d'autres ressources que la vente. Le trafic lui a donné des entrées dans le monde des VIP et paillettes. La reconversion est difficile à envisager, d'autant qu'en ce moment, il a tendance à fréquenter régulièrement des gens qui fument la cocaïne. Robert sait qu'il est en danger.

#### **INTERVIEW NUMÉRO 15**

**Mathias, 17 ans**, vit dans une cité où le deal est présent depuis l'enfance. Ses parents appartiennent à la classe ouvrière et les relations familiales ne sont pas bonnes, même s'il hérite de son père le goût du hard rock. Se définit comme métalleux. Il est en seconde et a pratiqué beaucoup de sports avant de découvrir les fêtes et les drogues. Il méprisait alors les toxicomanes de sa cité qui « *ne bougent pas, n'ont aucun avenir* », mais la découverte récente des fêtes et des drogues modifie son point de vue sur les drogues dures.

#### **Trajectoire de consommation**

Mathias a commencé à consommer du cannabis avec un copain de sa cité, métalleux comme lui. La cocaïne est la première « drogue dure » qu'il a expérimenté, il y a 8 mois. Cette cocaïne est offerte par un ami qui la deale et la consomme dans la cité. Il commence à faire quelques sorties hors de sa cité avec son copain, à la recherche de produits, essaye de trouver de l'ecstasy qu'il finit par découvrir dans une *teuf*. Il évalue à une dizaine de fois ses consommations d'ecstasy. En pleine découverte, il en apprécie les effets, mais les soirées très alcoolisées se concluent souvent par des cuites sévères.

#### **INTERVIEW NUMÉRO 16**

**Lily, 16 ans**, vit dans un pavillon dans le 94 avec sa mère, employée, aux ressources modestes. Sa mère est séparée de son père et élève seule ses trois filles. Lily a toujours fréquenté des gens plus âgés qu'elle. À 13 ans, elle fume du shit et écoute du rap. À 15 ans, elle commence à sortir en boîte ou en *teuf*, et expérimente tous les produits. Elle sort beaucoup, fréquente beaucoup de gens, consomme de façon effrénée, mais ne perd pas la tête. Elle a un projet précis de formation : gestion et vente, afin d'ouvrir une boutique de tatouage.

#### **Trajectoire de consommation**

Elle commence à fumer du cannabis à 13 ans avec un copain qui le deale. Les conséquences sur l'école sont immédiates, elle redouble sa troisième puis sa seconde. À 15 ans, elle sort avec un groupe de *teufeurs*, expérimente tous les produits : ecstasy, amphétamines, LSD, cocaïne. Elle sort en boîte ou dans des soirées privées et consomme alors, sans frein, tout ce qui passe en l'associant systématiquement à l'alcool. L'effet recherché, dit-elle, c'est le son, c'est aussi l'effet psychotrope, le voyage. La cocaïne, elle en consomme aussi en dehors des fêtes, quelquefois seule ou avec sa copine. Elle ne veut pas entendre parler des risques, les toxicomanes, c'est « *les autres* », comme sa tante, héroïnomane. Les poly-consommations sont désordonnées et abusives, mais elle n'est pas pour autant à la dérive. Malgré les descentes sévères, elle ne veut pas renoncer aux consommations de psychotropes qu'elle vient de découvrir, mais a arrêté de consommer tabac et cannabis qu'elle trouve désormais sans intérêt.

#### **INTERVIEW NUMÉRO 17**

**Jo, 25 ans**, ses parents sont d'origine marocaine. Il a passé son enfance et adolescence dans une cité « chaude » du 92. Il vend du cannabis à l'âge de 15 ans, avant même d'en consommer et commence à vendre de la cocaïne à l'âge de 16 ans, qu'il va chercher lui-même à Amsterdam. Il est marié à une femme « *qui connaît un peu la vie* ». Ses frères et sœurs ont tous un emploi.

### Trajectoire de consommation

Il a commencé à fumer du cannabis à l'âge de 15 ans, irrégulièrement dit-il, surtout avec des clients. Vers l'âge de 16 ans, il fume régulièrement et expérimente la consommation de cocaïne avec un client. À 18-19 ans, il en consomme chaque fois qu'il sort : « *sans consommer, je pouvais plus m'amuser sans taper. Surpuissant, je me sentais super fort, imbattable* ». Cette période dure environ 4 ans, quelquefois au rythme de huit soirées dans le mois, parfois deux fois. Il considère qu'il a toujours su maîtriser sa consommation. Il est condamné à une lourde peine et est incarcéré depuis 2 ans. Il est abstinent, dit-il, non pas parce qu'il est en prison, mais par choix.

### INTERVIEW NUMÉRO 18

**Maeva, 16 ans**, est élève en première. Son père est professeur de gymnastique, sa mère vendeuse. Elle vit dans une cité du 94. Elle a des oncles et tantes qui ont été toxicomanes, ainsi qu'un cousin en traitement par Subutex. Elle est bonne élève et a un projet ambitieux : elle veut devenir réalisatrice. Elle est une amie de Lily, qui semble avoir beaucoup plus d'expérience qu'elle-même dans la consommation de drogues.

### Trajectoire de consommation

Maeva a expérimenté tabac et cannabis à l'âge de 11 ans et fume régulièrement depuis l'âge de 14 ans. Premières sorties à l'âge de 15 ans en boîte ou dans des *teufs*, des fêtes privées chez des copains où elle fait l'expérience de l'ecstasy et du LSD. Elle est plus modérée que Lily, boit moins d'alcool. Elle vient d'expérimenter la cocaïne, offerte par Lily.

### INTERVIEW NUMÉRO 19

**Kader, 20 ans**, le contexte de la prison détermine son discours : « *n'avoue jamais* », c'est son premier principe. Ne pas se trouver en position de faiblesse, est le second. À partir de l'âge de 15 ans, il commence à fumer du cannabis, abandonne l'école et commence ses « *conneries* », qu'il ne précise pas.

### Trajectoire de consommation

Kader a commencé à consommer du cannabis à l'âge de 15 ans, une période dont il garde un mauvais souvenir « *Le joint c'est pendant une période d'angoisse, de stress, de non-autonomie, j'étais perdu. L'angoisse, les soucis par rapports aux filles, à la famille, le stress, crise d'adolescence, on arrête les cours, quand on n'a plus envie de vivre* ». Mais lorsque l'éducateur lui demande s'il était déprimé, il réagit immédiatement. Il n'est pas un de ces toxicomanes qui s'enferment dans leur cocon. Il se définit comme un consommateur « *qui fait passer beaucoup de chose en rigolant* ». Ce qu'il aime avec la cocaïne, c'est qu'on peut faire le beau gosse, « *fashion* ». Et puis surtout, ça peut se cacher « *ni vu ni connu* ». A-t-il réellement consommé de la cocaïne ? On finit par en douter. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est persuadé que « *la jet set du quartier, ceux qui tiennent le quartier* » sont des consommateurs. Il cite Montana, aime manifestement la mythologie des gangsters. À moins qu'il ne cherche à impressionner son interlocuteur...

### INTERVIEW NUMÉRO 20

**Jack, 19 ans**, vit dans une cité du 92. Il a été incarcéré une première fois pour trafic d'ecstasy et de cannabis. A la sortie de cette première incarcération, il se met à consommer et à dealer de la cocaïne. Il vend par téléphone. Il est interviewé lors d'une seconde incarcération pour un délit sans relation avec les drogues.

### **Trajectoire de consommation**

Jack a commencé à consommer du cannabis à l'âge de 14 ans. On ne connaît pas l'âge où Jack a commencé à revendre de l'herbe, puis de l'ecstasy, mais il expérimente la consommation d'ecstasy à 17 ans. Peu après, il expérimente aussi la consommation de cocaïne, proposée par un client qui l'a invité lors d'un anniversaire. À l'époque, il refuse à la fois la consommation et le trafic de cocaïne : « *la cocaïne, c'est trop grave* ». À la sortie de prison en revanche, il se met à consommer de la cocaïne de façon compulsive, soit environ 2 grammes par jour et constate que son corps « *en redemandait* ». Jack ne cherche pas à justifier sa consommation. Ceux qui incitent à consommer sont des gens qui ne respectent rien « *qui s'en battent les couilles* ». Sa consommation est clandestine : personne ne le sait dans sa cité.

## ANNEXE 2

### GUIDE D'ENTRETIEN

#### 1. OBJECTIFS DE LA RECHERCHE

Décrire la consommation actuelle de stimulants des jeunes dans l'environnement des cités, comprendre comment ces drogues sont consommées, dans quel contexte, comment se diffusent ces nouveaux modes de consommation, quels sont les problèmes de ceux qui consomment.

Le constat de départ est la progression de la consommation de stimulants, soit essentiellement cocaïne mais aussi amphétamines (voir rapport TREND, 2004). La consommation de cocaïne, souvent associée à la revente de jeunes, issus de cités de la banlieue parisienne, a été constatée par des acteurs de réduction des risques, lors de *teknivals*.

En milieu urbain, on a toutes les raisons de penser que ces consommations se diffusent actuellement bien au-delà des usagers de drogues avec lesquels les équipes sont en contact, mais jusqu'à présent, ces consommations ne sont pas décrites.

On ne sait pas ce qui fait qu'un jeune est amené à expérimenter, puis à poursuivre ces consommations ; on ne sait pas dans quelles circonstances il le fait, avec qui, pour quels effets recherchés ? On le sait d'autant moins que ces consommations sont tenues secrètes en milieu urbain, à l'inverse de la consommation de cannabis.

Ce questionnement conduit à s'interroger particulièrement sur la socialisation de la consommation : dans quels réseaux relationnels, quelles représentations sociales de la consommation, de sa dangerosité, des risques, et quelles conséquences sur les réseaux de sociabilité antérieurs, amis, relations sociales, familles ?

#### 2. MÉTHODOLOGIE QUALITATIVE

La recherche est qualitative : on cherche à connaître le discours que tient l'utilisateur sur sa consommation, la signification qu'il donne à cet usage, les relations qu'il établit avec les autres consommateurs.

On vise à obtenir un récit : histoire de la consommation comprenant : l'initiation, l'évolution du mode de consommation, le récit des expériences qui ont marqué le sujet, le récit des dernières prises (circonstances, contexte relationnel, effets recherchés, conséquences).

Les questions ont d'abord une fonction de relance. Elles orientent l'utilisateur sur des questions qui ouvrent à un récit. Plus les informations utiles auront été recueillies spontanément, meilleur sera l'entretien.

### 3. LES INFORMATIONS RECHERCHÉES

#### a) Les modes de consommation des différents produits consommés actuellement:

- Fréquences et quantités
  - Approvisionnement, disponibilité, prix
  - Qualité
  - Mode d'administration
  - Association de produit ; drogue de prédilection
  - Effets recherchés, effets ressentis
  - Effets agréables, effets désagréables (descentes, *bad trip*)
- Importance relative de ces différentes variables dans le mode de consommation. (ex : quantités consommées selon la qualité et l'accessibilité).
  - Les facteurs associés aux variations des niveaux de consommation : facteurs contextuels et facteurs liés à l'histoire personnelle.

#### b) La trajectoire psycho-active :

- Initiation à l'usage des différents produits : par qui, dans quel contexte, pour quels effets recherchés, quelles conséquences ; âge de début des consommations selon les produits.
- Évolution des modes de consommation : les étapes et les facteurs associés à ces étapes, évolution de la signification des usages, évolution des contextes d'usage.
- Le poids des représentations sociales ; la modification des représentations avec l'expérience.

#### c) La socialisation de l'usage :

- Le contexte des consommations, les relations avec les autres usagers : y a-t-il des sociabilités particulières, associées aux consommations de stimulants ? Qui, dans le réseau relationnel, est au courant de ces consommations, qui ne l'est pas ?
- Comment le consommateur se situe au regard des autres consommateurs qu'il connaît ? A-t-il le sentiment qu'il existe « un monde la drogue », que lui-même y appartient ?
- Les conséquences de la consommation sur le réseau relationnel, affectif, familial et social.
- Les relations aux institutions : police, justice, santé, hôpitaux...
- Connaissance de la RDR (matériel de prévention, équipes, personnes en contact avec les équipes).

#### d) Connaissance des effets des produits, perception des risques :

- La connaissance des produits, des effets recherchés, subis, évités : expériences personnelles, observation des effets sur l'environnement.
- L'évaluation de la qualité (couleur, goût, aspect) ; sources d'information, crédibilité de l'information.
- L'évaluation de l'abus, de la dépendance.
- Identification des risques, source de l'information : connaissances théoriques et pratiques, expérience personnelle, observation des comportements.
- Les stratégies de gestion ; facteurs associés au contrôle des consommations : qualité des produits, accès, prix, fonction de la consommation.
- Connaissance du dispositif RDR, matériel d'information, connu et utilisé.

#### 4. DÉROULEMENT DE L'ENTRETIEN

Un déroulement type a été travaillé avec les enquêteurs lors de la formation, avec les questions suivantes :

- *Quelles ont été tes premières expériences avec les drogues ? De quelles drogues s'agissait-il ?*

C'est un récit qu'on cherche à obtenir. Les questions précises (avec qui, quand, dans quel contexte, avec quels effets ?) doivent aider au récit.

- *Quelle a été ta première expérience en matière de stimulant ? Comment ça s'est passé ?*

Il s'agit de comprendre comment l'utilisateur vit sa consommation, comment le fait de consommer a pu transformer ou non sa perception des produits et des consommateurs : que savait-il, avant de consommer, des effets ? connaissait-il des usagers ? quelles perceptions en avait-il ?

- *Quels ont été les événements marquants ? Les plus agréables ou les plus désagréables ?*

On laissera la personne définir ce que peut être un événement marquant : effets du produit, contexte, relations, approvisionnement, répression...

Le récit des événements marquants, agréables ou désagréables, peut ensuite être mis en relation avec une histoire de la consommation, en sollicitant la personne sur les facteurs qui n'ont pas été évoqués spontanément, tel que l'approvisionnement, les effets sur soi ou sur d'autres, les relations...

- *Où en es-tu aujourd'hui ? Quels produits consommes-tu, le plus fréquemment ?*

Il s'agit d'identifier les différents modes de consommation, occasionnel, régulier (par exemple chaque fin de semaine), abusif (quotidien), compulsif ou abstinence.

Les consommations associées doivent être précisées afin d'obtenir une comparaison des différents produits consommés (ou non consommés), ainsi que la façon dont ces différents produits sont perçus : alcool, cannabis, héroïne, autres stimulants.

Le mode de consommation actuel doit être décrit aussi précisément que possible : quantité, fréquence, mode d'administration, qualité estimée, autres produits associés, effets immédiats, effets le lendemain, la question des descentes et des consommations associées.

- *Est-ce que la consommation de stimulants a changé quelque chose dans tes relations avec tes amis ?*

C'est la socialisation de la consommation que l'on cherchera à explorer : les amis avec lesquels on consomme, ceux avec qui on ne consomme pas, les conséquences des consommations sur les réseaux relationnels antérieurs, sur le groupe des pairs, la fratrie, les parents ou autre.

Il s'agit de savoir dans quelle mesure la consommation de stimulants est vécue sur un mode individuel, si la consommation de stimulants relève pour l'utilisateur « d'un monde de la drogue » et si l'utilisateur a le sentiment d'y appartenir, ou encore comment il se situe au regard des autres consommateurs dont il a connaissance.

- *Qu'est-ce que ça a changé, pour toi, le fait de consommer ? Ces consommations ont-elles eu des conséquences sur ton histoire personnelle ?*

L'utilisateur a-t-il le sentiment que ses consommations ont modifié son parcours personnel (projets, formation, emploi ou autre) ?

Quelles sont les conséquences psychologiques, sanitaires, sociales des consommations ? A-t-il des événements biographiques liés à la consommation (répression, accident, conflits) ?

- *À ton avis, quels sont les dangers qu'il faut éviter ? Comment fais-tu, toi-même, pour les éviter ?*

On laissera d'abord l'utilisateur définir le type de danger, mais on complétera le discours par des questions portant sur ce qui n'a pas été abordé spontanément, soit sur la dangerosité comparée des différents psychotropes, soit sur le type de consommation (fréquences, quantités, voie de consommation), soit sur la répression, la stigmatisation sociale, les contraintes du marché noir.

Cette question ouvre sur la perception des risques, mais il est intéressant de savoir si la question des risques est abordée spontanément par l'utilisateur et ce qu'il en sait.

On explorera la connaissance que l'utilisateur a des différents produits, de leur dangerosité psychique et physique.

## **7. LE PROFIL DE L'USAGER**

Les questions sur le profil seront posées en fin d'entretien :

- Age
- Sexe
- Mode d'habitat (chez ses parents, seul, en couple, squat, hébergement, collocation ou autre)
- Activités sociales (études, stage, emploi ou autre)
- Profession des parents

## **8. COMPTE-RENDU DE L'ENTRETIEN**

La retranscription de l'entretien doit être intégrale et accompagnée d'une fiche signalant :

- Où et quand s'est déroulé l'entretien.
- La durée de l'entretien.
- Comment l'utilisateur a été contacté ; quelle relation antérieure a-t-il avec l'enquêteur ?
- Comment s'est déroulé l'entretien : motivation, attitude, tonalité, relation entre enquêteur et enquêté.
- Sentiment de l'enquêteur sur la qualité des données recueillies (fiabilité, exhaustivité).

## **9. PRÉSENTATION DE LA RECHERCHE ET CONTRAT AVEC LA PERSONNE INTERVIEWÉE**

L'objectif de la recherche doit être présenté : « cette recherche est menée avec une équipe de réduction des risques, Sida Paroles. Elle doit permettre de mieux comprendre ce qui se passe sur le terrain, afin que les réponses de prévention soient adaptées aux réalités de terrain et puissent permettre de réduire les risques liés à l'usage ».

- L'anonymat doit être garanti.
- Engagement à remettre à la personne la retranscription de l'entretien, éventuellement (si demande ou sensation de paranoïa) s'engager à lui remettre l'enregistrement après retranscription. Les résultats de la recherche seront accessibles sur le net : la personne interviewée pourra s'en informer si elle le souhaite.



## ANNEXE 3

### FORMATION À LA CONDUITE D'ENTRETIEN

Une après-midi a été consacrée au guide et à la conduite d'entretiens. Cette formation a été co-animée par Anne Coppel et Astrid Fontaine, qui ont apporté un éclairage théorique en s'appuyant sur des exemples rencontrés lors d'études antérieures sur les usages de drogues.

Les objectifs étaient :

- La sélection des enquêteurs susceptibles de recueillir les données recherchées (formation initiale, degré de connaissances des usages de drogues, expériences antérieures de l'enquête de terrain, réseau relationnel, motivations)
- La définition de la population cible (critères d'inclusion, discussion sur les différents profils et sur le mode de contact avec les usagers)
- La présentation du guide d'entretien (que cherche-t-on à savoir, pourquoi et comment obtenir les informations)

**Nous avons insisté sur les points suivants :**

#### La rencontre, la prise de contact

L'établissement d'une relation de confiance, la déontologie de l'enquêteur.

Les façons de se présenter et de présenter les objectifs de l'étude.

L'explicitation des objectifs de la recherche et l'engagement à remettre, à l'enquêté, la retranscription de l'entretien, éventuellement l'engagement à lui remettre l'enregistrement après retranscription.

Assurer l'anonymat du témoignage et les conditions de son utilisation.

La valorisation du savoir de l'usager, de ses connaissances, de sa capacité à participer à l'amélioration des messages de prévention.

L'intérêt de l'enquêteur pour le parcours de l'interviewé et les pratiques que l'on cherche à décrire.

Le non-jugement.

#### Déroulement de l'entretien

Travailler la question de la distance/proximité, du positionnement.

Eviter les questions frontales (inhibiteur, l'interviewé ne comprend pas toujours où l'enquêteur veut en venir). Privilégier le récit détaillé d'un épisode de consommation.

Interroger la personne sur ses pratiques, demander des précisions, des explications, notamment lorsque la personne utilise l'argot et le jargon (porter attention à la polysémie des termes employés par tous et tout le temps).

Porter attention à l'opacité de l'évidence (on ne dit pas ce qui est évident).

Fouiller les incohérences quand on les repère pendant l'entretien, sinon les souligner lors de la retranscription.

Pour engager l'entretien sur un fil chronologique, le déroulement d'une histoire, d'une trajectoire, mais aussi pour identifier plus sûrement à quel moment et dans quel contexte arrive la consommation de stimulants. Nous avons incité les enquêteurs à débiter l'entretien par des questions portant sur les premières expériences avec les drogues (l'initiation, y compris avec les produits licites comme l'alcool et le tabac).

Puis nous avons insisté sur les informations concernant la première expérience avec des stimulants (comment la personne percevait-elle le produit avant d'y goûter ? comment en a-t-elle entendu parler ? qu'en a-t-elle pensé ?). Les circonstances précises et le récit du premier épisode (quand ? avec qui ? dans quel contexte ? comment ? combien ? effet ressenti ?).

Nous avons également porté l'attention sur :

Le récit des premiers achats (individuels, collectifs).

Le récit d'un épisode agréable, d'un épisode désagréable.

Le ressenti de la descente (que fait la personne ? prend-elle d'autres produits ?).

La perception des stimulants par rapport aux autres drogues (représentations sur les produits et les usagers).

### **Des précisions ont également été apportées, sur les thèmes suivants :**

#### Le sens donné à la consommation

Les usagers concernés sont jeunes (moins de 25 ans) et sont probablement, pour une partie, encore dans une phase de découverte des produits ; ce n'est pas forcément le meilleur moment de la vie pour savoir ce que les drogues signifient, quel(s) sens prend la consommation. On peut donc s'attendre à des discours assez peu personnels, stéréotypés. C'est l'ensemble de l'entretien qui permettra vraisemblablement d'accéder au sens et au rôle que joue les stimulants dans le parcours de la personne.

#### L'impact sur les relations avec les autres ou sur soi-même

Si la personne est « dedans » (phase particulière dans les trajectoires), et qu'elle est jeune, elle n'a pas forcément le recul pour s'en apercevoir, ou attribue peut-être à d'autres facteurs ces changements. Pour aborder cette question, on peut d'abord lui demander s'il y a des gens qu'elle ne voit plus depuis qu'elle consomme et pourquoi. Si elle s'ennuie avec des non-consommateurs ou si elle a gardé des contacts dans des milieux qui ne consomment pas de drogues.

#### La perception des risques liés à la consommation

Il faut, là encore, prendre en compte le fait que la personne est jeune et que, d'une manière générale, elle ne perçoit pas forcément les « risques » liés à la consommation de drogues ou à d'autres pratiques. Les adolescents ou jeunes adultes, étant souvent engagés dans des conduites à risques, recherchent ce risque, s'y confrontent et n'ont pas encore développé de perception distanciée. Pour aborder cette question, il peut être plus efficace de demander à la personne si elle connaît des usagers qui « n'assurent pas », qui « abusent », qu'elle utiliserait comme contre-exemple, qu'elle dénigre, à qui elle n'a pas envie de ressembler. Inversement, dans l'idéal, à qui la personne cherche-t-elle à s'identifier, quels sont ses modèles de conduite ? Comment définit-elle une consommation excessive ? Quelle substance, elle imagine ne jamais pouvoir consommer ? Pourquoi ?

Si la personne a déjà planifié des périodes d'abstinence ou de ralentissement de sa consommation, quelles étaient les raisons ou les événements qui l'y ont conduite ?

S'est-elle déjà sentie mal ? Physiquement, moralement, pendant ou après un épisode de consommation ?

De qui accepterait-elle un conseil ? Quelles informations reconnaît-elle comme valides ?

A-t-elle l'impression de manquer d'informations ? Quelles questions se pose-t-elle ? Que voudrait-elle savoir de plus ?

### La connaissance des produits, à articuler avec la perception des risques

Pour identifier des risques, il faut avoir une bonne connaissance des substances que l'on utilise et de la manière de les consommer. On peut difficilement évaluer la perception des risques sans évaluer le degré de connaissance de la personne.

Que sait la personne de la fabrication de la cocaïne ? Du speed ?

Quelles observations peut-elle faire sur la qualité du produit (couleur, aspect, goût, stratégies pour savoir si c'est un bon/mauvais produit, effet), s'en préoccupe-t-elle ?

Que sait-elle des effets des différents mode d'administration ? Quelles représentations a-t-elle du free base ? Est-ce qu'elle l'assimile au crack ? Si non, quelles sont, pour elle, les différences ?

### Retranscription et première analyse des données

Des précisions ont également été apportées sur les modalités de retranscription des entretiens. Anonymisation des entretiens (prénoms, lieux : le surnom et le changement de lieu doivent permettre de retranscrire la réalité, sans la nommer précisément).

La retranscription intégrale est une pré-analyse (grands titres quand on change de sujet, commentaires à chaud de l'enquêteur).

La fiche descriptive permettant de situer les conditions de l'entretien, le rapport établi entre l'enquêteur et l'enquêté, le degré de fiabilité des éléments recueillis.

### Mise en situation

La journée du 24 janvier a été l'occasion de mettre les enquêtés en situation : les uns interviewaient les autres, les entretiens ont été enregistrés et ont donné lieu à une discussion autour des ressentis des interviewers et des répondants, ce qui a permis d'approfondir et de mettre en pratique les bases théoriques abordées la veille.